

Christopher  
Pike

# V la Vampire



FLEU  
VE  
NOIR

· FANTÔME ·

# **La Vampire**

Tome 4

## **FANTÔME**

Par

**CHRISTOPHER PIKE**



**FLEUVE NOIR**

# CHAPITRE PREMIER

Quelqu'un frappe à la porte de la maison où je me trouve, à Las Vegas. La soirée est déjà avancée ; le salon est plongé dans une pénombre qui dissimule jusqu'aux murs de la pièce. J'ignore qui vient de frapper. En fait, je ne suis même pas certaine de savoir qui je suis : je sors à peine d'une expérience due à un alchimiste désormais mort. J'ai le cerveau en bouillie, et les nerfs en pelote. Pourtant, avant de me lancer dans cette expérience, il y a seulement quelques heures de cela, j'étais encore une vampire dotée d'une volonté de fer – la dernière vampire encore en vie sur cette planète. À présent, j'ai bien peur d'être redevenue un être humain. J'en ai peur, mais je le souhaite. Peut-être suis-je une jeune femme prénommée Alisa, l'humble rejeton d'un monstre vieux de cinq mille ans, Sita la vampire.

On continue à frapper à la porte.

— Ouvre-moi, lance une voix masculine et impatiente. C'est moi.

Qui ça, moi ? Bien qu'elle me semble familière, je ne reconnais absolument pas la voix de cet homme, et j'hésite à lui obéir, voire à répondre. Des rares personnes que je tiens pour être des amies, seul Seymour Dorsten est censé savoir que je me trouve ici, dans cette maison, à Las Vegas. Quant aux autres, eh bien, deux d'entre elles ont récemment péri au cours d'une explosion nucléaire, dans le désert du Nevada. Il s'est passé pas mal de choses, ces quelques derniers jours, et je suis responsable de la plupart.

— Sita, dit la voix de l'autre côté de la porte. Je sais que tu es là.

Bizarre. Ce type connaît mon ancien nom. Il le prononce même comme s'il me connaissait bien. Mais alors, pourquoi ne me dit-il pas comment il s'appelle ? Bien sûr, je pourrais le lui demander, mais une soudaine émotivité m'en empêche. Une

timidité que j'ai rarement éprouvée au cours des cinq mille années qui ont précédé.

La peur. Mon regard se pose sur mes mains.

Je suis en train de trembler de peur. Si je suis réellement redevenue humaine, je sais que je suis pratiquement sans défense. Et c'est pour cette raison que je m'obstine à ne pas ouvrir la porte. Pas question de mourir avant d'avoir eu l'occasion de jouir un peu de ma nouvelle condition de mortelle. Ni avant d'avoir eu un enfant. C'est peut-être la toute première des raisons pour lesquelles j'ai fait appel aux instruments d'Arturo l'alchimiste qui m'ont permis de renoncer à ma condition de vampire – avoir un bébé. Mais je ne suis pas encore tout à fait sûre que l'expérience ait réussi. Avec les ongles de ma main gauche, j'entaille la paume de la droite. La chair se rompt, et un filet de sang apparaît, dont je ne peux détacher mon regard.

La plaie ne fait pas mine de se cicatriser.

C'est donc que je suis un être humain. Le dieu Krishna m'a accordé le salut.

Les coups à la porte cessent brusquement. La personne qui se trouve à l'extérieur recule d'un pas. Même avec ma médiocre ouïe d'humaine, je peux suivre chacun de ses mouvements. On dirait qu'il rigole.

— J'ai pigé, Sita, s'exclame le type. C'est bon, je reviendrais tout à l'heure.

Et je l'entends qui s'éloigne. Soudain, je me rends compte que je suis en train de retenir ma respiration, tapie dans l'obscurité. Tellement soulagée que je manque m'évanouir, je m'adosse à la porte, et j'essaie de calmer les battements de mon cœur. Je me sens à la fois exaltée, et en proie à la plus grande confusion.

— Je suis redevenue humaine, dis-je dans un murmure à moi seule destiné.

Des larmes roulent sur mes joues, et du bout de la langue, j'en lèche une. Une larme transparente et salée, qui n'est pas une larme de sang. Un signe supplémentaire de ma condition d'être humain. Précautionneusement, en m'efforçant de garder

l'équilibre, je me dirige vers le sofa du salon et m'y installe. Regardant autour de moi, je m'ébahis de constater que tout est flou, et me demande un instant si la transformation m'a abîmé la vue, avant de me rendre compte que je suis simplement en train de voir le monde avec des yeux humains, ce qui explique que je vois aussi mal. Tiens, je ne peux même pas distinguer nettement les veines des panneaux en bois qui tapissent le mur du fond du salon. Ni entendre la voix des gens dans les voitures qui passent dans la rue. Virtuellement, je suis à la fois aveugle, et sourde.

Émerveillée, je répète :

— Humaine, je suis humaine, et j'éclate de rire, avant de fondre en larmes et de me demander ce que je vais bien pouvoir faire maintenant. Quand j'étais une vampire, j'ai toujours fait ce que je voulais. À présent, je doute fort que je puisse seulement partir d'ici.

Attrapant la télécommande, j'allume la télé. Les infos. Ils sont en train de parler de la bombe H qui a explosé dans le désert, hier, dans la nuit. Ils disent qu'une base militaire top-secrète a été détruite, mais que le vent soufflant dans la direction opposée, Las Vegas devrait être relativement épargnée par les retombées radioactives. Par contre, ils ne parlent pas de moi, bien que j'aie tout vu, étant sur place. Les experts évoquent l'hypothèse d'un accident, sans faire le rapprochement avec la série d'assassinats qui a décimé la police quelques jours auparavant, et dont je suis l'auteur. Pas très imaginatifs, ces experts. Ils croient que les vampires n'existent pas.

Et de toute façon, il n'y a plus de vampires, désormais.

M'adressant au mort qui fut mon créateur, je m'écrie d'une voix forte :

— Je t'ai bien eu, Yaksha !

Yaksha, qui a bu mon sang, cinq mille ans auparavant, et qui l'a remplacé par les mystérieux fluides qui étaient les siens.

— J'y ai mis le temps, mais je peux maintenant reprendre le cours normal d'une vie ordinaire.

Pourtant, mes souvenirs sont tout sauf ordinaires. Mon esprit non plus, d'ailleurs, même si je me rends soudain compte que j'ai du mal à me souvenir de pas mal de trucs, qui étaient

pourtant très clairs il y a quelques heures. Mon identité aurait-elle changé en même temps que mon organisme ? Quel est le pourcentage de souvenirs entrant dans la construction de l'ego d'un individu ? Certes, je me souviens toujours de Krishna, mais je suis incapable de contempler mentalement son image comme je pouvais le faire auparavant. J'ai même oublié le bleu de ses yeux – ce bleu indescriptible, aussi cher à mon cœur que la plus brillante des étoiles de l'impénétrable firmament. Comme c'est triste... Ma longue existence a été souvent marquée par la souffrance, mais j'ai également connu de nombreuses joies. Des joies que je ne veux pas oublier, surtout pas moi.

— Joël. Arturo, dis-je dans un murmure.

Je ne les oublierai pas. Joël était un agent du FBI, un ami dont j'avais fait un vampire afin de lui sauver la vie. Une transformation qui lui a coûté la vie au cours d'une explosion nucléaire. Et Arturo, un autre ami, un hybride d'homme et de vampire, né au Moyen Age, mon confesseur attitré, un amant passionné, et le plus grand alchimiste que l'Histoire ait connu. C'est Arturo qui m'a obligée à actionner le détonateur de la bombe et à les détruire, lui et Joël, mais l'amour que j'éprouve pour lui est toujours aussi fort. Je regrette qu'il ne soit pas avec moi en ce moment même, pour assister au miracle que ses connaissances ésotériques m'ont permis d'accomplir. Mais le vampire obsédé par le sang qu'était Arturo serait-il encore amoureux de mon corps humain ? Oui, Arturo chéri, j'en suis certaine. J'ai toujours foi en toi.

Et puis il y avait Ray, la réincarnation de mon Rama. Les souvenirs que j'ai de lui ne s'effaceront jamais, j'en fais le serment, même si mon cerveau humain finit par devenir amnésique. Mon amour pour Ray n'est pas une invention, fût-elle d'une humaine ou d'une vampire. Cet amour dépasse l'entendement, il vit au-delà de toute éternité, même si Ray lui-même n'est plus. Tué en tentant de tuer un démon, le maléfique Eddie Fender. Il y a de bien pires façons de trouver la mort, j' imagine. En tout cas, je me souviens de quelques-unes, et pas des moindres.

Mais pour l'instant, pas question de m'apitoyer sur le passé. Tout ce que je désire, c'est être humaine. Et vivre.

On frappe à nouveau à la porte.

Je me fige aussitôt. Les humains sont si vite effrayés...

— Sita, lance la personne de l'autre côté du battant. C'est moi, Seymour, je peux entrer ?

Cette fois, je reconnais cette voix. Me redressant non sans difficultés, je me dirige vers la porte et ôte la chaînette de sécurité avant de tourner le verrou. Seymour se tient sous le porche d'entrée, les yeux fixés sur moi. Il porte les mêmes lunettes à verres épais et les mêmes fringues mal assorties que l'étudiant fou d'informatique que j'ai rencontré dans un stupide cours d'éducation physique il y a seulement quelques mois. Tandis qu'il m'observe attentivement, l'expression de son visage change, et il a soudain l'air très inquiet. Il a même du mal à parler.

— Ça a marché, s'étonne-t-il.

Avec un grand sourire, j'ouvre la porte en grand.

— Ça a marché, et maintenant, je suis comme toi. Je suis maintenant débarrassée de la malédiction.

Tout en entrant dans la maison, Seymour hoche la tête, et je referme la porte derrière lui. Il aimait que je sois une vampire, je le sais. Il voulait que je le transforme en vampire, quitte à ce que la métamorphose l'empoisonne, un acte que m'avait strictement interdit Krishna cinq mille ans auparavant. Et voilà que Seymour est bouleversé. Incapable de tenir en place, il fait les cent pas devant moi. Dans ses yeux brillent des larmes qu'il se force à retenir.

— Pourquoi as-tu fait ça ? me demande-t-il. Franchement, je ne pensais pas que tu le ferais.

Accentuant volontairement mon sourire, je lui tends les bras.

— Mais tu savais pourtant que je le ferais. Et je voudrais que tu sois aussi heureux que moi.

Lui faisant signe d'approcher, j'ajoute :

— Viens dans mes bras, et cette fois, tu peux être sûr que je n'aurais pas assez de force pour te broyer les os.

À contrecœur, il me serre contre lui, sans pouvoir retenir ses larmes plus longtemps. Contraint de se détourner, il semble manquer d'air. Sa réaction me bouleverse, naturellement.

— C'est foutu, lâche-t-il, fixant le mur du fond.

— Qu'est-ce qui est foutu ?

— La magie a disparu.

D'une voix ferme, je prends la parole :

— La seule chose qui ait été détruite, c'est le sang de Yaksha. Peut-être que ça ne t'arrange pas, peut-être que tous tes fantasmes de vampire sont définitivement inaccessibles, mais pense au reste du monde – il est maintenant délivré de cette malédiction. Et toi et moi, nous sommes les seuls à savoir qu'elle a presque réussi à le détruire totalement.

Mais Seymour, tournant les yeux vers moi, secoue la tête.

— Ce ne sont pas mes fantasmes personnels qui me donnent du souci. Ouais, bien sûr, j'aurais vraiment aimé être un vampire. Quel mec de dix-huit ans ne voudrait pas devenir un vampire ? Mais la magie a disparu. Cette magie, c'était toi.

Mon visage se crispe : les mots de Seymour m'ont blessée.

— Je suis toujours la même Alisa.

— Mais tu n'es plus Sita. Le monde avait besoin d'elle pour entretenir le mystère. Même avant de te rencontrer, je te connaissais. Et tu le sais. Tard dans la nuit, j'écrivais mes histoires, et elles étaient pleines de ces ténèbres qui n'appartiennent qu'à toi.

Il baisse la tête.

— À présent, le monde est vide. Il n'est plus rien.

M'approchant de lui, je pose la main sur son bras.

— Mes sentiments pour toi n'ont pas changé. Ils ne représenteraient donc rien pour toi ? Mon Dieu, Seymour, tu t'adresses à moi comme si j'étais morte.

Il prend ma main, mais il n'arrive pas à me regarder en face.

— Tu es mortelle, désormais.

— Tous ceux qui naissent sont destinés à mourir un jour, lui dis-je en citant Krishna. Et tous les morts renaîtront à la vie. C'est dans l'ordre des choses.

Mordillant sa lèvre inférieure, il fixe le plancher.

— Facile à dire, mais pas facile à vivre. Quand nous nous sommes rencontrés, j'avais le sida, et ma mort ne faisait aucun doute – c'était ma seule perspective d'avenir. Comme un film



d'horreur au ralenti qui ne finissait jamais. C'est ton sang, et seulement ton sang, qui m'a sauvé.

Il s'interrompt un instant.

— Combien d'autres personnes aurait-il pu sauver ?

— Voilà que tu te mets à parier comme Arturo.

— C'était un homme brillant.

— C'était surtout un homme dangereux.

Seymour hausse les épaules.

— Tu as toujours réponse à tout. Je n'ai pas envie de parler avec toi.

— Pourtant, tu peux me parler, je sais écouter. Mais il faut que tu m'écoutes également. Tu dois me donner une chance de t'expliquer ce que je ressens. Que l'expérience ait réussi, j'en suis ravie, et elle représente pour moi bien plus que tu ne peux l'imaginer. Et je suis ravie que le processus soit irréversible.

Le regard de Seymour se plante dans le mien.

— C'est bien vrai, ça ?

— Oui, et tu le sais. Il n'y a plus la moindre goutte de sang de vampire, nulle part. Tout ça, c'est fini.

Pressant son bras, je l'attire vers moi.

— N'en parlons plus. J'ai besoin de toi, plus que jamais.

J'enfouis mon visage dans le creux de son épaule.

— Maintenant, il faut que tu m'apprennes l'informatique.

Ma plaisanterie lui arrache un gloussement nerveux.

— Alors, on peut avoir des relations sexuelles, maintenant ? s'enquiert-il.

Relevant la tête, je plaque sur sa joue un gros baiser mouillé.

— Sans aucun problème. Dès que nous serons tous les deux assez vieux pour ça.

Je le secoue un peu, mais pas aussi rudement que j'en avais l'habitude, avant.

— Comment oses-tu me poser une question pareille ? Tu ne m'as même jamais invitée à sortir avec toi.

Seymour fait de son mieux pour accepter la perte de son monde, la mort de cette magie qu'il s'était appropriée. Il se force à sourire.

— On passe justement un film de vampire, en ville. On pourrait aller au cinéma, se goinfrer de pop-corn, rigoler un peu, et puis on pourrait coucher ensemble.

Tout en prétendant attendre ma réponse, il ajoute :

— Tu sais, c'est ce que font la plupart des couples d'informaticiens, le samedi soir.

Soudain, je me souviens. Il m'a fallu tout ce temps avant de réagir. Quelque chose ne tourne pas rond dans ma boîte crânienne. Tournant la tête, je jure à mi-voix.

— Zut !

— Quoi ? s'inquiète-t-il. Tu n'aimes pas le pop-corn ?

— Il faut qu'on se tire de cette ville. Et tout de suite.

— Mais pourquoi ?

— Quelqu'un est venu ici, tout à l'heure. Un homme, jeune, qui a frappé à la porte.

— C'était qui ?

— Je n'en sais rien, je n'ai pas ouvert. Mais ce type... Il m'a appelé par mon nom. Il m'a appelé Sita, et il a insisté pour que je lui ouvre la porte.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Parce que je ne savais pas à qui j'avais affaire ! Et parce que je suis humaine, à présent !

M'interrompant, je fronce les sourcils.

— Sa voix ne m'était pas inconnue. Je la connaissais, je le jurerais, mais impossible de mettre un nom dessus.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il était dangereux ?

— Faut-il vraiment que tu me poses cette question ? Toi excepté, aucune personne vivante, sur cette planète, ne me connaît sous le nom de Sita.

Je marque une nouvelle pause.

— Le type a dit qu'il reviendrait. Il me l'a dit en riant, et je peux t'assurer qu'il avait l'air tout à fait sûr de lui.

— Il a dit autre chose ?

— Il a dit qu'il était mon chéri.

Seymour est songeur.

— Se pourrait-il qu'Arturo ait survécu à l'explosion nucléaire ?

— Non.

— Mais Arturo était un être hybride, mi-humain mi-vampire. Il est possible qu'il ait survécu, et tu ne devrais pas écarter cette piste.

Sceptique, je secoue la tête.

— Yaksha lui-même n'aurait pas survécu.

— Mais toi, tu as pourtant survécu.

— A la dernière minute, je me suis volatilisée. Tu le sais, je te l'ai raconté.

Je me tourne alors vers la cuisine, où se trouvent les clés de ma voiture.

— Mieux vaut filer le plus vite possible.

Seymour agrippe mon bras.

— Je ne suis pas d'accord. Tu viens de dire qu'il n'y avait plus de vampires : qu'avons-nous à craindre de ce type ? Mieux vaut rester ici, et découvrir qui il est.

Je réfléchis.

— Le gouvernement devait savoir qu'Arturo habitait dans cette maison. Ce genre de renseignements était sans doute archivé quelque part, pas seulement dans les bureaux de la base militaire qui a été détruite.

Il se peut que le gouvernement soit en train de surveiller cette maison en ce moment même.

— Mais tu m'as dit que tu connaissais la voix de ce type.

— Je n'en suis pas absolument certaine, bien qu'elle me rappelle en effet quelque chose...

— Quoi ? insiste Seymour, constatant que ma phrase reste en suspens.

Me concentrant très fort pour soulever le voile qui embrume ma mémoire humaine fraîchement acquise, je lâche :

— Le ton de sa voix – j'en ai frémi.

Seymour opte pour un raisonnement plein de sagesse.

— Dans le monde réel, tous ceux qui frappent à une porte n'ont pas forcément l'intention de tuer la personne qui se trouve derrière. Il s'agissait peut-être d'un représentant de commerce cherchant à placer un de ses aspirateurs.

Mais je suis têtue.

— On s'en va, et tout de suite.

Saisissant les clés posées sur la table de cuisine, je jette un coup d'œil par la fenêtre, sans apercevoir quoi que ce soit d'alarmant. Au loin, les lumières du Strip, le grand boulevard de Las Vegas, scintillent gaiement au milieu de l'immense désert. Une bombe nucléaire vient d'exploser, mais il n'est pas question de retarder l'assouvissement des vices humains. D'accord, le vent soufflait dans l'autre sens, mais je me garderai bien de juger. J'ai toujours aimé le jeu et les paris, et je crois comprendre, mieux que la plupart des gens, pourquoi le dé atomique n'a pas trahi la ville du péché. Et pourquoi les retombées mortelles l'ont évitée. Ce qui ne m'empêche pas de jurer à nouveau.

— Zut. Je donnerais n'importe quoi pour récupérer mon ancienne vue une minute seulement.

— Et ton ancienne ouïe, pas vrai ? À côté de moi, Seymour me tape dans le dos.

— J'ai l'impression qu'au cours des prochains jours, tu vas avoir l'occasion de répéter cette phrase pas mal de fois.

## CHAPITRE II

Je possède des maisons un peu partout dans le monde, certaines n'étant guère que de modestes pied-à-terre où je me détends quand je débarque dans un pays étranger en quête de sang frais, et les autres, des endroits si extravagants qu'ils donnent à penser que je suis une authentique princesse tout droit venue des émirats arabes. Celle que je possède à Beverly Hills, et qui est notre destination depuis que nous avons quitté Las Vegas, est l'une des plus luxueuses. Tandis que nous en franchissons le seuil, Seymour écarquille les yeux, émerveillé.

— Si nous nous installons ici, annonce-t-il, il va falloir que je change mon style de fringues.

— Change de style si ça te chante, mais nous n'allons pas rester dans cette maison. Le père de Ray connaissait cette adresse, et les services de renseignements du gouvernement sont probablement au courant, eux aussi. Si nous sommes venus ici, c'est seulement pour prendre de l'argent, quelques cartes de crédit, des vêtements propres, et de nouveaux documents d'identification.

Seymour ne paraît pas convaincu.

— Le gouvernement savait que tu te trouvais dans la base militaire, et les autorités sont probablement persuadées que tu n'as pas survécu à l'explosion.

— Encore leur faudra-t-il s'assurer que je suis bien morte. Et comme mon sang est pour eux une véritable obsession, ils vont explorer toutes les pistes susceptibles de remonter jusqu'à moi.

M'approchant de la fenêtre, je jette un coup d'œil à l'extérieur. Dehors, l'obscurité est impénétrable.

— Ils sont peut-être en train de nous surveiller en ce moment même.

Seymour hausse les épaules.

— Tu vas me dégoter une nouvelle carte d'identité ?

Je me tourne vers lui.

— Tu devrais rentrer chez toi.

Résolument, il secoue la tête.

— Laisse tomber, pas question pour moi de t'abandonner. Réfléchis un peu, tu ne sais même pas comment se comportent les humains.

Passant à côté de lui, je lui lance :

— On en reparlera plus tard. Inutile de nous éterniser ici plus longtemps.

Dans le sous-sol de ma résidence de Beverly Hills, je récupère le matériel dont j'avais dressé la liste à Seymour, auquel je rajoute un Smith & Wesson 9 mm muni d'un silencieux, et une provision de munitions. Bien que mes réflexes et ma vue ne soient plus ce qu'ils étaient, je persiste à penser que je reste une excellente tireuse. Je place le tout dans une grande valise en cuir noir, et tandis que je l'emporte au rez-de-chaussée, je me surprends à la trouver bien lourde. Ma faiblesse physique est déconcertante.

Quant à l'arme, je fais en sorte que Seymour ne la voie pas.

Quittant Beverly Hills, nous prenons la direction de Santa Monica. J'ai laissé le volant à Seymour ; il faut avouer que la vitesse des véhicules autour de nous me perturbe carrément, comme si j'étais une jeune femme du troisième millénaire avant la naissance du Christ, arrachée à la tranquillité de son monde pour plonger dans le XX<sup>e</sup> siècle et son ébouriffante rapidité. Il va me falloir un peu de temps pour m'y habituer. Ma toute nouvelle humanité me rend toujours aussi euphorique, mais je me sens quand même un peu angoissée.

Qui a bien pu frapper à la porte ?

Aucune idée. Mon esprit se refuse à émettre la moindre hypothèse. Pourtant, cette voix ne m'était pas complètement inconnue.

Face à la plage, un hôtel Sheraton, où je prends une chambre. Dorénavant, je m'appelle Candice Hall. Seymour, lui, n'est qu'un ami m'aidant à transporter mes bagages, et je n'inscris pas son nom dans le registre de l'hôtel. Ce nom de Candice Hall, je ne vais pas le garder longtemps : je dispose d'identités de rechange, auxquelles j'assortirais la coupe et la

couleur de mes cheveux, sans oublier d'autres menus accessoires. Et lorsque je referme la porte de la chambre, je me sens tout à fait en sécurité. Depuis que nous avons quitté Las Vegas, mes yeux n'ayant pas quitté le rétroviseur, je ne pense pas que nous ayons été suivis. Tandis que Seymour pose mes bagages près d'un fauteuil, je m'écroule sur le lit en soupirant.

— Ça fait longtemps que je ne me suis pas sentie aussi épuisée... dis-je à Seymour.

Il s'assied sur le lit, à côté de moi.

— Nous autres, humains, nous sommes toujours fatigués.

Je suis ravie d'être humaine, et je me fiche de tout ce que tu pourras bien me raconter.

Dans la chambre obscure, il me regarde.

— Sita ?

Fermant les yeux, je bâille.

— Oui ?

— Excuse-moi d'avoir dit ça. Si tu es contente, alors, moi aussi.

— Merci.

— Tu sais, ça m'inquiète, l'irréversibilité du processus.

Me redressant, je pose la main sur sa cuisse.

— Si ce n'était pas le cas, ma décision aurait été absurde.

La subtilité de mon propos ne lui échappe pas.

— Tu l'as fait à cause de ce que Krishna t'a dit concernant les vampires ? me demande-t-il.

J'acquiesce d'un hochement de tête.

— En partie, oui, je le crois. À mon avis, Krishna n'approuve pas l'existence des vampires, et s'il m'a laissé la vie sauve, je crois que c'est grâce à la profonde compassion qu'il éprouve pour tous les êtres vivants, sans exception.

— Peut-être y avait-il une autre raison.

— Peut-être.

Je caresse la joue de Seymour.

— Je t'ai déjà dit que je t'aime vraiment beaucoup ?

Il sourit.

— Non, tu étais bien trop occupée à me menacer de mort.

Soudain, une douleur me transperce la poitrine, à l'endroit où, peu de temps auparavant, un pieu s'est planté dans mon

cœur. Pendant un instant, une atroce sensation de brûlure irradie ma cage thoracique, comme si j'étais en train de me vider de mon sang. Mais le spasme ne dure pas, et, prenant une profonde inspiration, je dis d'une voix triste :

— J'ai toujours tué ceux que j'aime.

Seymour prend ma main dans la sienne.

— C'est du passé. Maintenant que tu n'es plus un monstre, tout peut être différent.

Bien que j'aie encore du mal à respirer, je suis forcée d'éclater de rire.

— Tu as l'habitude de dire ça à toutes les filles que tu as envie d'attirer dans ton lit ?

Il se rapproche de moi.

— Tu es déjà couchée sur le lit...

Roulant sur moi-même, je lui lance :

— Il faut que je prenne une douche, et nous avons tous les deux besoin de prendre du repos.

Visiblement déçu, Seymour s'écarte.

— Finalement, tu n'as pas tellement changé.

Je me lève et, gentiment, pour essayer de lui remonter le moral, j'ébouriffe sa tignasse.

— Pourtant, je dois changer. Me voilà redevenue une jeune femme de dix-neuf ans, et tu sembles oublier à quel point les filles de cet âge peuvent être monstrueuses.

Soudain, Seymour semble ému.

— En fait, je n'ai jamais vraiment su à quel âge Yaksha t'avait transformée en vampire.

Sans lui répondre, je pense alors à Rama, mon mari depuis si longtemps défunt, et à Lalita, ma fille, incinérée il y a cinquante siècles, dans un lieu qu'il ne m'a jamais été donné de connaître.

— Oui, dis-je dans un souffle, j'avais presque vingt ans quand Yaksha est venu me prendre.

Et parce que je suis restée comme en suspens entre deux époques pendant une drôle d'éternité, je répète doucement :

— Presque vingt ans.

\* \* \*



Une heure plus tard, Seymour dort à poings fermés à côté de moi dans le grand lit. Mais malgré l'épuisement physique que je ressens, mon esprit s'obstine à rester éveillé. Impossible de me débarrasser du souvenir des visages de Joël et d'Arturo au moment où, deux nuits plus tôt, j'ai soudain commencé à me dématérialiser, à me dissoudre, les quittant juste avant que la bombe n'explose. Sur le coup, j'ai su que j'étais morte. J'en ai eu la certitude. Pourtant, un dernier miracle s'est accompli, et j'ai survécu. Peut-être y avait-il une raison à cela.

M'extirpant du lit, je décide de m'habiller, et avant de sortir de la chambre d'hôtel, je charge mon arme et la coince entre ma ceinture et mon dos, dissimulée par mon sweat-shirt.

L'hôtel se dresse sur Océan Avenue. Je la traverse, ainsi que la voie express qui suit la côte et me sépare de l'océan. Et me voilà bientôt en train de marcher le long de la plage de Santa Monica, obscure et brumeuse, qui est loin d'être un endroit sûr, particulièrement à cette heure tardive. Le soleil n'est pas encore levé, mais je marche d'un pas vif, cap au sud, sans prêter beaucoup d'attention à ce qui m'entoure. Actionner les muscles de mes jambes pour avancer sur le sable, quel effort ! J'ai l'impression de marcher avec des poids attachés à mes chevilles. Le front ruisselant de sueur, j'ai le souffle court, je respire bruyamment, mais je me sens bien, et enfin, au bout d'une demi-heure de calvaire, je finis par me détendre mentalement. Décidant de rentrer à l'hôtel pour tenter de dormir, je m'aperçois alors que deux hommes me suivent.

Ils ne sont guère qu'à une quarantaine de mètres derrière moi. L'obscurité m'empêche de distinguer précisément les traits de leur visage, mais tous deux sont de race blanche, plutôt costauds, et n'ont pas plus de trente ans. On dirait deux bons copains, l'un brun et moche, l'autre d'un blond très clair. J'ai la très nette impression que ces deux types ont bu pas mal de bière – sans parler d'alcools plus forts – et qu'ils sont chauds, très chauds. Anticipant la rencontre, je souris intérieurement, et je vais même jusqu'à imaginer le goût de leur sang sur mes lèvres. Puis je me souviens brusquement que je ne suis plus ce

que j'étais, et une vague de peur me submerge. Mais sans bouger d'un pouce, j'attends qu'ils se rapprochent.

— Salut, poupée, lance le brun, avec un fort accent du sud des États-Unis.

— On peut savoir ce que tu fais sur la plage en pleine nuit ?

Je hausse les épaules.

— Une petite promenade, c'est tout. Et vous ?

Le blond se met à ricaner.

— T'as quel âge, poupée ?

— Pourquoi ?

Le brun vient se placer sur ma gauche et, tout en parlant, il serre les poings.

— On voulait seulement savoir si t'es majeure.

— J'ai l'âge de voter, lui dis-je. Mais je n'ai pas encore celui de boire de l'alcool. Et vous, vous avez bu ?

Les deux gars rigolent. Le blond fait un pas de plus dans ma direction. Il empeste la bière et le whisky.

— Disons que ce soir, on a sifflé quelques cannettes, mais faudrait surtout pas que ça t'inquiète. On est encore parfaitement capables d'aller au bout de tout ce qu'on entreprend.

Je fais un pas en arrière, tout en pensant qu'ainsi, je commets une erreur : je montre que j'ai peur.

— Écoutez, je ne veux pas d'ennuis, dis-je aux deux hommes. C'est précisément ce que je pense, bien que je sois tout de même certaine d'avoir l'avantage sur eux. Après tout, je suis restée un maître en arts martiaux, et une série de coups de pied bien appliqués, entre les jambes ou à la mâchoire, devrait avoir raison de l'agressivité de ces deux types. Le brun fait mine de reculer, tout en essuyant d'un revers de main la salive qui mousse à la commissure de sa bouche.

— On ne veut pas d'ennuis, nous non plus, dit-il. On a seulement envie de s'éclater un peu.

Plongeant mon regard dans le sien, je regrette tout à coup de ne plus être capable de lui griller les neurones. Seymour avait raison – voilà que je commence déjà à vouloir ce que je n'ai plus. Néanmoins, je fais de mon mieux pour parler d'une voix assurée.

— Parfois, il arrive qu'on paie très cher ce genre d'amusement, dis-je au type brun.

— Ça m'étonnerait, réplique le blond. T'es pas d'accord avec moi, John ?

— Moi, j'ai plutôt l'impression qu'on a affaire à un bon coup ! répond John.

Ils viennent de s'appeler mutuellement par leur prénom. Très mauvais signe. Cela signifie qu'ils sont trop ivres pour s'en rendre compte, ou qu'ils ont la ferme intention de m'assassiner. Et comme ils ont, de toute évidence, décidé de me violer, la dernière hypothèse est sans doute la bonne. Reculant à nouveau d'un pas, je songe un instant à me servir de mon arme, mais je n'ai pas vraiment envie de les tuer, d'autant que leur sang ne me servirait à rien. À tout prendre, j'aimerais mieux les assommer tous les deux.

En fait, cette solution n'arrive qu'en seconde position. Ma priorité, c'est survivre.

— Si vous posez la main sur moi, je hurle, les préviens-je.

— Mais personne ne va te faire quoi que ce soit ici, s'exclame John en me saisissant par le bras. Vas-y, Ed, chope-la !

Et les deux types, en même temps, se jettent sur moi, John sur ma gauche, Ed à un mètre devant moi. C'est John qui m'attrape le premier, et pour un mec bourré, il a encore d'excellents réflexes. Avant que j'aie le temps de me dégager, il me bloque entre ses bras. Une brève lutte nous oppose un instant, mais j'abandonne rapidement. Ed se rapprochant à moins d'un mètre de moi, je prends appui sur John, et je bondis, les deux pieds en avant. Avec le droit, je balance un grand coup entre les jambes d'Ed, qui hurle aussitôt de douleur, plié en deux.

— Elle m'a eu, cette garce ! gémit-il.

— Bordel de merde ! hurle John dans mon oreille. Tu vas payer pour ce que tu viens de faire !

En guise de réponse, je lui donne un violent coup de coude, qui l'atteint directement à la mâchoire. Titubant, il relâche son étreinte, et je me libère en un éclair. Ed, lui, est toujours plié en

deux, et j'en profite pour lui éclater le nez. Le visage ruisselant de sang, il tombe à genoux.

— John, au secours ! réussit-il à grogner.

Tandis que John retrouve l'équilibre et me foudroie d'un regard assassin, j'ironise :

— Vas-y, John, vole au secours de ton copain. Et ne laisse pas filer l'occasion de prendre un peu de bon temps !...

Et John, tel un taureau furieux, me charge. D'un bond, je lui plante le talon de ma bottine gauche dans la mâchoire. Le problème, c'est que j'ai mal calculé mon coup, et que je n'ai plus mon sens de l'équilibre d'antan : je n'ai pas bondi suffisamment haut. Et au lieu de le frapper en plein visage, je l'atteins juste au-dessus du cœur, mais sans que l'impact ait la puissance prévue. John est un grand balèze, qui pèse bien ses cent kilos. Certes, il pousse un gémissement quand ma bottine le touche, mais son élan n'est pas stoppé pour autant, au contraire : la violence de sa charge est telle que ma jambe en est projetée sur le côté, et que j'en perds soudain l'équilibre.

Frénétiquement, je tente de ramener mon pied gauche de façon à atterrir sans m'écrouler sur le sol, mais c'est déjà trop tard. Avec un bruit sourd, je retombe sur le pied droit, et je m'effondre, le visage à moitié enfoui dans le sable. John se jette sur moi, et me bloque en me tordant les bras dans le dos. Il est costaud, l'enfoiré. Mes cervicales sont sur le point de se désolidariser. De sa main libre, il m'applique une grande claque sur la tête.

— Toi, t'es une sacrée garce, affirme-t-il tout en plaquant mon visage contre le sable.

Je me débats de toutes mes forces, me dévissant le cou afin de pouvoir respirer, et de tenter de prévoir la suite des événements.

— Ed, viens m'aider à calmer cette salope. Au début, elle avait l'air d'être sympa, mais j'ai bien peur qu'on soit obligés de l'enterrer dans le coin dès qu'on en aura fini avec elle.

— Ouais, laissons les crabes lui faire un sort, approuve Ed, qui titube vers son pote, son nez cassé pissant le sang. Plaqué contre moi, John cherche à tâtons à déboutonner mon pantalon. Ce qui me fournit un léger répit, parce que s'il avait simplement

essayé de me l'ôter en tirant dessus, il aurait découvert mon arme. Sans compter qu'en passant le bras autour de ma taille, il est légèrement déséquilibré, comme je m'en rends compte aussitôt.

Prenant appui sur mon genou droit, poussant très fort du bout du pied gauche, je me rejette violemment en arrière. Ma réaction surprend John, et je réussis momentanément à me dégager. Je roule sur moi-même afin de m'éloigner de lui, mais cette liberté de mouvement risque de ne pas durer plus de quelques fractions de seconde si je n'entreprends pas quelque chose de plus énergique. Me plaçant sur le dos, et toujours allongée sur le sable, je constate que John et Ed sont tous les deux en train de me regarder d'un air parfaitement idiot. Ils donnent l'impression de mesurer trois mètres de haut, et ils sont aussi moches que les panneaux publicitaires débiles qu'on voit le long des autoroutes. D'un même élan, ils font mine de se jeter sur moi.

Je hurle :

— Attendez ! Tout en glissant lentement la main vers le bas de mon dos.

— Si je me tiens tranquille, et si je coopère, vous ne me ferez pas de mal ? Je vous en supplie...

Ils réfléchissent un instant.

— T'as intérêt à te tenir tranquille, greluce, dit enfin John. Mais après ce que tu as fait à mon ami, ne compte pas t'en tirer comme ça.

— Et si tu veux te tirer, ben, t'as qu'à ramper ! dit Ed en essuyant son visage ensanglanté d'un revers de manche, avant de fourrer son doigt dans l'une des narines de son nez brisé.

Les doigts sur le canon de mon arme, je leur annonce alors, d'une voix nettement plus assurée :

— Partir en rampant, certainement pas.

Et soudain, me soulevant imperceptiblement, je fais jaillir mon arme et la pointe droit sur les deux copains. Ces deux abrutis fixent le canon dirigé sur eux comme s'ils n'avaient encore jamais vu d'armes à feu, vraiment. Puis ils commencent à reculer. Les maintenant sous la menace de mon arme, je

prends tout mon temps pour me relever et, gentiment, je leur dis :

— C'est bien, les garçons. Pas de gestes brusques, pas d'appels à l'aide.

Mal à l'aise, John se force à rire.

— Hé, tu nous as bien eus, ma grande. On est tombés dans le piège, bravo. Mais tu sais bien qu'on n'avait pas l'intention de te faire du mal. On a un peu trop bu, c'est tout, et on ne savait plus ce qu'on faisait.

— Ouais, il dit la vérité, on ne t'aurait jamais touchée, renchérit Ed, d'une voix trahissant une peur qu'il a tout à fait raison de ressentir.

Prenant tout mon temps, je m'approche d'Ed et je pose l'extrémité du canon entre ses sourcils. Les yeux écarquillés, il fait mine de vouloir s'enfuir mais, d'un léger mouvement de tête, je lui fais signe de ne pas bouger. John, sur ma gauche, est figé sur place par l'horreur et la stupéfaction.

— Vous êtes deux menteurs, dis-je froidement. Parce que vous n'aviez pas seulement l'intention de me violer, mais vous aviez aussi décidé de m'assassiner. Et maintenant, c'est moi qui vais vous tuer, vous l'avez amplement mérité. D'ailleurs, vous devriez m'être reconnaissants d'utiliser une arme : il y a seulement quelques nuits, je me serais servie de mes dents et de mes ongles, et votre agonie aurait été nettement plus longue.

Marquant une pause, je reprends :

— Vas-y, Ed, dis au revoir à John.

De terribles remords ravagent alors ce bon vieux Ed.

— Je vous en prie ! me supplie-t-il d'une voix chevrotante. J'ai une femme et un gosse qui m'attendent à la maison. Si je crève, qui s'occupera d'eux ?

— Et moi, j'ai deux enfants à charge ! renchérit John.

Ce dont je me contrefiche éperdument. Ma nouvelle condition d'être humaine ne m'a rendue ni crédule ni naïve.

Pourtant, en général, je ne tue pas lorsque j'ai l'avantage. Le plaisir de tuer n'a jamais été une motivation, mais je sais que ces deux-là feront du mal à d'autres que moi, dans un avenir plus ou moins lointain, et qu'il est donc préférable qu'ils meurent tout de suite.

— Il vaut mieux que vos enfants grandissent sans avoir pour père des ordures telles que vous.

Le visage d'Ed ruisselle de larmes.

— Non ! crie-t-il.

— Si, dis-je en lui tirant une balle dans le crâne.

Ed s'écroule.

Je pointe alors mon arme vers John, qui recule à pas lents en secouant la tête.

— Pitié, gémit-il. Je ne veux pas mourir...

— Dans ce cas, il aurait été préférable pour toi de ne jamais voir le jour, dis-je.

À deux reprises, je tire. John se prend une balle dans chaque œil.

Et je m'en tiens là. L'antique soif de sang ne me harcèle plus.

Quant aux deux cadavres, les crabes se chargeront de les faire disparaître.

## CHAPITRE III

C'est seulement en retournant à l'hôtel que je prends pleinement conscience de ce qui vient de se passer. D'ordinaire, le fait de liquider deux ploucs ne m'aurait occupé l'esprit qu'une petite dizaine de secondes, mais aujourd'hui, j'ai l'impression que chacune des cellules de mon corps est traumatisée par l'incident. Cette réaction est typiquement humaine, et tandis que je me traîne jusqu'à Océan Avenue, je suis prise de tremblements nerveux. C'est à peine si je me rends compte que j'ai toujours mon arme à la main. Me morigénant intérieurement, je la dissimule à la hâte sous mon sweat-shirt. Si j'étais dans mon état normal, il y a longtemps que je l'aurais balancée dans l'océan, histoire de ne pas courir le risque d'être arrêtée par la police, et fouillée. Mais j'hésite à m'en débarrasser : je me sens si vulnérable que cette arme représente pour moi une sorte de bouclier, qui me protège et me rassure.

À quelques centaines de mètres de la plage, j'aperçois un café déjà ouvert. D'un pas mal assuré, je m'installe dans un coin, sur l'une des banquettes d'un compartiment, et je commande un café noir. Et tandis qu'on m'apporte une tasse de café brûlant, que je saisis d'une main tremblante, je remarque que mon sweat-shirt gris est constellé de minuscules gouttes de sang. Pensant aussitôt que je dois également en avoir sur le visage, je passe les mains sur mes joues et mon front, et je constate que mes paumes, elles aussi, sont rougies. Quelle idiote je suis, de me montrer ainsi en public ! Je suis sur le point de sortir du café quand quelqu'un entre, se dirige droit vers moi, et entreprend de s'installer sur la banquette qui fait face à la mienne.

Ray Riley. Le grand amour de ma vie.

Censé être mort depuis pas mal de temps.

Me saluant d'un hochement de tête, il s'assoit confortablement, et je suis aussitôt frappée par le fait qu'il est vêtu exactement de la même façon que le jour où il a fait sauter



le camion-citerne garé près de l'entrepôt d'Eddie Fender, dans lequel ce dernier avait rassemblé ses diaboliques créatures vampiresques, avant d'être détruit à son tour dans l'explosion. Le jour où il a sacrifié sa propre existence pour sauver la mienne. Il porte un pantalon noir, une chemisette en soie blanche, et une paire de Nike. Son regard brun est toujours aussi chaleureux, et son beau visage toujours aussi sérieux, malgré son sourire plein de douceur. Aucun doute, c'est bien Ray, et c'est un miracle. Le voir ainsi en face de moi me bouleverse tant que je ne ressens pratiquement aucune émotion. Je suis sous le choc, purement et simplement. Tout ce que je suis capable de faire, c'est le regarder, les yeux pleins de larmes, en me demandant si je ne suis pas en train de perdre l'esprit.

D'une voix douce, il me dit :

— Je sais que ce doit être pour toi une véritable surprise.

Je hoche la tête. Certes. Une sacrée surprise.

— Je sais que tu me croyais mort, poursuit-il, et d'ailleurs, je pense que je l'ai été, du moins pendant un certain temps. Quand le camion-citerne a explosé, un éclair m'a aveuglé, et j'ai été plongé dans le noir complet, comme si j'étais en train de flotter quelque part dans les ténèbres. Je ne voyais plus rien, je ne savais plus rien, mais je ne souffrais pas du tout, et j'ignore combien de temps je suis resté dans cet état. Puis j'ai fini par reprendre conscience de mon corps, mais j'avais l'impression qu'il se trouvait très loin de moi. Le truc vraiment bizarre, c'était que je ne sentais que certaines portions de mon corps : une partie de ma tête, une seule de mes mains, dans laquelle le sang pulsait, une sensation de brûlure dans mon estomac. Au début, je ne ressentais rien d'autre, mais peu à peu, d'autres parties se sont réveillées, et j'ai fini par comprendre que quelqu'un était en train de tenter de me ranimer, en me nourrissant de sang.

Il marque une pause.

— Tu comprends ce que je veux dire ?

À nouveau, je hoche la tête. En fait, je me sens comme statufiée.

— Eddie, dis-je dans un souffle.

Les traits de Ray se crispent, comme s'il souffrait.

— Lui-même. Eddie avait rassemblé ce qui restait de moi, et il m'a emporté dans un lieu inconnu, froid et sombre. Là, il m'a donné son sang, c'est-à-dire celui de Yaksha, et, progressivement, je suis revenu à la vie. Mais Eddie a disparu avant la fin du processus, et je me suis retrouvé seulement à moitié vivant.

Il s'interrompt une nouvelle fois, puis reprend :

— J'imagine que tu l'as liquidé ?

Derechef, j'acquiesce.

— Oui.

Tendant le bras vers moi, il prend ma main. La sienne est chaude, et elle apaise le tremblement qui persiste à m'agiter intérieurement. Ray poursuit alors son improbable récit, et je l'écoute, parce que je ne peux rien faire de plus.

— Mais même sans l'aide d'Eddie, j'ai continué à reprendre des forces, et en un jour ou deux, j'étais capable de bouger. En fait, je me trouvais dans un entrepôt désaffecté, désert, j'étais ligoté, mais je n'ai pas eu la moindre difficulté à m'échapper, et une fois dehors, j'ai lu dans les journaux qu'il se passait d'étranges choses à Las Vegas. Alors, j'ai compris que tu devais t'y trouver.

Puis il ajoute :

— C'est moi qui ai frappé à la porte, l'autre jour.

Et pour la quatrième fois, je hoche la tête. Pas étonnant que la voix m'ait paru familière.

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit qui tu étais ?

— Je savais que tu ne me croirais pas, en tout cas pas sans me voir, réplique-t-il.

— C'est vrai.

Il serre ma main entre les siennes.

— C'est moi, Sita, je suis revenu. C'est moi, Ray. Tu ne veux pas me faire au moins un petit sourire ?

Je fais de mon mieux, mais je ne réussis qu'à hocher la tête de plus belle.

— Je ne sais plus. Tu avais disparu. Je savais que tu n'étais plus là, j'avais perdu tout espoir.

Les larmes me brouillent la vue.

— Et je me demande même si je ne suis pas en train de rêver...

— Tu n'es pourtant pas du genre à te faire des films.

— Mais je ne suis plus celle que tu as connue.

Dégageant ma main d'entre celles de Ray, je tente de me ressaisir.

— Je suis un être humain, à présent. La vampire est morte.

Il n'a pas l'air surpris.

— Tu as lâché mes mains trop tôt, Sita. Si tu les avais observées, tu aurais remarqué que j'ai changé, moi aussi.

— Tu veux dire quoi, exactement ? dis-je, abasourdie.

— J'ai bien regardé ce que tu faisais dans cette maison à Las Vegas. Je t'ai surveillée quand tu y es entrée, et quand tu en es sortie. J'ai compris que tu n'étais plus la même, et je me suis demandé ce qui avait bien pu se passer. J'ai donc exploré la maison, et j'ai découvert qu'il y avait une pièce au sous-sol, dans laquelle se trouvaient la plaque de cuivre, les cristaux, les aimants, la fiole pleine de sang humain...

Il marque une pause, puis il poursuit :

— Je me suis alors soumis à la même expérience, et je ne suis plus un vampire, moi non plus.

Décidément, les révélations se succèdent, aussi choquantes les unes que les autres. C'en est trop.

— Mais comment as-tu fait pour que ça marche ? dis-je d'une voix presque inaudible.

Ray hausse les épaules.

— Moi ? Je n'ai rien fait, tout était déjà en place. Je n'ai eu qu'à m'allonger, et à laisser les vibrations du sang humain irradier mon aura au moment où les reflets du soleil brillaient à travers la fiole.

Il jette un coup d'œil vers la fenêtre : à l'est, une sorte de lueur éclaire la nuit.

— Je l'ai fait cet après-midi, et désormais, le lever du soleil n'aura plus aucune influence sur moi.

Les larmes qui gonflent mes paupières ruissellent enfin sur mon visage, évacuant ainsi les dernières traces d'incrédulité qui hantaient encore mon esprit. Me forçant à déglutir, j'ai enfin

l'impression de retrouver le contrôle de mon corps physique et, tout à coup, je m'aperçois que rien de tout ça n'est le produit de mon imagination. Ray n'est pas mort ! Mon grand amour est vivant ! Et je peux enfin vivre ma vie comme j'en ai envie ! Penchée au-dessus de la table, j'embrasse Ray sur la bouche, puis je lui caresse les cheveux, avant de déposer un baiser sur son front. Et je suis heureuse, plus heureuse que je ne l'ai été depuis des milliers d'années.

— C'est toi, dis-je dans un murmure. Seigneur, comment est-ce possible ?

Ray éclate de rire.

— Il faut remercier Eddie.

Tandis que je me rassois, je sens que mon cœur de femme bat la chamade. Mes angoisses, mes peurs, la confusion mentale dans laquelle je me trouvais – tout ça s'est maintenant transformé en un unique émerveillement, qui m'illumine de l'intérieur. Ça fait déjà quelque temps que je maudis Krishna à cause de ce qu'il m'a fait, mais je n'ai plus maintenant qu'à m'incliner devant sa volonté, et à lui exprimer mentalement ma gratitude. Parce que je ne doute pas une seule seconde que c'est Krishna qui m'a rendu Ray, et sûrement pas ce monstrueux Eddie Fender.

— Ne prononçons même pas son nom, dis-je à Ray. Je lui ai coupé la tête, et j'ai fait brûler le reste. Il est parti – et il n'est pas près de revenir.

Je m'interromps un instant, puis je déclare :

— Je suis désolée.

Ray ne comprend pas et fronce les sourcils.

— Pour quelle raison ?

— Pour avoir cru que tu étais mort.

Je hausse les épaules.

— Joël m'a dit que tu avais explosé avec le camion-citerne.

Ray soupire, et regarde ses mains.

— Il n'était pas très loin de la vérité.

Relevant la tête, il poursuit :

— Au fait, je n'ai pas vu Joël dans la maison ?

Ma lèvre inférieure se met à trembler.

— Il est mort.

— Je suis désolé.

— Il faudrait que nous cessions de dire ça, dis-je en essayant vainement de sourire.

— Lui aussi, je l'avais transformé en vampire, pour lui sauver la vie, mais ça l'aura finalement tué.

— Qui a conçu le matériel qui nous a permis de redevenir des êtres humains ?

— Arturo, un vieil ami que j'avais rencontré au Moyen Age. J'étais amoureuse de lui, c'était un alchimiste, le plus grand qui ait jamais vécu. D'abord, il s'est livré à des expériences sur mon sang, puis il s'est lui-même transformé en un hybride entre vampire et homme, et c'est de cette façon qu'il a survécu pendant autant de siècles.

Je baisse le ton.

— Il est mort avec Joël. D'ailleurs, il fallait qu'il meure.

Ray hoche la tête. Pas besoin de lui expliquer tout en détail, il avait parfaitement compris. Il avait pigé qu'Arturo avait dû chercher à se procurer un échantillon de mon sang, et qu'il s'était montré dangereux. Ray comprenait parfaitement que je puisse tuer ceux que j'aimais, exactement comme j'avais presque réussi à le faire avec lui. Ray me prend à nouveau la main.

— Tu es couverte de taches de sang, me souffle-t-il. Tu n'es tout de même pas encore possédée par cette soif d'hémoglobine ?

— Non, ce n'est pas ce que tu crois.

À mon tour, je me suis mise à chuchoter.

— Deux types m'ont attaquée, sur la plage, et il a fallu que je m'en débarrasse.

— Comment ?

— Une balle dans la tête.

Et voilà que c'est au tour de Ray de subir un choc...

— Il faut partir, tout de suite, et loin. En plus du gouvernement, tu vas te retrouver avec la police à tes trousses.

— Jetant un rapide coup d'œil vers la porte de l'établissement, il ajoute :

— Je suis au courant, pour Seymour.

Je capte sa pensée.

— Je lui ai déjà dit qu’il devait rentrer chez lui.  
— Il n’a aucune envie de te quitter. C’est à toi de le faire.  
— Je sais, j’y ai déjà pensé, mais je ne sais vraiment pas comment le lui expliquer.

Ray compatit, mais sa voix prend soudain une curieuse intonation. On dirait moi, quand le pragmatisme était ma priorité.

— Ne lui explique rien du tout, déclare-t-il. Tu pars, c’est tout, et tu ne lui dis pas où tu vas.

— C’est un peu dur, non ?

— Non. Plus que n’importe qui au monde, tu sais très bien que c’est le garder avec toi qui serait dur : tu l’exposerais au danger sans aucune raison.

Radoucissant le ton, il continue :

— Et tu sais que je parle d’expérience.

— Tu as raison. Pour l’instant, il pique un somme à l’hôtel. J’imagine que je pourrais me faufiler dans la chambre, attraper mes affaires et ressortir sans qu’il n’ait le temps de se réveiller.

Mais au fond de moi, je sais déjà que je laisserais un petit mot à Seymour.

— Où allons-nous ?

Cette fois, c’est Ray qui se penche vers moi pour m’embrasser.

— Sita, nous pouvons aller où bon nous semble. Nous pouvons faire tout ce que nous voulons...

Et il chuchote dans mon oreille :

— On pourrait même se marier et avoir des enfants, si tu es d’accord.

J’éclate de rire, et j’éclate en sanglots en même temps. Le bonheur que je ressens se répand en moi comme le soleil d’une merveilleuse journée d’été. Et c’est soudain la température hivernale et les ténèbres qui règnent dehors qui me font l’effet d’étranges illusions.

Et je murmure à Ray, mon visage tout près du sien :

— Je rêve d’avoir une petite fille.

## CHAPITRE IV

Deux mois plus tard, nous sommes à Whittier, dans la banlieue de Los Angeles, dont l'université fut fréquentée par le défunt président Nixon. Peuplée majoritairement de cadres et d'employés, Whittier est une ville totalement insignifiante, et, d'après Ray, une planque idéale. Ce qui est sûr, c'est que je n'étais jamais venue ici, et qu'une telle idée ne m'aurait même pas traversé l'esprit. Nous louons une maison toute simple, avec trois chambres, à proximité d'un centre commercial dénué du moindre charme. C'est Ray qui a choisi la maison : derrière, un immense jardin, et devant, un olivier. On s'est acheté une voiture d'occasion, et on fait nos courses chez l'épicier au coin de la rue. Et dire qu'il m'a fallu cinq mille ans pour en arriver à tout ça...

Pourtant, au bout de huit semaines, mon bonheur est toujours intact. M'endormir auprès de Ray, me promener avec lui le matin, m'asseoir dans un cinéma à côté de lui – ces choses simples sont plus importantes, pour moi, que tous les exploits que j'ai accomplis depuis la morsure de Yaksha ayant fait de moi une vampire. Et tout ça, je le sais, parce que je suis une femme, un humain, et parce que je suis amoureuse. L'amour me donne l'impression d'être si jeune ! Quant aux gens que je croise, ils sont charmants. Lorsque je fais mes courses, au centre commercial ou chez l'épicier, je m'arrête souvent pour les observer. Pendant trop longtemps, je les ai admirés, méprisés, enviés, et voilà que je suis l'une d'eux, à présent. Les remparts qui m'isolaient dans mon univers se sont effondrés. Maintenant, je regarde le soleil qui se lève, et je sens la présence du cosmos autour de la planète, et plus seulement le vide de l'espace infini. La douleur dans mon cœur, souvenir brûlant du pieu qu'on y avait enfoncé, s'est enfin dissipée. Et dans ma poitrine, l'angoisse béante a disparu.

Surtout quand je découvre que je suis enceinte.

C'est le matin qui précède la pleine lune, deux mois après l'explosion nucléaire dans le désert, qui avait également eu lieu une nuit de pleine lune. Un test de grossesse à quinze dollars m'annonce la bonne nouvelle : après l'avoir secoué dans la salle de bains, je pousse un cri, si fort que Ray accourt. Il veut savoir ce qui se passe, et moi, je tremble – le résultat doit être faux, quelque chose n'a pas fonctionné correctement... Je ne peux même pas montrer à Ray le flacon d'urine bleutée, parce que, accidentellement, je le renverse sur son pantalon. Comprenant soudain la raison de mon énervement, Ray éclate de rire à son tour, non sans se moquer un peu de moi.

\* \* \*

Un peu plus tard dans la journée, je suis en train de feuilleter des livres de puériculture, quand je fais la connaissance de Paula Ramirez. Jolie jeune femme de vingt-cinq ans, elle a de longs cheveux noirs, une belle peau mate, et un ventre encore plus impressionnant que ses magnifiques yeux d'un brun très doux. De toute évidence, elle va accoucher bien avant moi. Je lui souris, alors qu'elle est justement en train d'entasser sur son bras une demi-douzaine d'ouvrages consacrés aux bébés, tout en essayant d'en attraper un autre de sa main libre.

— Vous savez, lui dis-je, les femmes ont des enfants depuis la nuit des temps, bien avant que ces livres n'existent. Il s'agit d'un processus tout à fait naturel.

Et je repose sur l'étagère le livre que je tenais à la main.

— Et puis, à mon avis, aucun de ces auteurs ne sait réellement de quoi il parle.

Ma remarque la fait sourire.

— Vous êtes enceinte ?

— Oui. Vous aussi, apparemment.

Lui tendant la main, et parce qu'elle m'est sympathique bien que je ne la connaisse pas, je me présente sous l'un des plus réels de tous mes prénoms. Tout humaine que je sois devenue, je suis mon intuition, la plupart du temps.

— Je m'appelle Alisa.



Elle me serre la main.

— Et moi, Paula. Votre grossesse est déjà bien avancée ?

— Je n'en sais rien, je ne suis même pas allée chez le médecin. Mais je ne peux pas être enceinte de plus de deux mois, à moins d'une opération secrète du Saint-Esprit.

J'ignore pourquoi, mais Paula ne sourit plus du tout.

— Vous habitez dans le coin ?

— Oui, assez près du centre commercial pour y venir à pied.  
Et vous ?

— Grove Avenue, dit Paula. Vous connaissez ce quartier ?

— C'est tout près de chez moi.

Paula paraît hésiter.

— Pardonnez mon indiscretion : vous êtes mariée ?

La question est inattendue, mais il n'y a pas d'offense.

— Non, mais je vis avec mon ami. Vous êtes mariée ?

Une ombre de tristesse passe sur son visage.

— Non.

Puis, tapotant doucement son gros ventre, elle ajoute :

— Je dois m'occuper de lui toute seule. Je travaille à St. Andrews, l'église qui se trouve au bout de votre rue.

— En effet, j'ai aperçu la croix. Et vous faites quoi, à St. Andrews ?

— Je suis censée assister la Mère Supérieure, mais en fait, je m'occupe de tout, y compris nettoyer les salles de bains, si personne n'a eu le temps de le faire. L'église et le lycée catholique fonctionnent avec un budget très serré.

Et, comme pour s'excuser, elle lâche :

— Mais je fais souvent des pauses. C'est que je prie beaucoup.

Sans savoir exactement pourquoi, cette fille m'intéresse. Elle a quelque chose de spécial – la douceur de ses gestes, la gentillesse dans sa voix. D'une taille pourtant moyenne, elle donne l'impression de prendre beaucoup de place. Ce que je veux dire par là, c'est qu'elle a de la présence. Pourtant, elle ne fait pas étalage de sa force de caractère, et j'apprécie cette réserve.

— Vous priez dans un but précis ?

Paula sourit timidement et baisse la tête.

— Je ne dois pas en parler.

Gentiment, je lui tape dans le dos.

— Ne vous inquiétez pas, vous n'êtes pas obligée de me le dire. Qui sait ? Tout comme les vœux, si on en parle à d'autres, les prières pourraient très bien risquer de perdre de leur pouvoir magique.

Paula m'observe attentivement.

— D'où venez-vous, Alisa ?

— J'étais dans le nord du pays, pourquoi ?

— Je jurerais presque que je vous ai déjà vue quelque part.

Sa remarque me va droit au cœur : il se trouve que je suis en train de ressentir la même chose. Le regard de Laura, la douce lueur qui brille au fond de ses yeux, me semblent familiers. Cette fille me rappelle, comment dire ?... Elle me rappelle le passé, dont je suis loin de m'être détachée, même si je vieillis un peu plus chaque jour.

Néanmoins, je n'ai pas l'intention de m'appesantir sur ce qu'elle vient de me dire, exactement comme j'évite de penser à ma propre condition de mortelle, quand de drôles de pensées m'assaillent au milieu de la nuit, alors que Ray dort à côté de moi et que j'ai du mal à trouver le sommeil. Mes insomnies sont le seul inconvénient causé par la transformation : je suis sans doute encore soumise à mes anciennes habitudes de chasse à l'homme nocturne, quand je rôdais dans les rues en minijupe de cuir noir. La mort incarnée, avec un sourire sexy et une soif inextinguible. À présent, au lieu de partir en chasse, je me lève pour aller boire une tasse de lait chaud dans la cuisine, et dire mes prières – je prie Krishna, bien entendu, que je tiens pour le Dieu véritable. C'est dans les moments difficiles que je me souviens de lui, encore mieux qu'à l'ordinaire.

Une fois, quelqu'un a demandé à Krishna quelle était la chose la plus miraculeuse parmi toutes celles que compte la création, et il a répliqué : « Qu'un homme puisse se lever chaque jour en croyant sincèrement qu'il vivra éternellement, tout en sachant qu'il est condamné à mourir. »

Malgré les nombreuses faiblesses humaines qui sont maintenant les miennes, une partie de moi-même persiste à penser que je ne mourrai jamais. Et cette partie de moi-même

n'a jamais été aussi vivante qu'à cet instant, alors que je contemple Paula, cette jeune femme enceinte toute simple que je viens de rencontrer, par hasard, dans la librairie du centre commercial.

— Mon visage donne souvent cette impression aux gens que je rencontre, dis-je à la future maman.

\* \* \*

Nous déjeunons ensemble, et je fais plus ample connaissance avec Paula, à qui je révèle confidentiellement quelques détails sur moi-même. À la fin du déjeuner, nous sommes les meilleures amies du monde, ce que j'interprète comme un signe positif, indiquant que je suis sur la bonne voie, celle qui fera de moi un être réellement humain. Nous échangeons nos numéros de téléphone en nous promettant de rester en contact, ce dont je ne doute absolument pas. J'aime bien Paula – sincèrement, comme si elle m'avait tapé dans l'œil, bien que je n'aie eu que de très rares amoureuses au cours de mes cinquante siècles d'existence, et que Ray satisfasse pleinement tous mes besoins sexuels. Et tandis que nous nous séparons, je suis déjà en train de penser à notre prochaine rencontre, et au bon moment que nous allons passer ce jour-là.

Paula, c'est une femme d'exception, un être humain à la fois intelligent et humble. J'ai déjà remarqué que les gens les plus intelligents, homme ou femme, sont aussi les plus malhonnêtes. Les psychologues modernes ne seraient pas d'accord avec moi, je le sais, mais eux-mêmes ne sont pas souvent d'une grande honnêteté. En tant que science, la psychologie ne m'a jamais fait une grande impression : quel psychologue a-t-il jamais été capable de définir réellement ce qu'est l'esprit humain, sans même parler du cœur ? La vive intelligence de Paula n'a pas détruit son innocence. Juste avant notre première séparation, elle insiste pour payer nos deux repas, bien qu'il soit évident qu'elle ne roule pas sur l'or, loin de là. Mais comme elle a l'air d'y tenir tout particulièrement, je la laisse m'inviter.

## CHAPITRE V

Et pendant la semaine qui suivit cette rencontre, ma vie suivit son cours, tendrement, tranquillement, avec une nouvelle amie, mon amour ressuscité, et un bébé qui grossissait à l'intérieur de mon ventre. Une fille, j'en suis certaine, même si je prie Dieu d'exaucer mon vœu. Le hic, c'est qu'il est impossible d'oublier les cinquante siècles précédents. On ne réécrit pas l'Histoire. J'habite dans une banlieue plutôt résidentielle, j'obéis aux lois de mon pays, je me suis inscrite à la bibliothèque de mon quartier, et je songe même à m'acheter un petit chien. Pourtant, tout cela n'enlève rien au fait que j'aie assassiné sauvagement des milliers de gens, voire des dizaines de milliers, sans jamais avoir pitié d'eux. J'ai du sang sur les mains, et peut-être que tout ce qu'on appelle karma, péché, et jugement dernier, existe bel et bien. Je suis justement en train de me demander si je serai soumise au jugement divin, comme tout le monde, quand je commence à avoir des problèmes avec le bébé.

Des problèmes qui n'ont rien de normal.

Des problèmes de la pire espèce. Une espèce surnaturelle.

Le bébé grossit beaucoup plus rapidement qu'il ne le devrait. Comme je l'ai dit à Paula, je ne peux être enceinte que de deux mois seulement, et pourtant, une semaine après ma rencontre avec la jeune femme, je me réveille avec la sensation très nette que quelque chose remue dans mon ventre. Me précipitant dans la salle de bains, j'allume la lumière – c'est que je ne suis plus la nyctalope d'antan – et je m'aperçois, stupéfaite, que mon estomac pointe visiblement sous ma chemise de nuit. En quelques heures, ou moins, le bébé s'est développé autant qu'en un trimestre tout entier. Ça ne me plaît pas.

— Ray ! Ray !

Il accourt, sans comprendre tout de suite quel est le problème. Se décidant enfin à poser la main sur mon ventre, il s'étonne :

— Ce n'est pas normal ?

— Tu es cinglé ?

Je repousse la main de Ray.

— Ce bébé n'est pas humain.

— Mais nous sommes tous les deux des êtres humains, proteste-t-il.

— Nous sommes humains ? dis-je, tournée vers la baignoire vide.

Ray pose la main sur mon épaule.

— Cette croissance accélérée n'est pas nécessairement une mauvaise chose.

Ma respiration se fait hoquetante. En espérant que le passé appartienne effectivement au passé, j'ai misé très gros, mais on dirait bien qu'il n'y a pas d'avenir, pas le moindre futur possible : c'est seulement le spectre de ce que nous cherchons à nier. Un rêve dans une époque qui ne deviendra jamais la réalité.

— Toute chose anormale est une mauvaise chose, dis-je à Ray. Surtout quand il faut répondre par l'affirmative à la question du questionnaire de santé qui se rapporte aux antécédents médicaux : Avez-vous déjà été un vampire ?

— Cet enfant ne peut pas être un vampire, répond simplement Ray. Les vampires ne se reproduisent pas de cette façon.

— Ce que tu veux dire, c'est qu'ils ne se sont pas reproduits ainsi par le passé. Depuis quand les vampires reviennent-ils à leur condition initiale d'humain ? On est sur un terrain totalement nouveau.

Penchée au-dessus du lavabo, je crache dans la cuvette, et je m'aperçois qu'il y a du sang dans ma salive – quand j'ai allumé la salle de bains, je me suis mordue la lèvre inférieure sous le coup de la surprise.

— C'est un présage, dis-je à Ray.

Il entreprend de me masser le dos.

— Tu devrais peut-être prendre rendez-vous chez un médecin. De toute façon, tu étais sur le point de commencer à en chercher un.

Je pars d'un rire plein d'amertume.

— Un médecin ? Hors de question. Au cas où tu l'aurais oublié, je te rappelle que nous sommes en cavale, et les médecins sont tenus de dénoncer aux autorités tous les monstres qui viennent dans leur cabinet, y compris les jeunes femmes dont la grossesse ne dure que trois mois.

Le bébé s'agite à nouveau, et je contemple dans le miroir le reflet de la bosse qui tend ma chemise de nuit.

— Ou moins de trois mois.

Paroles prophétiques. Au cours des quatre jours suivants, le bébé grossit à une allure folle, le fœtus se développant d'un mois par tranche de vingt-quatre heures. Pendant ces quatre jours, je suis constamment obligée de manger et de boire, tout en n'éprouvant plus le besoin d'aller à la selle. La viande rouge en particulier excite mon appétit quasi irrépoussable : j'avale trois hamburgers au petit déjeuner, et quatre steaks au dîner, que je fais glisser à grandes lampées d'Évian. Mais rien n'y fait, et j'ai les crocs, comme il dit – un paradoxe bien ironique dans mon cas. J'ai faim, j'ai soif, et j'ai peur. Que montrerait une échographie ? Un lutin cornu faisant la risette aux ultrasons ?

Durant ces quelques jours, j'évite Paula et le reste du monde. Ray est mon unique compagnon, qui me tient la main et ne dit pas grand-chose. De toute façon, dire quoi ? Quand l'heure sera venue, nous saurons tout ce qu'il y a à savoir.

Cinq jours après mon réveil en pleine nuit et la première vision de mon ventre trop gros, je suis à nouveau tirée du sommeil par d'abominables crampes dans l'abdomen, horriblement douloureuses. L'aurore n'apparaîtra pas avant quelques heures, et juste avant que Ray ne s'éveille à son tour, je me souviens soudain de la naissance de mon premier enfant, cinq mille ans auparavant. Mon bébé chéri, ma Lalita – Celle Qui Joue. Elle était née sans me causer la moindre douleur, et l'accouchement s'était même déroulé dans une sorte d'extase. Jusque-là, j'avais envie de donner le même prénom au bébé, mais tandis qu'une nouvelle contraction me crispe les entrailles,

menaçant de me déchirer en deux, je ne sais plus si un prénom aussi doux que Lalita serait approprié pour l'imminent nouveau-né. Assise dans le lit, je me force à prendre une profonde inspiration.

— Mon Dieu..., dis-je à mi-voix.

À côté de moi, Ray s'étire.

— C'est le moment ? me demande-t-il d'une voix calme.

— C'est le moment, oui.

— Tu veux aller à la maternité ?

Nous en avons déjà parlé, mais nous n'avons encore pris aucune décision. D'une part, je suis capable de supporter la douleur, même intense, et d'autre part, ayant aidé de nombreuses femmes à accoucher, je connais parfaitement l'anatomie féminine, mais les souffrances que je ressens actuellement sont l'œuvre des démons, c'est indubitable. Cette douleur transcende toutes les tortures qu'il me soit jamais arrivé de subir : j'ai l'impression que ma chair se déchire, littéralement, et qu'on me ronge de l'intérieur. Qu'est-ce que mon bébé est en train de me faire ? J'enfouis mon visage dans mes mains.

Je gémis.

— C'est comme si on me dévorait les entrailles...

Ray est déjà debout.

— Tu as besoin d'aide. Il faut prendre le risque d'aller à l'hôpital.

— Non !

Ray tendant le bras vers les clés de la voiture, j'agrippe sa main au passage.

— Je n'arriverai pas jusque-là-bas, ça va trop vite.

Il s'agenouille près du lit.

— Mais je ne sais pas ce qu'il faut faire...

Respirer devient de plus en plus difficile.

— Peu importe, c'est déjà presque fini...

— Tu veux que je téléphone à Paula ? Bien qu'il ait toujours, et pour d'obscur raisons, évité de la rencontrer, Ray approuve l'amitié qui commence à me lier à Paula. Le sourire de Paula, comme il me réconforterait ! Et comme j'aimerais qu'elle soit à mes côtés en ce moment même ! Pourtant, je sais qu'il n'est pas

question qu'elle me voie dans cet état. Secouant la tête pour signifier à Ray mon refus, je prends conscience de la sueur qui ruisselle sur mon visage.

— Non, dis-je à Ray. Elle serait terrifiée par toute cette histoire. Nous devons affronter ça tous les deux, ensemble, mais seuls.

— Je fais bouillir de l'eau ?

La question de Ray parvient à me dérider.

— Oui, vas-y, fais bouillir de l'eau. Comme ça, quand le bébé sortira, nous saurons où le mettre.

Devant son expression atterrée, j'émetts un petit reniflement sarcastique.

— Je plaisantais, Ray.

Mais il continue à me dévisager d'un air bizarre, et il s'adresse à moi comme s'il était en train de parler à une troisième personne, présente dans la chambre avec nous.

— Parfois, j'ai le sentiment que je suis revenu pour ce bébé, et pour lui seul. Je ne veux pas qu'il lui arrive quoi que ce soit.

Une sévère contraction s'empare de mon ventre, et je me plie en deux, ignorant de fait le sérieux de sa déclaration. Cette douleur intense me met en rage.

— Si quoi que ce soit arrive, à qui que ce soit, ce sera à moi.

— Sita ?

— Ramène-moi plutôt un peu de cette fichue eau bouillie !

\* \* \*

Un quart d'heure plus tard, ma fille est née, et elle jaillit dans le monde en déchirant ma chair au passage. J'ai du sang partout, même dans les cheveux, je sais que je cours le risque d'une hémorragie peut-être fatale, et j'autorise Ray à appeler une ambulance. Mais avant de se diriger vers le téléphone, il dépose mon bébé – couvert de sang – sur ma poitrine. Il a déjà sectionné le cordon ombilical avec un couteau de cuisine, préalablement stérilisé. Berçant ma fille contre moi tout en luttant contre l'évanouissement, je plonge mon regard dans ses yeux d'un bleu très foncé, et elle en fait autant de son côté, sans pleurer, sans émettre aucun son. Pour l'instant, je me sens déjà soulagée de constater qu'elle respire normalement.



Pourtant, dans ce regard de nouveau-né, je décèle une vivacité qui me dérange : elle me regarde comme si elle me voyait, alors que tous les bouquins précisent bien qu'un bébé de cinq minutes n'est même pas capable de voir nettement. Sans compter qu'elle me dévisage comme si elle me connaissait déjà, et le plus drôle, c'est que je fais la même chose. Je la connais, en effet, et cette minuscule petite fille n'est pas l'âme de ma douce Lalita, ma joueuse Lalita, revenue vers moi d'un antique passé sous la forme d'un étrange bébé. Elle, c'est quelqu'un d'autre, je le sens : quelqu'un pour qui l'on construisit des temples, il y a longtemps, à l'époque où l'humanité était plus proche des dieux du paradis et des créatures oubliées qui peuplent les profondeurs de la Terre. Tout en la regardant au fond des yeux, je frémis soudain, mais je la tiens serrée tout contre moi. Son nom vient de jaillir de mes lèvres sanguinolentes – je l'ai prononcé inconsciemment. Ce nom est un mantra, une prière, mais également un nom donné à ce qui ne se nomme pas.

— Kalika, c'est ainsi que je décide de l'appeler. Kali Ma.

Pas celle qui joue. Celle qui détruit.

Mais je l'aime déjà plus que tout.

## CHAPITRE VI

Kalika a deux semaines – disons plutôt un an, à en juger par sa taille et ses aptitudes – quand elle refuse tout à coup que je lui donne le sein. Pourtant, j’ai beaucoup aimé les derniers quatorze jours pendant lesquels j’ai allaité Kalika, bien que je n’apprécie que moyennement la vitesse à laquelle elle grandit. Chaque matin, quand sa voix me réveille, je découvre une enfant plus grande, et différente de la veille. Ce matin, alors que je tente de la nourrir, voilà qu’elle nous repousse, mon sein et moi, et comme elle est dotée d’une force certaine, un hématome apparaît sur ma peau presque aussitôt, là où elle a repoussé énergiquement ce que je lui proposais. Prenant place en face de moi, Ray fait de son mieux pour calmer mon désespoir.

— Peut-être qu’elle n’est pas très en forme, dit-il, histoire de me reconforter.

Je regarde par la fenêtre, tandis que Kalika gigote vigoureusement, posée sur mes cuisses.

— Peut-être qu’elle veut boire autre chose que du lait.

— Kalika n’est pas une vampire, proteste Ray.

— Tu n’en sais rien.

— Mais puisque le soleil ne la dérange pas...

C’est vrai, j’ai fait subir à ma fille le test du soleil, à midi, en plein jour. Elle s’est contentée de le regarder comme elle regarde tout le reste. Effectivement, les rayons lumineux ne semblent pas perturber ses jeunes pupilles, mais ça ne suffit pas à me reconforter.

— Personne ne sait ce qu’elle est *réellement*.

— Alors, qu’allons-nous faire ? rétorque Ray. Il faut qu’on la nourrisse.

Peut-être que Kalika comprend la question. Elle a déjà commencé à parler, avec les mots simples qu’emploient nombre d’enfants d’un an, mais elle comprend probablement plus de choses qu’elle ne le dit, et elle en sait certainement plus sur elle-

même que l'un ou l'autre de ses parents n'est prêt à l'admettre. Et alors que je contemple le ciel, de l'autre côté de la fenêtre, Kalika s'approche de moi et me mord le bout du sein gauche : elle a des dents, à présent, et elle mord jusqu'au sang. Je ressens une vive douleur, mais Kalika, elle, boit tranquillement. Et le sang semble lui convenir et la satisfaire.

Jetant un coup d'œil à Ray, j'ai soudain envie de pleurer.

\* \* \*

Le lendemain, Kalika hurle dans sa chambre. Elle a faim, mais mes seins sont trop douloureux – et à sec – pour que je puisse la nourrir. Allongée sur le canapé du salon, je laisse errer mon regard sur la baie vitrée, tandis que Ray fait les cent pas devant moi. Mes pensées sont souvent tournées vers le ciel, et vers Krishna. Franchement, je me demande où Dieu peut bien se trouver dans des moments pareils : peut-être est-il en train de passer en revue la section « Horreur » de la bibliothèque cosmique, histoire de dégoter un autre chapitre à glisser dans ma biographie ?

Épuisée, je suis épuisée – je n'ai pas encore récupéré toutes mes forces, après l'épreuve de l'accouchement. Je ne suis plus qu'un pantin cassé dont les membres auraient été recousus par un docteur lobotomisé, une mère dans l'affliction, dont la fille étriée des poupées Barbie dans le seul but de vérifier qu'il n'y a rien à manger à l'intérieur. Kalika venant de hurler une nouvelle fois, Ray secoue la tête, dégoûté.

— Qu'allons-nous faire ? s'écrie-t-il.

— Tu m'as déjà posé la même question il y a cinq minutes.

— Enfin, il faut faire quelque chose. Un enfant doit manger.

— Je lui ai proposé un steak, un steak cru, et elle n'en a pas voulu. Je lui ai ensuite offert le sang du steak, et elle l'a refusé. La seule chose qu'elle veuille vraiment, c'est mon sang, mais si je continue à la nourrir de cette façon, je mourrai.

Une quinte de toux m'oblige à m'interrompre, puis je reprends, faiblement :

— Mais étant donné les circonstances, ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée.

S'immobilisant soudain, Ray me fixe droit dans les yeux.

— Elle n'a peut-être pas envie de boire seulement ton sang.

D'une voix blanche, je déclare :

— J'y ai déjà pensé. Il faudrait d'ailleurs que je sois particulièrement stupide pour ne pas avoir envisagé cette solution.

Une pause, et j'enchaîne :

— Tu veux lui donner un peu de ton sang ?

Ray s'agenouille devant le canapé, me prend la main et la serre tendrement entre les siennes, mais il a dans les yeux une flamme que je ne lui avais encore jamais vue. Évidemment, une petite fille comme Kalika réussirait à transformer le Pape en personne. Sur un ton de conspirateur, et sans montrer la moindre affection pour Kalika, Ray se met à parler à voix basse.

— Disons simplement qu'elle n'est pas humaine, admet-il enfin. J'imagine que c'est une évidence, à présent. Allons même jusqu'à décider qu'il s'agit d'une sorte de vampire, bien qu'elle ne corresponde pas à la définition traditionnelle du terme, ce que son indifférence au soleil tendrait à prouver. Bon, tout ça n'est pas obligatoirement un handicap, si nous parvenons à lui apprendre la différence entre le bien et le mal au fur et à mesure qu'elle grandit. Elle n'est pas obligée d'être un monstre, après tout !

— Où veux-tu en venir ?

— C'est pourtant évident : malgré tout, Kalika est notre fille, nous l'aimons, et notre devoir est de lui donner ce dont elle a besoin pour survivre, au moins jusqu'à ce qu'elle sache se débrouiller toute seule.

Il s'interrompt un instant.

— Il faut lui trouver du sang frais.

Je souris mécaniquement.

— Tu entends par là que nous devons lui trouver des proies fraîches.

— Pour l'instant, nous avons besoin de sang, c'est tout. Pour s'en procurer, il n'est pas question de tuer qui que ce soit.

— Génial. File donc en acheter quelques litres à l'hôpital, et prends une de mes cartes de crédit. Tu le trouveras dans mon sac, sur la table de la cuisine.

Ray se redresse.

— Je parle sérieusement, Sita.

Amèrement, je ricane.

— Moi aussi. Au cas où tu l'aurais oublié, j'ai de l'expérience en la matière. Le seul sang qu'elle acceptera de boire, ce sera du sang chaud, directement prélevé sur un être humain.

— Je croyais qu'il était possible de survivre en se nourrissant du sang des animaux, s'étonne Ray.

— Je lui ai présenté le sang d'un chat que je venais de tuer au fond du jardin, mais elle n'en a pas voulu.

— Tu ne m'as pas parlé de cette histoire.

— Le fait d'avoir tué un chat ne m'est pas apparu comme un exploit dont je pouvais me vanter.

La voix de Ray prend alors un accent singulier, assorti à l'étrange flamme au fond de ses yeux.

— Avant, tu passais ton temps à tuer des gens.

Repoussant sa main, j'abandonne ma position allongée et je m'assois face à Ray.

— C'est ce que tu veux que je fasse ? Tu veux que j'assassine des innocents pour elle ?

— Bien sûr que non. La mort n'est pas obligatoire pour les victimes, tu me l'as dit toi-même le jour où tu as fait de moi un vampire...

C'en est trop.

— Le jour où j'ai fait de toi un vampire, j'avais à ma disposition tout un arsenal de pouvoirs surnaturels, dont je me servais selon mon envie du moment : j'étais capable d'attirer des douzaines de personnes dans mon antre, et de les laisser rentrer chez elles avec une bonne migraine ! Pour fournir à Kalika le sang dont elle a besoin, je vais être contrainte de tuer, et c'est justement ce que je refuse de faire, surtout maintenant.

Maintenant que tu es une humaine ?

— Exact. Maintenant que je suis humaine. Et un conseil : ne t'avise pas de mentionner les deux types que j'ai flingués la nuit de ton retour. C'était de l'autodéfense.

— Ça relevait plutôt de l'instinct de conservation, corrige Ray.

Ma patience est à bout.

— Comment vais-je réussir à convaincre quelqu'un de donner son sang sous prétexte que Kalika a besoin de son petit déjeuner ? Où vais-je trouver ce genre de personnes, tu peux me le dire ? Certainement pas à Whittier.

— Avant, où trouvais-tu tes proies ? Dans les bars de nuit ? Tu les fréquentais dans le seul but d'attirer des humains chez toi.

— Je n'ai jamais ramené d'humains chez moi.

Ray se fait plus hésitant.

— Mais il faut qu'on déniche quelqu'un, ou un couple, pourquoi pas, qui nous fournirait du sang régulièrement.

Cette fois, je n'essaie même pas de dissimuler mon mépris :

— Carrément grandiose, ton plan. Et quand ils repartent, on se contente de les prier de ne parler à personne de ce qu'ils ont vu dans cette maison. À mon avis, ce n'est pas le genre d'expérience qu'ils auront envie de répéter tous les jours.

Je fulmine.

— Tous ceux que nous amènerons ici, tu sais très bien que nous finirons par les tuer, et je m'y refuse catégoriquement.

— Tu vas donc laisser mourir ta propre fille ?

Cherchant vainement le jeune homme amoureux que j'avais rencontré autrefois, je foudroie Ray du regard.

— Il t'est arrivé quoi, exactement ? Tu emploies des arguments qui ne te ressemblent pas. Avant l'explosion du camion-citerne, tu n'aurais jamais tenu un pareil discours. Et quand tu étais mort, tu étais où ? Je peux savoir où tu étais ? Tu ne me l'as jamais dit. Tu étais en enfer, c'est ça ? Et le diable t'a appris deux ou trois petits trucs inédits ?

Ray s'indigne :

— J'ai simplement essayé de sauver la vie de notre fille, et je te serais reconnaissant de laisser tomber la dignité outragée et les manières pompeuses, et d'affronter la réalité – Kalika a besoin de se nourrir, sinon, elle mourra. Nous devons absolument lui trouver une quantité de sang suffisante.

— Super, tu n'as plus qu'à trouver la proie ! Je te conseille une jeune fille : pour un beau gosse comme toi, avec ton style, l'opération ne présente aucun problème, et tu seras vite de retour...

Il s'immobilise.

— Je ne sais pas comment on fait pour draguer quelqu'un.  
Ça ne m'est jamais arrivé.

J'éclate de rire.

— Pourtant, avec moi, tu t'es montré drôlement efficace.  
Soudain, Kalika se remet à hurler.

Perdant sa gravité, le visage de Ray exprime soudain une immense tristesse.

— Je t'en prie, me dit-il. Notre fille, c'est tout ce que nous avons. Tu es la seule qui puisse la sauver.

Et comme j'en ai vraiment marre de discuter, je me lève et j'attrape mon manteau noir en cuir, celui que je portais pour chasser. Tout en me dirigeant vers la porte, je lance à Ray, par-dessus mon épaule :

— On avait beaucoup de trucs en commun, Ray. La prochaine fois que tu m'ordonnes d'aller tuer quelqu'un, tu ferais bien de t'en souvenir.

## CHAPITRE VII

Je roule pendant une heure environ, avant de me retrouver dans un parc. Il y a deux terrains de basket-ball et un de base-ball, un grand bassin rond dans lequel s'ébattent quelques canards blancs, et un vaste pré où des enfants jouent au cerf-volant. Assise entre le bassin et les courts de base-ball, j'essaie de réfléchir : comment réparer le gâchis qu'est devenue ma vie ?

Pendant les dernières vingt-quatre heures, j'ai songé à emmener Kalika dans le laboratoire clandestin d'Arturo, où se trouve tout l'attirail qui a permis les transformations inverses : les aimants en forme de crucifix, les longues plaques de cuivre, les cristaux diversement colorés. Mais je sais pourtant qu'une telle tentative, destinée à rendre Kalika humaine, serait – au mieux – le dernier recours, et au pire, un acte inspiré par le désespoir. L'une des rares fois où Arturo avait tenté l'expérience sur un jeune garçon – cher Ralphe –, le résultat avait été désastreux. Ralphe s'était retrouvé transformé en un ogre friand de chair humaine, et j'avais été obligée de lui rompre moi-même les cervicales pour l'empêcher de tuer les villageois. Décidément, non, je ne peux pas pratiquer cette expérience sur Kalika, du moins tant que toutes les autres possibilités n'auront pas été explorées.

Ce qui signifie que j'ai absolument besoin de sang humain. Et tout de suite.

Sur le terrain de basket, un tout jeune homme jette un coup d'œil dans ma direction. Je ne suis plus la vampire que j'étais, d'accord, mais je reste ravissante. Le jeune homme doit avoir dix-huit ou dix-neuf ans, il est blond, et très bien bâti – plus d'un mètre quatre-vingts. Le poids de ma future proie, lui aussi, est déterminant : s'il pèse lourd, il sera d'autant plus capable de survivre à la perte de sang que je vais lui infliger. Mais il sera également plus difficile à maîtriser... Ma fille est chez moi, et elle hurle de faim. Quand je suis montée dans la voiture, j'ai



entendu les cris de Kalika : ils résonnent encore à mes oreilles, faisant écho à ceux de mes anciennes victimes.

Accrochant du regard celui du jeune homme, je lui souris. Il m'adresse aussitôt un clin d'œil complice. J'ai éveillé son intérêt, il est condamné d'avance.

Le match terminé, il se rapproche de moi nonchalamment.

— Salut !

— Salut.

Je lui rends sa politesse, tout en adressant un petit signe de tête à ses coéquipiers, plus loin sur le terrain. J'ai fait en sorte qu'ils ne voient que mon profil – pas question d'être trop longuement dévisagée !

— Vous savez, vous jouez très bien. Et quelle puissance dans vos tirs !

— Merci. Je dois dire que ces matchs improvisés me plaisent toujours autant.

— Vous étiez dans l'équipe de votre lycée ?

— Ouais. Jusqu'à l'année dernière. Et vous ?

J'étouffe un rire mutin.

— Je n'avais pas la taille requise pour jouer au basket.

Il rougit.

— Non, je veux dire, vous avez fini vos études ?

— Assez récemment, oui.

Je m'interromps un instant, laissant mon regard glisser sur lui.

— Comment vous appelez-vous ?

— Eric Hawkins, et vous ?

Je me lève et je lui tends la main.

— Cynthia Rhodes. Vous venez ici souvent ?

— D'habitude, je joue à Centinela. Ce parc... Je ne suis pas venu ici depuis une éternité.

Ça, c'est excellent... me dis-je, avant d'enchaîner.

— Pour quelle raison êtes-vous venu aujourd'hui ?

Eric hausse les épaules.

— Aucune en particulier. Je suis passé devant en voiture, voilà tout.

Ça aussi, c'est très bon... Donc, les gars avec lesquels il jouait ne sont pas des amis très proches.

— Pareil pour moi, lui dis-je.

Visiblement intimidé, il fixe le sol.

— Hé, ça vous dirait de boire un Coke, ou autre chose ?

— Volontiers. De toute façon, je n'ai rien d'autre à faire.

Nous nous rendons dans un salon de thé, et je commande un café. Depuis que je suis redevenue humaine, je bois des litres de café, ce qui n'arrange guère mes problèmes d'insomnie. Eric, lui, prend un hamburger et des frites, et j'avoue que je suis ravie de le voir manger d'un si bon appétit. C'est qu'il aura besoin de toutes ses forces, après... Et tandis qu'il me parle de lui, je commence à éprouver une profonde tristesse. Il a l'air tellement gentil...

— Je quitte l'université pour un congé sabbatique d'un an, mais j'y retourne l'année prochaine, dit-il. J'en ai marre des études de médecine, la fac vient d'accepter mon dossier. Faut dire que mon père est médecin, et qu'il me pousse à m'engager dans cette voie depuis que j'ai été en âge de l'écouter.

— Pourquoi n'allez-vous pas tout de suite à l'université ?

— Ben, j'avais envie de voyager, mais j'avais aussi envie de gagner de l'argent. J'ai passé tout l'été en Europe, et un mois entier sur les îles grecques. Vous êtes déjà allée là-bas ?

Entre deux gorgées de café, je hoche la tête.

— Oui, bien sûr. Vous avez visité Delos ?

— L'île couverte de ruines antiques ?

— On dit que c'est une île sacrée, la plus importante de toute la mer Égée. Apollon lui-même est né à Delos.

— Ouais, j'y suis allé ! Vous y étiez en quelle année ?

— Ça fait déjà pas mal de temps.

Plongeant alors mon regard dans le sien – et me trouvant nulle de le manipuler de façon aussi éhontée – je déclare :

— Je suis vraiment contente d'être venue dans ce parc aujourd'hui.

Les yeux fixés sur son burger, il esquisse un sourire timide.

— Ouais, quand je vous ai vue assise toute seule, je sais pas, mais... J'ai tout de suite eu envie de vous parler.

Et il précise aussitôt :

— Pourtant, en général, je ne suis pas un dragueur.

— Je sais tout ça, Eric.

Nous bavardons encore un peu, le temps pour Eric de finir son burger, puis il jette soudain un coup d'œil à sa montre.

— Hé, faut que j'y aille, mon père m'attend. Le mardi et le jeudi après-midi, je travaille pour lui, au bureau.

Une vague de panique me submerge. Il est hors de question que je rentre à la maison les mains vides : j'entends déjà les hurlements de Kalika. Me penchant vers Eric, je prends sa main entre les miennes.

— Pourriez-vous me rendre un tout petit service ?

— Bien sûr. Quel genre de service ?

— Eh bien, c'est un peu gênant. Voilà : mon ex fiancé me harcèle. Oh, il n'est pas violent, rien de tout ça, mais dès qu'il me voit rentrer chez moi, il bondit hors de sa voiture et cherche par tous les moyens à m'accompagner à l'intérieur.

Je prends une profonde inspiration, et je lâche d'une voix contrite :

— Vous pourriez me suivre en voiture jusque chez moi ? Je me sentirais vraiment rassurée... D'ailleurs, j'habite juste à côté.

— Vous n'habitez pas chez vos parents ?

— Non, je suis orpheline. Je vis toute seule.

Cette révélation trouble le jeune Eric Hawkins.

— Ouais, bien sûr que je peux vous suivre jusque chez vous, mais je ne pourrais pas rester.

— Je comprends tout à fait. Vous m'accompagnez jusqu'à ma porte, c'est tout.

Eric est du genre serviable, mais il semble hésiter. Je l'avoue, mes talents d'actrice ne sont plus ce qu'ils étaient. Je lui plais, c'est vrai, mais quand même, il se méfie un peu. Quant à ce que je compte en faire lors qu'il sera chez moi, il faut vite que j'établisse un plan d'action.

Par une malchance extraordinaire, Paula est justement plantée devant la porte d'entrée quand je me l'are devant la maison. La saluant d'un signe de la main, je me précipite vers la voiture d'Eric, immobilisée au milieu de la chaussée. Je lui demande s'il peut attendre une minute, mais il est impatient de rejoindre son père au bureau.

— Si je suis en retard, même d'un quart d'heure, il pique une crise, m'explique-t-il.

— Je vous suis tellement reconnaissante d'avoir fait le détour jusqu'ici, mais j'ai vraiment peur que mon ex soit dans le coin. Si ça se trouve, il est peut-être dans la maison...

Montrant Paula, qui attend patiemment, Eric me demande :

— Et elle, c'est qui ?

M'enfonçant un peu plus profondément dans une honte coupable, je déclare d'un ton méprisant :

— Elle ? C'est une pauvre fille qui attend un bébé et qui s'arrête de temps en temps chez moi pour me demander de la dépanner financièrement. Si je ne m'en débarrasse pas tout de suite, elle va s'incruster tout l'après-midi.

Posant une main pressante sur le bras d'Eric, je susurre :

— Je vous en prie, attendez encore deux minutes avant de repartir.

Eric hésite.

— Bon, d'accord.

Tandis que je me précipite vers Paula, cette dernière m'adresse un sourire éclatant d'amitié.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

Tout en me dévisageant attentivement, Paula réplique :

— J'étais inquiète, tu ne m'as donné aucune nouvelle depuis une éternité ! Elle est très intuitive, je le sais.

— Tu étais malade ? Ton visage est d'une pâleur...

— J'ai chopé la grippe, dis-je. Écoute, Paula, je ne peux pas te parler pour l'instant. Ce gars, là, dans la voiture, c'est le frère de mon ami, et il se trouve qu'il a des ennuis, de graves ennuis. Je ne peux pas t'en dire plus, mais sache seulement qu'il a besoin de mon aide.

Ma déclaration déstabilise Paula.

— Très bien, je m'en vais. De toute façon, j'avais envie de me promener un peu.

Elle jette un coup d'œil en direction d'Eric.

— Tu es sûre que tout va bien ?

— Tout baigne, je t'assure.

Montrant son gros ventre, je change habilement de sujet.

— On dirait que c'est pour bientôt.

Le visage de Paula s'illumine.

— Encore trois semaines.

— Génial. Au fait, tu as frappé ? dis-je en désignant la porte d'entrée. Tu as parlé à Ray ?

— J'ai frappé, mais personne n'a ouvert.

— Ah.

Bizarre. D'habitude, Ray est presque toujours à la maison. En plus, avec Kalika et tout ça, il n'a aucune raison de sortir, et je ne peux pas croire qu'il l'aurait emmenée avec lui. Peut-être qu'il n'a pas ouvert la porte à cause de Kalika, justement, mais je n'entends ni l'un ni l'autre à l'intérieur de la maison. Je dis alors à Paula :

— Je te téléphone dès que je peux. On ira déjeuner ensemble, promis.

Et Paula de redescendre gracieusement les marches du porche.

— Prends soin de toi.

— Dis une prière pour moi.

— Tu es toujours dans mes prières, Alisa.

Paula s'éloigne, et je fais signe à Eric de venir me rejoindre. Après avoir garé sa voiture dans l'allée, il s'approche, visiblement à contrecœur. On dirait qu'il a des antennes, et apparemment, j'émetts de mauvaises vibrations... Il faudra que je pense à me débarrasser rapidement de sa voiture, avant que les voisins n'aient le temps de s'étonner de sa présence chez moi. Feignant une nervosité fébrile, je fouille dans mon sac à la recherche de mon trousseau de clés. D'ailleurs, je suis nerveuse – c'est que je n'ai pas la moindre envie de faire du mal à ce garçon. Et s'il se défendait ?

— Plusieurs fois, mon ex est passé par l'une des fenêtres à l'arrière de la maison, dis-je en enfonçant la clé dans la serrure.

— Vous devriez fermer toutes vos fenêtres, grommelle Eric.

Nous entrons, et je lance :

— Je vous sers quelque chose à boire ?

Un rapide coup d'œil m'apprend que ni Ray ni Kalika ne sont dans la maison. Ray est peut-être sorti avec elle. Eric, lui, reste près de la porte.

— Faut que j'y aille, vraiment, me dit-il.

— Buvez au moins une limonade, j'en ai fait ce matin.

Je me dirige vers la cuisine.

— Vous savez, vous me rendez un immense service.

Eric est piégé.

— Un petit verre, alors, accepte-t-il sans enthousiasme.

J'ai réellement fait de la limonade – avec un sachet de concentré, le matin même – et, après en avoir rempli deux verres, je me hâte de retourner au salon. Le ressentiment que j'éprouve envers Ray croît de plus en plus : pour persuader Eric d'entrer dans la maison, il valait mieux que Ray ne se montre pas, mais j'aurais bien besoin de lui pour assommer le jeune homme, à présent. Après tout, je ne suis qu'une jolie blonde de cinquante kilos qui vient d'avoir un bébé. Eric lève son verre, et nous trinquons. Eric avale une première gorgée de limonade.

— Elle est bonne, dit-il poliment.

— Merci. Les citrons viennent des arbres de notre jardin.

— Même en cette saison, les citronniers donnent des fruits ?  
Je souris.

— En ce moment, non, mais l'été, bien sûr.

Eric se force à boire quelques gorgées de plus, puis il repose son verre sur la table du salon.

— Bon, mon père m'attend, on reprendra cette conversation un autre jour. Je suis content d'avoir fait votre connaissance.

Simulant alors un mouvement de frayeur, je lui dis à voix basse :

— Vous avez entendu ?

Eric paraît intrigué.

— Quoi ?

Je lui montre le couloir.

Je crois qu'il est là.

Fronçant les sourcils, Eric s'étonne.

— Je n'ai rien entendu.

Apparemment terrorisée, j'insiste :

— Vous voudriez bien aller vérifier qu'il n'y est pas ? Pour me rassurer ?

— Cynthia, franchement, il n'y a personne dans ce couloir.

J'ai les plus grandes difficultés à déglutir.

— S'il vous plaît ? C'est quand il essaie de me surprendre qu'il me fait le plus peur. Et toute seule, pas moyen de m'en débarrasser.

Le regard d'Eric est braqué sur le couloir obscur.

— Vous êtes certaine qu'il n'est pas violent ? Pourquoi entre-t-il chez vous par effraction ?

— La violence lui fait horreur, c'est un type collant, c'est tout. Je préférerais que toute cette histoire soit seulement le produit de mon imagination.

Eric se dirige vers le couloir, et je lui emboîte le pas en silence. Tout humaine que je sois, je peux encore me déplacer aussi discrètement qu'un chat. Et au moment où Eric arrive au bout du couloir, je détends violemment la jambe, mon pied frappant l'arrière de son genou droit. Dans un craquement de ligaments arrachés – c'est un point particulièrement vulnérable –, Eric s'écroule sur lui-même en poussant un cri de douleur. Sans lui laisser le temps de se ressaisir, du tranchant de la main, je le frappe à la tempe gauche, à l'endroit où la boîte crânienne est la moins épaisse. Le coup l'assomme, mais il ne perd pas conscience. Dégoûtée, je frappe à nouveau, cette fois sur la tempe opposée, et de toutes mes forces – j'en ai la main toute rouge. S'obstinant à rester à genoux, Eric vacille dangereusement, mais il n'est toujours pas évanoui. Au contraire, il prend appui sur le mur le plus proche, et tente de se redresser. C'est un vrai bagarreur, et j'enrage de ne pas pouvoir le laisser filer, mais je me suis trop engagée. Reculant d'un pas, je bondis : mon talon gauche s'abat sur la nuque d'Eric. Cette fois, il a son compte, et il s'étale par terre. L'arrière de son crâne saigne, et quelques gouttes de sang tachent déjà la moquette. On avait bien besoin de ça...

— Désolée, vraiment, dis-je à mi-voix en m'agenouillant à côté du corps inerte. Je vérifie que son pouls bat toujours – je ne l'ai donc pas tué. La tête posée sur la moquette, Eric respire fort, mais son pouls est bon.

Soudain, je sens qu'il y a quelqu'un derrière moi.

— Bien joué, dit Ray.

En colère, je me tourne vers lui.

— Oui, encore une chance que j'aie été assez forte physiquement pour le mettre K-O. Où étais-tu passé ?

Ray hausse les épaules.

— J'étais là, à côté.

— Où est Kalika ?

D'un signe de tête, il indique la porte de la chambre qu'Eric s'apprêtait à ouvrir.

— Là-dedans. Je lui ai dit de se taire.

— Et elle t'a obéi ?

Très sérieusement, Ray déclare :

— Kalika m'obéit toujours.

— Veinard.

D'un signe de tête, je désigne Eric, par terre.

— On va le mettre où ?

— Dans la chambre d'amis. Il faut le ligoter, le bâillonner, et prélever sur lui la quantité de sang dont notre fille a besoin.

— C'est peut-être plus qu'il ne pourra en donner, dis-je à Ray en passant la main dans ses cheveux.

— Nous nous occuperons de ce problème plus tard.

Ray réfléchit un instant.

— Comment allons-nous procéder pour le prélèvement sanguin ?

— Il nous faut des aiguilles, des seringues, des tourniquets, des tubulures, et des flacons vides, que nous trouverons dans ma maison de Beverly Hills.

Je me redresse en essuyant mes mains ensanglantées. Le sang de ce pauvre Eric.

— J'y vais tout de suite.

Ray m'arrête.

— Tu disais que cette adresse était peut-être surveillée par la police.

Je déteste qu'on m'arrête en plein élan.

— C'est un risque à courir : je refuse de me procurer ce matériel en braquant un drugstore.

— Avant de partir, il faut que tu m'aides à le ligoter.

— Tu ne peux pas te débrouiller tout seul ? Plus vite je partirai, plus vite je serai de retour.



Je jette un coup d'œil à la porte de la chambre dans laquelle se trouve Kalika. Ma fille ne s'est pas encore manifestée.

— Kalika doit crever de faim, non ?

— Si tu m'aides à le ligoter, ce ne sera pas long, et je pourrai ensuite t'accompagner jusqu'à Beverly Hills.

— Non, dis-je d'un ton qui n'admet aucune réplique. Je vais là-bas seule.

Ray hésite quelques secondes.

— Parfait. Mais je crois qu'il vaut mieux que ce type ne nous voie pas ensemble.

— Pourquoi ?

— C'est pourtant évident : s'il peut m'identifier, ça double nos chances d'être arrêtés par la police.

Je regarde Ray.

— Tu as réellement beaucoup changé.

Il se contente de hausser les épaules.

— C'est peut-être à cause du sang d'Eddie Fender.

— Peut-être, oui.

Je soutiens son regard.

— D'accord. Je m'occupe donc du jeune type, comme de tout le reste d'ailleurs. La seule condition, c'est qu'il est hors de question d'abuser de la résistance d'Eric. Ce garçon restera en vie.

Ray hoche la tête, comme pour approuver ce que je viens de dire, mais ses yeux semblent dire exactement le contraire.

## CHAPITRE VIII

Une fois à Beverly Hills, avant d'entrer chez moi, je fouille du regard la rue et les façades voisines : quelqu'un pourrait bien être en train de surveiller la maison. Les méthodes du FBI ne me sont pas étrangères. Apparemment, ma maison n'est l'objet d'aucune surveillance, et je décide d'entrer. Aussitôt, j'entreprends de rassembler le matériel dont j'ai besoin pour infliger une sérieuse anémie à Eric. Juste avant de repartir, je prends le temps de téléphoner à Seymour. Nous ne nous sommes pas parlé depuis la fameuse nuit où je l'ai quitté, pendant qu'il dormait dans cet hôtel près de la plage. Même le message que je lui avais laissé n'était pas très bavard.

Désolée, Seymour. Je dois partir. Tu sais que c'est mieux ainsi. Avec toute mon affection, Sita.

— Allô ? lance Seymour.

— C'est moi.

Sa réaction se fait attendre, et quand il se décide à parler, sa voix s'est durcie.

— Qu'est-ce que tu veux ?

J'opte pour la sincérité.

— Simplement entendre ta voix, Seymour. Tu me manques.

— Sans blagues...

— C'est vrai, tu me manques.

— D'où m'appelles-tu ?

— Je ne peux pas te le dire.

— Faut que je te laisse.

— Non, attends ! Tu sais très bien pourquoi je ne peux pas te le dire.

— Non, je n'en sais rien. Je pensais que nous étions amis, mais les vrais amis ne disparaissent pas au milieu de la nuit.

À mi-voix, il ajoute tristement :

— Pourquoi es-tu partie comme ça ?

J'hésite à lui répondre. En fait, je n'avais pas prévu de dire quoi que ce soit à Seymour.

— Ray est revenu.

Seymour n'en croit pas ses oreilles.

— C'est impossible.

— Pourtant, c'est la vérité. Je vis avec lui, et... nous avons une petite fille.

— Sita, tu me prends carrément pour un crétin ? Mais tu n'as pas eu le temps nécessaire pour avoir un enfant !

D'une voix altérée par l'émotion, je réponds :

— Oui, je le sais, mais ce bébé-là est arrivé très vite.

Il comprend que je suis sérieuse.

— Raconte-moi tout ce qui s'est passé depuis la dernière fois que je t'ai vue.

Et je lui raconte tout, parce que j'ai besoin de parler à quelqu'un. Comme d'habitude, il m'écoute patiemment, attentivement et, tout en parlant, je me demande quelle sorte de conseils éclairés il va bien pouvoir me donner, une fois qu'il aura entendu mon récit. Seymour, c'est un malin – il a toujours eu quelque chose d'intéressant à dire par rapport à mes nombreuses épreuves. Pourtant, les premiers mots qui sortent de sa bouche sont pour moi un véritable choc.

— Comment peux-tu être certaine que ce type est effectivement Ray ? me demande-t-il après avoir entendu toute l'histoire.

J'éclate de rire, si fort que je manque m'étrangler.

— Quelle drôle de question ! Bien sûr que c'est Ray, je sais que c'est lui. Sinon, qui peut-il bien être ?

— Ça, je l'ignore. Mais comment peux-tu être certaine que c'est réellement le Ray que tu connaissais ? Souviens-toi quand même qu'il a trouvé la mort dans l'explosion d'un camion-citerne bourré d'essence.

— Parce que... Parce qu'il lui ressemble trait pour trait, parce qu'il se comporte comme Ray, parce qu'il sait tout ce que Ray savait. Lui, un imposteur ? Impossible.

Calmement, Seymour m'expose le fond de sa pensée.

— Reprenons depuis le début. Tu dis qu'il ressemble à Ray : bon, d'accord, puisque tu l'as vu, et pas moi. Mais tu dis aussi

qu'il se comporte comme Ray, et ça me surprend. Le Ray que tu décris ne correspond pas au Ray dont je me souviens.

— Il a vécu de drôles de trucs. D'une certaine façon, l'explosion l'a tué. Et c'est le sang d'Eddie Fender qui l'a ressuscité.

— C'est justement ce qui m'inquiète. Eddie Fender était l'incarnation du Mal, et son sang pourrait influencer la personnalité de la personne à qui on l'injecte, même s'il s'agit d'un autre vampire.

Fermant les yeux, je pousse un profond soupir.

— Oui, j'ai déjà pensé à cette hypothèse, mais je t'assure, crois-moi, ce type n'est pas un imposteur. Nous avons parlé de tas de trucs, que Ray et moi sommes seuls à connaître.

— Es-tu d'accord avec le fait que tu as affaire à un homme dont les priorités ont été modifiées ?

— Tu crois ? Je me suis posé cette question des dizaines de fois. Quand on y réfléchit, moi aussi, je ferais n'importe quoi pour sauver la vie de Kalika, et Ray est son père. En quoi est-il si différent de moi ?

— Je n'en sais rien, mais il y a quelque chose, dans ton histoire, que je n'arrive pas à comprendre. À mon avis, Ray est dangereux, et si j'étais à ta place, je me méfierais de lui. Mais laissons tomber Ray pour l'instant, et parlons plutôt de Kalika. Comment peut-elle à la fois être un vampire et résister aux effets du soleil ?

— Moi-même, je n'y étais pas très sensible.

— Parce que tu étais un vampire depuis plus de cinq mille ans. De plus, tu n'étais pas complètement indifférente à l'action du soleil, puisqu'il diminuait tes forces. Tu dis qu'il n'affecte pas du tout Kalika ?

— Pour autant que je puisse en juger, non. Souvent, elle joue dehors sans la moindre hésitation.

— Elle ne manifeste aucune préférence pour les endroits à l'ombre ?

— Non. Elle aime le soleil autant que la lune.

— Mais elle a pourtant besoin de sang humain, dit Seymour, qui pense à voix haute.

— Hmmm. Est-ce qu'elle est dotée d'une force physique exceptionnelle ?

— Oui, elle est vraiment puissante. C'est un vampire, je ne vois pas d'autre explication.

Seymour réfléchit.

— Elle ressemble à lequel de vous deux ?

— Elle tient beaucoup de moi, sauf qu'elle n'est pas blonde.

— C'est-à-dire qu'elle a des cheveux bruns, et des yeux foncés ?

— Ses cheveux sont châains, mais elle a les yeux bleus. D'un bleu assez foncé.

Et j'ajoute, non sans une certaine tristesse :

— Elle est très jolie, et elle te plairait beaucoup.

— Pas si elle cherche à me vider de mon sang. Sita, soyons francs l'un envers l'autre : tu ne disposes plus de tes pouvoirs de vampire, et par conséquent il n'est plus question pour toi d'enlever des gens sans que la police ne remonte rapidement jusqu'à toi. Moi, je crois que tu as eu une chance incroyable avec cet Eric, mais comment comptes-tu t'y prendre pour le relâcher, quand tu en auras fini avec lui ? Le jeune Eric va se précipiter chez les flics, tu peux en être certaine.

Je me mords la lèvre inférieure, et une goutte de sang perle sur ma langue. Mes forces n'en sont pas revigorées pour autant, hélas !

— Je sais, dis-je à Seymour.

— Eh bien, si tu le sais, il faut que tu arrêtes tout ça immédiatement.

Mes yeux s'emplissent de larmes, mais il est hors de question que je me mette à chialer. Pas ce soir.

— Impossible, Seymour. Ray a raison sur un point : je ne peux pas laisser mourir ma propre fille.

Gentiment, Seymour ironise :

— Tu te doutes de ce que je vais te demander maintenant, non ?

À l'autre bout du fil, un faible hochement de tête de ma part.

— Oui. Tu vas demander si la planète a réellement besoin d'un monstre comme elle ? Tout ce que je peux dire, c'est que j'espère seulement qu'elle va changer, et qu'elle s'en tirera. Bon

sang, elle vient à peine de naître ! Elle n'a même pas eu l'occasion de montrer de quoi elle est capable.

— Mais quand cette occasion se présentera, il sera peut-être trop tard, et tu risques d'être incapable de l'empêcher de nuire.

Et il insiste, en répétant :

— Par contre, il est encore temps d'agir.

Complètement désemparée, je m'écrie :

— Je ne vais quand même pas assassiner mon enfant !

— Tu peux très bien arrêter de la nourrir. Pense aux conséquences qu'aura son appétit, pour toi et tes victimes. Si elle grandit vraiment aussi vite que tu le dis, il va te falloir des douzaines d'Eric pour la rassasier ! Mais en fait, tu verras qu'elle ira bientôt chasser toute seule ! Je sais que ça te fait mal, mais tu dois affronter la réalité : met un terme à toute cette affaire immédiatement.

Énergiquement, je secoue la tête.

— Pas question.

Seymour compatit à ma détresse.

— Je comprends, mais dans ces conditions, je ne peux rien pour toi.

Puis il ajoute :

— À moins que tu ne me donnes ton adresse.

— Le fait que tu la voies ne changera rien au problème, au contraire : tu vas l'adorer au premier coup d'œil. Quand elle n'a pas faim, elle est vraiment adorable.

— Non, je pensais seulement que j'aimerais beaucoup échanger quelques mots avec cette nouvelle version améliorée de Ray.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, pas en ce moment.

La voix de Seymour s'anime.

— Avant, tu me faisais confiance, Sita. Il faut que tu aies confiance en moi cette fois encore. La situation t'échappe, tu n'as pas suffisamment de recul pour juger de ce qui se passe. Sita, tu as besoin de moi.

— C'est trop dangereux, Seymour. S'il t'arrivait quelque chose, je ne me le pardonnerais jamais. Reste chez toi, je te rappellerai bientôt. Et je vais réfléchir à tout ce que tu m'as dit.

— Tu peux réfléchir, mais ça ne change rien au fait que ta fille est en train de devenir ce qu'elle est réellement.

— Ce qu'elle est, nous le découvrirons bien assez tôt.

Sur ces mots, la conversation s'achève, et je raccroche. Tandis que je sors de la maison, je me surprends à penser que c'est le sang d'Eddie Fender qui coule dans les veines du père de ma fille. Et je me demande aussi quel est le genre de sang qui circule dans celles de Kalika. Ce sang, de quoi est-il capable ?

## CHAPITRE IX

De retour chez moi, je constate qu'Eric a repris conscience. Les poignets et les chevilles solidement ligotés, bâillonné par un morceau de ruban adhésif, il s'est quand même débrouillé pour se tortiller jusque dans un coin de la chambre, où il est à présent assis. Je m'approche de lui, une seringue à la main, et il écarquille les yeux, visiblement terrifié. Difficile de lui en faire le reproche... Tandis que je m'agenouille à côté de lui, je passe la main dans ses cheveux, mais en le sentant qui tremble sous mes doigts, je cesse aussitôt.

— Je suis désolée, Eric. Pour moi non plus, ce n'est pas facile. J'aimerais t'expliquer ce qui se passe, mais c'est impossible. Tout ce que je peux te promettre, c'est que tu ne vas pas mourir. Je te le jure, Eric, je t'en donne ma parole. Mais je suis obligée de te garder ici pendant quelques jours. J'espère que ce sera le moins longtemps possible. Et pendant ton séjour ici – je t'en prie, garde ton calme –, je vais te prendre un peu de sang.

La dernière phrase ne passe pas. Eric me fixe avec des yeux exorbités, et je crains un instant qu'ils ne jaillissent de leur orbite. Secouant violemment la tête, il fait mine de vouloir s'enfuir en rampant, mais je le retiens.

— Chut... Tu vas voir, ce n'est pas aussi terrible que ça en a l'air. Les aiguilles sont neuves, et j'ai autant d'expérience que la plupart des médecins. On peut perdre un peu de sang sans mettre en danger sa santé, tu sais.

Les mâchoires d'Eric s'agitent vigoureusement, et je n'ai aucune difficulté à comprendre ce qu'il cherche à exprimer.

— Si je retire le bâillon, tu me promets que tu ne vas pas te mettre à hurler ? Parce que si tu hurles, je serais obligée de te faire taire, et je ne voudrais pas l'esquinter plus que nécessaire.

Eric se hâte de hocher la tête.



— D'accord. Mais souviens-toi : au premier cri, je l'assomme.

Je retire le ruban adhésif. Aïe !

À grandes goulées, Eric reprend son souffle.

— Qui êtes-vous ? gémit-il, pitoyable.

— La question est intéressante, tu as raison de la poser. Je ne m'appelle pas Cynthia Rhodes, si c'est ce que tu voulais savoir, mais je suppose que tu l'avais déjà compris.

Je m'interromps quelques secondes, avant d'ajouter :

— Je suis simplement une inconnue croisée dans un parc.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

— Je te l'ai dit : je veux ton sang. Un peu de ton sang.

— Mais pourquoi voulez-vous prendre mon sang ? s'écrie-t-il.

— C'est une histoire trop longue pour que je te la raconte, lui dis-je en lui tapotant l'épaule. Contente-toi de savoir que j'en ai réellement besoin, et que tu sortiras vivant de cette drôle d'aventure.

Les yeux fixés sur ses jambes, Eric a du mal à respirer, et il offre un spectacle si pitoyable que j'en ai le cœur brisé.

— Vous m'avez cassé le genou, il faut que je consulte un médecin.

— Désolée. Dans quelques jours, tu verras tous les médecins que tu veux, mais d'ici là, tu vas rester ici, dans cette pièce. C'est ici que tu vas manger et dormir, et tu pourras même te servir du cabinet de toilette que tu vois là-bas. Si tu te montres coopératif, je te laisserais l'utiliser de temps en temps. En fait, si tu te tiens vraiment tranquille, je ne serais même pas obligée de te ligoter, et tu pourras te promener à ta guise dans la chambre, et même lire et écouter de la musique. Mais je te préviens, j'ai l'intention de barricader toutes les fenêtres, et si tu essaies de t'enfuir, tu t'en repentiras, crois-moi.

Eric n'est pas très vif.

— Vous me tuerez ?

Gravement, je hoche la tête.

— Je te tuerai lentement, Eric, en te vidant progressivement de tout le sang qui coule dans tes veines. Ce n'est pas une agonie très agréable. Alors, un bon conseil : pas d'embrouilles.

Gentiment, je lui ébouriffe les cheveux.

— Et maintenant, tends les bras vers moi, et ne bouge plus.

Eric cherche à se dérober.

— Non !

— Ne crie pas.

— Non !

Du tranchant de la main, je le frappe à la base du nez, ce qui le calme instantanément. Tandis qu'il tente de reprendre ses esprits, je colle à nouveau sur sa bouche le morceau de ruban adhésif, et je prends son bras. En quelques secondes, je place le garrot. Eric a des veines énormes, et bien saillantes. Avant qu'il n'est le temps de réagir, je plante une aiguille dans l'une d'elles, et je regarde la seringue se remplir d'un rouge et épais.

Me penchant sur lui, je lui chuchote à l'oreille : N'essaie pas de me résister. Si tu m'obliges encore à te frapper, ce ne sera plus au visage, mais dans une partie de ton corps qui est nettement plus fragile. (Je tire sur le lobe de son oreille.) Pigé ?

Fixant la seringue, il me fait signe qu'il a compris.

— Finalement, je crois que tu es un jeune homme raisonnable.

Tout en l'embrassant sur la joue, j'ajoute :

— Dis-toi que tout ça n'est qu'un cauchemar qui sera bientôt fini.

Quand je lui apporte le sang que j'ai transvasé dans un flacon, Kalika se trouve dans le salon, où elle m'attend en compagnie de Ray. Entre ses mains, un livre. Pensant qu'il s'agit de l'un de ceux que je lui ai achetés récemment, je m'assois sur la moquette, à côté d'elle, et je m'aperçois que je fais erreur. Kalika est en train de feuilleter un livre d'anatomie, qui se trouvait déjà dans la maison quand nous sommes arrivés. Je ne lui demande pas si elle comprend ce qu'elle lit, parce que j'ai peur qu'elle me réponde par l'affirmative. En apercevant le flacon de sang, ses grands yeux bleus s'éclairent, et elle tend les mains vers moi.

— Faim ! crie-t-elle.

— C'est tout ce que tu as pris ? me demande Ray. Kalika a attendu toute la journée...

— Moins je prélève de sang, plus souvent je peux recommencer, dis-je en donnant le flacon à Kalika, et curieuse de savoir si elle remarquera la différencié entre mon sang et celui d'Eric. Va-t-elle accepter de la boire ? Mes doutes sont rapidement dissipés : elle avale le tout en quelques gorgées, et me rend impatientement le flacon désormais vide.

— Faim ! répète Kalika.

— Je te l'avais dit, dit Ray. Il faut lui donner un demi-litre de sang, au moins.

J'observe Kalika, qui soutient mon regard, et une sensation étrange m'envahit. Il y a dans les yeux de ma fille une froideur évidente, mais aussi une intensité peu commune. Les Occidentaux, qui ne connaissent rien aux dieux védiques, comprennent rarement la véritable nature de Kali, ou Kalika. Pour la plupart, ce n'est qu'une déesse ombrageuse assoiffée de sang, le symbole de la mort, mais cette définition est trop superficielle, et je n'aurais jamais donné à ma propre fille le nom d'un monstre dépourvu de la moindre vertu.

En fait, Kali est noire, mais c'est parce qu'elle représente l'espace, l'abîme cosmique, ce qui précédait la création du monde et qui lui survivra. Le collier de crânes qu'elle porte autour du cou symbolise l'intérêt qu'elle porte aux âmes défuntes, pas seulement pendant leur réincarnation terrestre, mais également quand leur vie s'achève. Même le bûcher funéraire sur lequel elle est assise représente métaphoriquement tous les péchés qu'elle réduit en cendres – quand elle est contente et qu'elle en a envie. Kali est la déesse de la destruction, c'est vrai, mais elle détruit également le mal et, en Inde, de nombreux saints l'ont adorée parce qu'ils voyaient en elle l'être suprême.

Et ces mêmes saints disent qu'il est facile de s'attirer ses grâces – à condition d'être prudent.

Les yeux fixés sur ma fille, je pense soudain à Krishna.

Mais Krishna, lui, dispose de l'amour comme de l'Infini.

Kalika n'a jamais été une enfant affectueuse.

Sur sa joue, une petite tache de sang.

Faim, Maman, dit-elle doucement.

En soupirant, je prends le flacon et je retourne dans la chambre. Surpris de me voir de retour aussi vite, il commence à paniquer. Tout en lui assurant qu'il ne va rien sentir, je suis forcée de le frapper à nouveau pour qu'il se tienne tranquille, et je me déteste d'être aussi cruelle. D'ailleurs, je déteste aussi Krishna, qui m'a fourrée dans cette situation, mais je sais qu'il est inutile de haïr Dieu : c'est comme hurler à la lune. La lune n'a pas d'oreilles, elle est trop loin pour entendre quoi que ce soit, et elle se contente de luire dans la nuit. Quant à moi, je dois me contenter de vivre jusqu'à ce que la mort vienne frapper à ma porte, ou que ma propre fille décide de s'en prendre à moi. Dans quelques jours à peine, elle sera tout à fait capable de me tuer, je n'en doute pas un seul instant.

## CHAPITRE X

Après avoir barricadé les fenêtres de la chambre où est confiné Eric, et après avoir abandonné sa voiture à plusieurs kilomètres de la maison, je décide d'aller me promener, et de rouler sans but précis. Il fait nuit et l'obscurité sied à mon humeur sombre. Kalika m'a rendu le flacon qu'elle venait de vider pour la deuxième fois consécutive avec les mêmes mots affreux : Faim, Maman. À l'idée de ce que son appétit va me réclamer demain, j'en frémis d'avance. Va-t-il falloir que je lui ramène toute une équipe de joueurs de basket ? Peut-être devrais-je me rendre au Forum, et attendre que les Lakers commencent leur entraînement quotidien. Là, je suis sûre de trouver de grands gars costauds qui savent tirer dans un panier de basket.

Mais faut-il pour autant qu'ils donnent leur sang à ma fille ?  
Faut-il qu'Eric lui donne le sien ?

Comme d'habitude, les arguments avancés par Seymour ont fait mouche.

Et à minuit, je me rends compte que je suis précisément sur la plage où j'ai enterré, disons plutôt immergé, la dépouille de Yaksha. Quand je l'ai expédié dans l'eau qui devait être son tombeau – un lieu qu'il avait lui-même béni – il ne restait plus grand-chose de Yaksha. Eddie Fender s'était livré à son numéro habituel sur la personne de mon créateur : il l'a poignardé, il l'a découpé en morceaux, il l'a disséqué, il l'a vidé de toute substance. Ce bon vieil Eddie Fender, qui n'a jamais eu le sens de l'humour... Mais Yaksha se fichait des sévices qu'on lui infligeait : en fait, à la fin, le plus craint de tous les démons antiques qui, jadis, peuplaient la planète, avait trouvé la paix de l'âme grâce à sa foi en Krishna. Fixant la masse nombre et mouvante de l'océan, je me dis que l'accumulation des siècles ne mène pas obligatoirement à la dévotion religieuse : mes propres

souffrances n'ont-elles pas provoqué chez moi une sorte de cynisme chronique ?

Est-ce la raison pour laquelle je persiste à souffrir ?

— Qu'est-ce qui me manque ? dis-je en défiant l'océan. Pourquoi faut-il que je continue à vivre ainsi ?

Pourtant, aujourd'hui plus que jamais, il importe par-dessus tout que je continue. Je suis la mère d'une petite fille, et il m'incombe de la nourrir, mais il est tout à fait possible que cet enfant soit susceptible de détruire l'humanité tout entière. À part Krishna, et encore, nul ne connaît l'alchimie bizarre entrant dans la composition du sang de Kalika. Après m'être inclinée devant la tombe de Yaksha, je me décide à partir.

Une heure plus tard, je me trouve dans l'école de Paula, à l'intérieur de l'église St. Andrews. De nombreuses églises n'ont pas d'horaires d'ouverture, leurs portes sont toujours ouvertes, et je trouve ça tout à fait singulier. Tandis que je pénètre à l'intérieur, la flamme des cierges contribue à me rassurer, à me consoler. Malgré mon obsession pour Krishna, le respect que j'éprouve pour Jésus est toujours resté intact, même au Moyen Age, quand l'Église catholique a tenté de me condamner au bûcher pour sorcellerie. Une sorcière, moi ? Je suis un vampire, un vampire femelle c'est ce que j'ai failli leur dire, mais à l'époque, l'Église catholique romaine n'aimait pas beaucoup qu'on plaisante avec son autorité.

L'église St. Andrews est accueillante : la fumée des cierges et les volutes d'encens chatouillent mes narines, tandis que je m'installe sur un banc, au troisième rang devant l'autel. Sans les rayons de soleil qui les illuminent pendant la journée, les vitraux obscurcis sont sinistres. Au pied de la statue de la Vierge qui se trouve à proximité, des douzaines de petites flammes rougeoient dans de minuscules récipients en verre teinté. Depuis deux mille ans, je n'ai jamais fait brûler un cierge pour la Madone, pourtant, j'éprouve soudain le besoin urgent de le faire. Mais je n'ai pas l'intention de prier la Vierge de m'accorder son soutien. Son propre fils a été crucifié, et ce n'est sans doute pas à elle que je peux confier mes problèmes. Je me sens proche d'elle, et c'est une raison suffisante pour lui

témoigner tout mon respect. D'ailleurs, j'allume quelques cierges. J'adore le feu, sous n'importe quelle forme.

À peine ai-je fini que j'entends des pas derrière moi.

— Alisa ?

Avant même de me retourner, je souris, ravie.

— Paula ! Que fais-tu ici en pleine nuit ? Tu pries ?

Paula est heureuse de me voir, et tant bien que mal, elle me prend dans ses bras et me serre contre son gros ventre.

— Non, j'étais en train de remplir les registres de l'école. Comme je n'arrivais pas à dormir, je suis venue travailler ici, et c'est en voyant une voiture garée devant l'église que j'ai décidé d'entrer. J'ai tout de suite pensé que c'était peut-être ta voiture. Et toi, que fais-tu dans cette église ?

D'un geste de la main, je désigne la statue de la Vierge Marie.

— Je suis en train de me confesser.

— Pour ça, c'est d'un prêtre dont tu as besoin.

Je secoue la tête.

— Aucun prêtre n'accepterait d'écouter la liste de tous mes péchés jusqu'au bout.

— Tu dis vraiment n'importe quoi. Les prêtres entendent toutes sortes de choses, et personne n'est exclu du confessionnal sous prétexte que ses péchés sont trop graves. Quant aux confesseurs, à mon avis, ils finissent par avoir l'habitude d'écouter des horreurs.

— Pour une fois, Paula, je ne suis pas d'accord avec toi : ma confession me vaudrait de battre tous les records en matière de pénitence.

Soudain nostalgique, je m'arrête un instant.

— En fait, je connaissais un prêtre catholique, autrefois, auprès de qui je me confessais souvent, et j'ai l'impression que c'est justement pour ça qu'il a perdu la raison.

Paula semble se demander si je ne suis pas en train de me moquer d'elle.

— Comment s'appelait ce prêtre ?

— Arturo. C'était un Italien que j'avais rencontré à Florence, il y a très longtemps, mais cette histoire appartient à un passé révolu. Je suis heureuse de te voir, Paula. Comment vas-tu ?

Son visage s'illumine aussitôt.

— Merveilleusement bien. Si je n'avais pas autant d'insomnies, je ne me rendrais même pas compte que je suis enceinte.

— Même avec un ventre gros comme un ballon de basket ? Eh bien, Paula, c'est génial, et tu m'en vois ravie.

Jetant un coup d'œil vers le crucifix au-dessus de l'autel, je baisse le ton.

— Sincèrement.

Paula pose la main sur mon bras.

— Quelque chose ne va pas, Alisa ?

D'un air grave, je hoche la tête, les yeux fixés sur le Christ. Je me demande ce qu'il a bien pu ressentir, ce crucifié doté d'un pouvoir immense dont il ne pouvait même pas faire la démonstration. À cet instant précis, j'ai en moi le sentiment très fort d'une sorte de parenté avec Jésus. En cinq mille ans, rares ont été les occasions où j'ai pu faire usage de toute ma puissance, mais chaque fois, des gens sont morts.

Et je pense aussi à la façon dont Krishna a trouvé la mort, tué dans la forêt par la flèche d'un chasseur qui, l'ayant pris pour un animal sauvage, l'avait atteint à la cheville, la seule partie vulnérable de son corps divin. C'est ainsi que la légende d'Achille est née, non pas en Grèce, mais dans les forêts profondes du centre de l'Inde. Pour moi, il est impossible de regarder le Christ sans penser aussitôt à Krishna. Honnêtement, et en mettant de côté tous les dogmes religieux, je suis convaincue que les deux ne font qu'un – un dieu unique, universel au point d'être tout le monde et personne en même temps. Comme Kali, Mère Kalika.

Ma fille, c'est qui ? C'est quoi ?

— Quelque chose ne va pas, c'est vrai, Paula.

— De quoi s'agit-il ? Je peux peut-être t'aider ?

Non. Je te remercie, mais non, personne ne peut m'aider.

Montrant les bancs vides, je poursuis :

— Je peux rester ici encore un peu ? J'ai besoin de réfléchir, de méditer, histoire de m'éclaircir l'esprit et de prendre les bonnes décisions.

Paula dépose un baiser affectueux sur ma joue.



— Reste ici aussi longtemps que tu le désires. Je vais fermer les portes à clé, mais tu pourras ouvrir de l'intérieur. Dans cette église, tu seras parfaitement en sécurité.

J'adresse à Paula un sourire peu convaincant.

— Merci, tu es une véritable amie. Dès que la situation sera moins compliquée, il faudra que nous ayons une vraie discussion.

Paula me regarde droit dans les yeux.

— Il me tarde que nous puissions enfin nous parler.

Elle sort de l'église, et je me recroqueville sur le banc, les yeux fermés. Je médite plus facilement quand je somnole, laissant à Dieu le soin de s'entretenir avec ma conscience. Et bien que je me trouve dans un lieu de culte catholique, c'est à Krishna que j'adresse ma prière, afin qu'il vienne me rendre visite pendant que je rêve.

## CHAPITRE XI

Le décor est tel qu'il l'a toujours été : comment pourrait-il en être autrement, puisqu'il est éternel ? Un échange avec le Tout-Puissant ne peut avoir lieu qu'ici, et pas ailleurs.

Je me trouve dans une vaste plaine verdoyante, entourée de nombreuses collines. Il fait nuit, mais le ciel est incroyablement lumineux : des centaines d'étoiles bleutées brillent au-dessus de moi. Au loin, un flot de gens se dirige lentement vers un énorme vaisseau spatial. L'appareil est d'une couleur entre le mauve et le bleu, et des rayons de lumière en jaillissent, zébrant la nuit. Je sais que je suis censée monter dans ce vaisseau spatial, mais avant, il faut que je parle au Seigneur Krishna.

Sa flûte en or dans la main droite, une fleur de lotus rouge dans l'autre, il est justement à côté de moi. Simplement vêtu d'une longue tunique bleue, il porte autour du cou un bijou magnifique – le Kaustubha, cette pierre précieuse dans laquelle est inscrit le destin de toutes les âmes. Krishna ne me regarde pas, son regard est tourné vers le vaisseau spatial, et les étoiles qui brillent au-dessus. Il attend que je lui parle, ou plutôt que je lui réponde, mais je n'arrive pas à me souvenir de ce qu'il vient de me demander. Tout ce que je sais, c'est que je suis un cas à part, et puisque je suis incapable de répondre, je décide de lui confier ce qui me préoccupe l'esprit.

Quand vous reverrai-je, Seigneur Krishna ?

D'un geste ample, il désigne la vaste plaine où nous nous trouvons, et les étoiles dans le ciel.

La création tout entière est un océan, dont la surface est agitée de turbulences, et le fond, parfaitement silencieux. Mais à l'instar d'un océan, les créatures qui y vivent sont toujours en train de chercher un sens dans la création, l'élément ultime.

L'ironie contenue dans ses propos fait sourire Krishna.

— Dans l'océan, le poisson cherche l'eau, dont il a entendu parler si souvent, mais il ne la trouve jamais. Il ne la trouve pas parce qu'il la cherche avec trop de passion.

Il marque une pause, puis il reprend :

— Je suis partout dans la création. Il n'y a pas un seul endroit où je ne sois pas. Pourquoi me parles-tu donc de séparation ?

— Parce que, Seigneur Krishna, j'ai peur de vous oublier quand j'entrerai dans la création.

Il hausse les épaules, d'un air qui signifie que cela ne l'inquiète pas le moins du monde.

— Il faut s'y attendre : c'est en oubliant tout ce qu'on sait qu'on apprend. Et ensuite, quand on s'en souvient, c'est d'autant plus agréable.

— Quand viendrez-vous sur la Terre ?

— Quand nul ne m'attendra.

— Est-ce que je vous verrai, Seigneur Krishna ?

— Oui, à deux reprises. La première fois, au début de la Kali Yuga, et la seconde, à la fin de l'ère.

— Je vous reconnâtrai ?

— Pas tout de suite. Ton esprit ne me reconnaîtra pas, mais au fond de toi, tu sauras que c'est moi.

— Comment vous reconnâtrai-je ?

Krishna pose alors son regard sur moi, et ses yeux m'émerveillent : on dirait deux fenêtres ouvertes sur le cosmos. Le temps perd toute signification, et j'ai l'impression que l'univers tout entier se met à tourner dans les yeux de Krishna pendant que je le regarde. Je vois des milliers de gens, des millions d'étoiles, et toute cette énergie vitale dépensée pour des plaisirs minuscules, et toutes ces illusions qui génèrent tant d'amertume... Puis la vision prend la couleur du sang, avant de devenir totalement noire, tandis que le sang des humains se fige dans leurs veines et que le feu de Kali réduit en cendres les galaxies. Mais rien de tout ça ne perturbe l'éternel Krishna, dont les yeux ne cillent jamais, même quand l'immensité du spectacle me force, tremblante, à détourner le regard. J'en ai le souffle coupé. Bouleversée, je l'implore :

— Ô Krishna, prends mon âme, prends-la tout de suite. Ne m'envoie pas là-bas. Je m'en remets à toi. L'idée de t'oublier, ne serait-ce qu'un instant, m'est insupportable.

Krishna me sourit.

— Je vais te raconter une histoire. Cette histoire, un homme simple, du nom de Jésus, la racontera à son tour au milieu de la Kali Yuga. Ceux dont l'esprit reconnaîtra ce Jésus seront peu nombreux, mais certains le garderont dans leur cœur.

Et avant d'entamer son récit, Krishna se recueille un instant.

— C'est l'histoire de Homa, un homme bon, mais qui n'a pas atteint la perfection de l'âme. C'est un ami de Jésus, et un jour, Jésus lui demande d'aller au village, pour y acheter de quoi préparer le grand repas auquel il a l'intention d'inviter quelques vieux voisins. Jésus dit à l'homme : « Prends ces dix deniers, et achète douze miches de pain, cinq cruches de vin, quatre poissons, et un sac de blé. Charge le tout sur mon âne, et rapporte-le ici. Je t'attendrai. »

« En entendant ces paroles, Homa se trouble, prêt à céder à l'appât du gain. Il a compris que Jésus ne connaît pas la valeur de l'argent, parce qu'il sait qu'il peut se procurer tout ce que Jésus lui a commandé pour seulement cinq deniers, mais il sait aussi que, pour nourrir tous les invités, Jésus aurait besoin de deux fois plus de nourriture. Pourtant, Homa décide qu'il ne dépensera pas tout l'argent que Jésus lui a confié, et il se dit : « Je vais acheter tout ce que Jésus m'a demandé de lui rapporter, et j'empocherai le reste des deniers. »

« Homa et l'âne se rendent au village, et l'homme commence à acheter les provisions. À la boulangerie, il achète douze miches de pain, mais alors qu'il vient d'en charger l'âne et qu'il regarde ailleurs, le nombre de pains double. Ensuite, Homa se procure les cinq cruches de vin et les quatre poissons. Et comme le pain, profitant d'un moment d'inattention de Homa, les cinq cruches et les quatre poissons se multiplient. Puis Homa achète le sac de blé, et s'en retourne chez Jésus. Mais sur le chemin du retour, il s'aperçoit qu'il y a deux sacs de blé, et que pour tout le reste, les quantités ont doublé. Stupéfait,

il vérifie que les cinq deniers sont toujours au fond de sa poche. »

« Quand il arrive chez Jésus, ce dernier l'accueille en lui souriant aimablement. Le sourire de Jésus est merveilleux. L'histoire de l'humanité nous décrit Jésus comme un être tourmenté, mais l'amour et la joie que contient le sourire qu'il adresse à Homa sont irrésistibles. Toutefois Homa est inquiet à l'idée de voir Jésus, bien que ce dernier n'ait pour lui que d'aimables paroles. »

« Jésus dit à Homa : « Sois le bienvenu, Homa, tu m'as rapporté tout ce dont nous avons besoin pour le banquet, et je t'en remercie. »

« Submergé par la honte, Homa baisse la tête et dépose alors les cinq deniers aux pieds de Jésus. Il lui dit : « Ne me remercie pas, Maître, parce que j'ai voulu te tromper. Je savais qu'il te fallait plus de nourriture que tu n'en avais commandée, mais j'avais décidé de garder pour moi les deniers qui restaient. C'est grâce à une étrange magie que toutes ces provisions sont devant toi, car je n'en avais acheté que la moitié. » Sur ces mots, Homa baise les pieds de Jésus, et il ajoute : « Je ne suis pas digne d'être ton ami, ni même ton serviteur. »

« Mais Jésus lui dit de se relever, et entreprends de le rassurer : « Non, Homa, tu as bien agi, puisque tu as fait ce que je t'avais demandé. C'est tout ce que tu me dois. Je ne demande rien de plus, ni à toi ni aux autres. »

S'interrompant, Krishna lève les yeux vers le ciel.

— L'histoire t'a plu ?

— Oui, Seigneur Krishna. Mais je ne sais pas si je l'ai bien comprise, et je ne vois pas quel est le rapport avec moi.

— Cet homme, ce Homa, il est comme tous les autres hommes. Il a bon cœur, mais il a également des défauts. Pourtant, pour Jésus, il est parfait, dans la mesure où il a fait ce qu'il lui avait demandé. Tu vois, Sita, Dieu n'attend pas de toi que tu lui donnes tout ce que tu as, il sait comment le monde fonctionne, et il sait aussi que chacun doit fournir sa part d'efforts. Tout ce que Dieu te réclame, c'est que tu lui donnes la moitié de ce que tu possèdes : il se charge du reste, c'est pour

cette raison que les miches de pain se sont multipliées. Le véritable miracle, c'est ça.

Krishna marque une pause, puis il dit :

— Cette histoire fera partie de l'Évangile de Jésus, mais elle sera retirée du livre sacré par ceux qui veulent que les pauvres donnent leurs biens à l'Église, et qui ne comprennent pas la compassion de Jésus à l'égard de ceux pour qui la vie est un combat.

Krishna me sourit, de son sourire enjôleur qui ensorcèle les dieux eux-mêmes.

— Tu n'as nullement besoin de tout me donner : garde ta tête, je prends ton cœur. Pour affronter la Kali Yuga, il te faudra disposer de toutes les ressources de ton esprit, surtout quand viendra la fin de cette ère.

— Comment la Kali Yuga finira-t-elle, Seigneur Krishna ?

Krishna éclate de rire, puis il porte sa flûte d'or à ses lèvres.

— Si tu connais la fin de l'histoire, elle n'offre plus grand intérêt. Ne me pose plus de questions, Sita, et écoute plutôt l'air que je vais te jouer. Cet air dissipe toutes les illusions, toutes les souffrances. Quand la solitude sera trop pesante, souviens-toi de ces quelques notes, souviens-toi de moi, et tu verras que les choses que tu désires le plus ardemment sont justement celles qui te coûteront tes plus grandes peines. Ma musique est éternelle, et on peut l'entendre partout, et tout le temps.

— Mais...

— Écoute ma musique, Sita. Tais-toi, et écoute.

Et Krishna commence à jouer un air sur sa flûte. Mais soudain une bourrasque de vent balaie la plaine, emportant avec elle les notes et la mélodie, et un nuage de poussière m'aveugle. Je ne peux même plus voir Krishna. Les étoiles disparaissent, et tout replonge dans les ténèbres.

Pourtant, au cœur de cette obscurité, une ombre plus dense encore emplit l'immensité du ciel : c'est Kali, la déesse noire de la destruction. À la fin du temps, elle détruit tout le monde, les pécheurs comme les saints, les démons et les anges, les humains et les vampires. Et je sais que c'est Kali qui me détruira, finalement.

## CHAPITRE XII

Au cours des trois jours suivants, Kalika grandit prodigieusement vite : on lui donnerait approximativement cinq ans, alors qu'Eric, lui, en a pris dix de plus. Elle passe ces trois jours à lire avidement, et elle parle couramment, en plus de maîtriser de nombreuses conventions sociales, plus ou moins subtiles. Je lui ai fait passer un test d'intelligence – son quotient intellectuel dépasse largement le meilleur résultat. Elle croît également en beauté : ses longs cheveux glissent sur ses épaules comme une étole de soie noire, et les traits fins de son visage lui donnent l'apparence d'une mystérieuse idole sculptée dans un bois précieux. Même sa voix est magique, et vibrante d'accents fascinants : quand elle parle, il est difficile de ne pas succomber à son charme, et on se surprend à être d'accord avec tout ce qu'elle dit, et à oublier tout le reste. Mais Kalika s'exprime rarement, et la nature de ses pensées – sa soif de sang exceptée – m'est complètement inconnue.

C'est en pleine nuit que ma fille vient me réveiller, dans mon lit. Gentiment, elle me caresse les cheveux, me tirant brutalement d'un sommeil réparateur.

— Je ne peux plus attendre, me dit-elle. Il m'en faut davantage.

Je secoue la tête.

— Ce pauvre garçon ne le supportera pas. Tu vas devoir patienter un peu plus longtemps, et moi, je vais être forcée de te procurer un autre donneur.

Conciliante, Kalika insiste.

— Si tu ne veux pas t'en charger, je peux le faire toute seule. Je sais comment m'y prendre.

Fronçant les sourcils, je m'étonne :

— Tu m'as regardée faire ? Évidemment, il n'est pas question qu'Eric sache à quoi je destine le sang que je prélève

sur lui. Disons que j'ai comme l'impression que ce n'est pas le genre d'information susceptible de lui remonter le moral.

— Oui, répond Kalika. J'ai vu comment tu t'y prends.

Je me redresse.

— Et lui, il t'a vue ?

— Non.

S'interrompant, elle jette un coup d'œil sur Ray, qui continue à dormir profondément.

— Il ne nous a pas vues.

— Kalika, tu n'écoutes pas ce que je suis en train de te dire. Ce garçon ne peut pas perdre davantage de sang : son rythme cardiaque commence à m'inquiéter. Dans quelques heures, dès qu'il fera jour, j'irai te chercher quelqu'un d'autre, mais jusque-là, il faut que tu sois patiente.

Kalika me fixe de ses grands yeux intensément bleus. Peut-être est-ce un effet de mon imagination, mais il me semble distinguer un éclair rouge au fond de ses pupilles. Elle me sourit, dévoilant ses dents blanches.

— J'ai été patiente, Mère.

C'est comme ça qu'elle a décidé de m'appeler.

— Je ne vais prélever qu'un tout petit peu de son sang, et ensuite, nous irons ensemble à la recherche d'un autre donneur. Ça ne me prendra que quelques minutes.

Cette déclaration m'irrite grandement.

— Non, tu ne viendras pas avec moi, tu es encore une petite fille.

Kalika n'en démord pas, c'est le cas de le dire.

— Je t'accompagne, Mère. Tu auras besoin de moi.

Je réfléchis.

— Tu es certaine de ce que tu avances ?

— Oui.

— Je ne te crois pas.

Le sourire de Kalika disparaît aussitôt.

— Je ne te mentirai jamais, Mère, à condition que tu ne me mentes pas non plus.

— Tu n'as pas d'ordres à me donner, et tu dois m'obéir, quelles que soient les circonstances, compris ?

Elle hoche la tête.



— Tant que tu ne me mentiras pas, je suis d'accord.

Puis elle ajoute, comme s'il y avait un rapport entre les deux sujets :

— Comment va Paula ?

Sa question me laisse perplexe. Kalika n'a pourtant jamais rencontré Paula. Comment pourrais-je expliquer que j'aie donné naissance à un bébé qui a déjà atteint l'âge de cinq ans, alors qu'elle est née il y a un mois ? Bien sûr, j'ai parlé de Paula avec Ray, et il est tout à fait possible que Kalika ait écouté notre conversation.

— Pourquoi me poses-tu cette question ? dis-je à Kalika.

Elle jette un coup d'œil sur Ray.

— J'aimerais la connaître. Paula compte beaucoup pour toi.

— C'est mon amie. Paula va très bien, merci, et tu feras sa connaissance un de ces jours.

— Tu me le promets ?

J'hésite avant de répondre.

— On verra.

Repoussant le drap, je me lève.

— Si tu insistes, on peut sortir maintenant. Mais il n'est pas question de solliciter Eric encore une fois.

Kalika pose la main sur ma jambe. C'est une main encore toute petite, mais je me demande si je serais capable de lui résister, physiquement. J'en doute fort, et je n'essaie même pas d'ôter les petits doigts de Kalika plaqués sur ma jambe.

Quelle sensation affreuse que d'avoir peur de sa propre fille de cinq ans !

— Je ne prendrai à Eric qu'une toute petite quantité de sang, répète-t-elle.

— C'est-à-dire ?

— Vingt-cinq centilitres.

— Ce n'est pas une petite quantité, ça, et Eric ne le supporterait pas. Il est très faible, et ça devrait te faire réfléchir.

Kalika est pensive. Quand elle se perd dans ses pensées, elle fixe le sol, mais je ne sais vraiment pas ce qu'elle cherche à y voir. Les paupières à demi closes, elle semble retenir sa respiration, et l'effet produit est assez impressionnant. Enfin, elle se décide à relever la tête.

— J'ai réfléchi, me dit-elle, mais pas comme tu le voudrais.  
Ma curiosité est éveillée. Décidément, cette gamine est une véritable énigme.

— Que veux-tu dire, exactement ?

Secouant la tête, elle réplique :

Je ne peux pas t'expliquer, Mère.

Et Kalika sort de la pièce pour aller s'habiller. Après avoir frappé à la porte, je pénètre dans la chambre d'Eric. Contrairement à ce que j'avais espéré, il n'a pas été possible de lui ôter les liens qui le ligotent. Au fur et à mesure que ses forces faiblissaient, son comportement est devenu de plus en plus désespéré. Il ne pense plus qu'à s'échapper, il est obsédé par l'idée d'une mort imminente. J'aimerais tant pouvoir le libérer ! Tassé dans un coin de la pièce, les nerfs à bout, il sursaute en me voyant entrer.

— Non... gémit-il. Je n'en peux plus...

Je m'agenouille à côté de lui.

— Il m'en faut un tout petit peu. Moins que la dernière fois.

Eric se met à sangloter.

— Pourquoi ?

— Tu sais qu'il m'est impossible de te répondre. Mais ce sera bientôt fini, Eric, je te le promets. D'ailleurs, je suis sur le point d'aller chercher quelqu'un pour te remplacer.

Levant les yeux vers le plafond, il secoue la tête, incrédule.

— Je ne suis pas complètement idiot. Vous ne me relâcherez jamais, et vous allez me garder ici jusqu'à ce que je meure.

— Tu te trompes.

Une sorte de passion nouvelle vibre dans sa voix.

— Non. Vous incarnez le mal absolu, et comme vous êtes un vampire, vous allez être forcée de me tuer, pour m'empêcher de révéler votre secret.

Ses mots me font mal.

— Je ne suis pas un vampire, et ce n'est pas pour moi que je prélève ton sang.

Mais il ne m'écoute plus. Tout en sanglotant, il continue à s'agiter.

— Vous êtes un monstre, et vous venez d'une autre planète, j'en suis sûr. Vous allez m'étriper et me dévorer, puis vous

boirez un verre de vin, avec mes entrailles étalées sur votre visage, et mon sang qui dégouline sur vos vêtements, sur le sol...

Et d'une voix forte, il s'écrie :

— Vous voulez me manger vivant !

— Chut...

— Vous êtes un monstre venu de l'espace !

— Eric !

— Au secours ! Je suis prisonnier d'un monstre ! Les extra-terrestres ont débarqué !

Je suis contrainte de le faire taire, et je le frappe au visage. Mes réflexes sont encore excellents, et je n'ai rien perdu de mes talents d'experte en arts martiaux. Cette fois, je crois bien que je lui ai cassé le nez, et il continue à gémir faiblement pendant que je pose un garrot sur son bras. Après avoir prélevé sur Eric un quart de litre de sang – je sais que Kalika vérifiera la quantité d'hémoglobine que je vais lui apporter – je m'aperçois qu'il somnole, sans doute parce qu'il est trop affaibli. Avant de quitter la chambre, je dépose un baiser sur son front :

— Tu vas rentrer chez toi, Eric. Je ne suis pas le monstre que tu décris.

Tandis que Kalika déjeune, je file dans ma chambre passer un pantalon et une veste ajustée, le tout en cuir noir. Ray est assis sur le lit, et je n'ai pas besoin de me retourner pour sentir que son regard est fixé sur moi.

— Tu sors ? me demande-t-il.

— Oui. Et tu sais pourquoi.

— De toute façon, tu as trop attendu.

— Tu sais, ce n'est pas très agréable, de trouver des gens à tuer.

— Eric est encore vivant.

— A peine.

— Prends quelqu'un que tu n'aimes pas, un criminel, un violeur – si ma mémoire est bonne, il me semble que tu t'étais spécialisée dans ce type de proies.

Je lui fais face.

— Il se peut que je ne sois plus capable d'affronter un criminel ou un violeur, mais c'est un détail qui ne le concerne pas, n'est-ce pas, mon amour ?

Ray hausse les épaules.

— Emporte ton arme, elle est équipée d'un silencieux. Et débrouille-toi pour dégoter une personne dont tu n'auras pas pitié chaque fois que tu lui prendras un peu de sang.

D'une voix qui dissimule mal mon amertume, je réplique :

— Tu n'as pas répondu à ma question, mon amour, mais ce que tu viens de dire est tout à fait révélateur. Tu sais que j'adore notre petite famille : une adorable petite fille qui est une grande première d'un point de vue médical et historique, et un homme qui se prétend amoureux de moi, mais qui semble avoir oublié la signification du mot amour. Reconnais quand même que mes cinq mille ans d'expérience m'ont vraiment aidée à créer un environnement familial qui frôle la perfection. Tu n'es pas d'accord avec moi ?

Ma déclaration ne l'impressionne pas du tout.

— Tu crées ce que tu veux, comme tu l'as toujours fait, et si tu n'es pas satisfaite de ton sort, tu n'as qu'à partir.

Méprisante, je ricane.

— Et te laisser seul avec Kalika ! Mais elle serait morte de faim au bout de vingt-quatre heures...

— Personnellement, je pense que Kalika n'aura bientôt plus besoin de nous. Ce n'est pas une enfant normale, tu sais.

Et il précise :

— Elle n'est pas comme le futur bébé de Paula.

Je m'immobilise.

— Pourquoi dis-tu une chose pareille ?

Ray m'ignore.

— Au fait, quelle est la date prévue pour son accouchement ?

Ça m'intrigue : pourquoi Ray et Kalika me font-ils tous deux des remarques au sujet de Paula ?

— Elle n'accouchera pas, dis-je, soudain prudente. Paula vient de faire une fausse-couche.

Ray ne me croit pas.

— Mais oui, bien sûr, un âne l'a sauvagement attaquée.

— Un âne ?

— Exactement.

Je lui tourne le dos.

— Seymour avait raison.

Ray réagit instantanément.

— Tu as parlé à Seymour. Je peux savoir quand ?

J'attrape mes bottines.

— Ça ne te regarde pas.

— Il t'a parlé de moi ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Il m'a dit que le sang d'Eddie Fender t'avait troublé l'esprit, dis-je en le foudroyant du regard. Il m'a dit que je devais me méfier de toi, et il avait vraisemblablement raison.

Ray se détend.

— Ce bon vieux Seymour... Tu l'as invité à passer à la maison, histoire que vous puissiez papoter entre amis autour d'un bon dîner ?

Habillée de pied en cap, je m'apprête à sortir de la chambre, et je décide de mentir à Ray.

— Seymour n'est pas le moins du monde intéressé par nos problèmes, et il a tout un tas de choses passionnantes à faire en ce moment.

La réponse de Ray arrive à l'instant où je passe la porte :

— J'espère que tu ne lui as pas parlé de Kalika. Je l'espère sincèrement.

Jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je lance :

— Bien sûr que non. D'ailleurs, même si je lui en avais parlé, il ne m'aurait pas crue.

Hochant la tête, Ray se contente de sourire.

## CHAPITRE XIII

J'ai décidé que Kalika et moi irions ensemble dans un night-club à Hollywood. Il est une heure du matin, mais l'endroit est bondé. Je ne suis pas très sûre de savoir ce que je dois faire, mais c'est Kalika qui suggère de se cacher sous une couverture, sur la banquette arrière, en attendant que je lui ramène sa prochaine réserve de sang humain. Et tandis qu'elle se faufile sous la couverture, elle me lance un dernier regard. Ses yeux bleus expriment le plus grand sérieux.

— Tu auras assez chaud, comme ça ?

— Je n'ai jamais froid, réplique-t-elle.

— Si tu as envie de dormir, ne te gêne pas, mais quand je reviendrai, ne fais surtout pas le moindre bruit. Je m'occupe de tout.

Je parcours du regard le parking du club, apparemment complet.

— Une chose est certaine, c'est que je ne pourrai pas l'assommer en public.

— Emmène-le dans un coin discret, me dit Kalika. Je t'aiderai, Mère.

— Je te l'ai déjà dit, je ne veux pas de ton aide.

Kalika fait alors un geste auquel je ne m'attendais pas du tout : s'approchant de moi, elle dépose tendrement un baiser sur mes lèvres.

... Sois prudente, Mère, et souviens-toi que tu ne disposes plus de tes pouvoirs de vampire.

Le baiser m'avait réchauffé le cœur, mais ce qu'elle vient de dire me glace aussitôt.

— Mais... Tu sais que j'étais un vampire ?

— Oui. C'est lui qui me l'a dit.

— Ray ?

— Oui.

— Pourquoi ne l'appelles-tu jamais Père ?

- Tu l'appelles Ray. Alors, je l'appelle Ray moi aussi.
- Mais il m'appelle Sita, lui.
- Tu veux que je t'appelle Sita ?
- Non, ça n'a aucune importance. (Je réfléchis un instant.)

Tu aimes Ray ?

Kalika hausse les épaules.

— Ce que je ressens... L'heure est mal choisie pour t'expliquer ce que je ressens pour Ray.

- Tant pis, dis-le quand même.
- Tu n'es pas encore prête à entendre ce que j'ai à dire.
- Et je serai prête quand ?
- Bientôt.
- Comment le sais-tu ?

Elle tire la couverture par-dessus sa tête et, avant de disparaître, elle ajoute :

— Je sais beaucoup de choses, Mère.

Quand j'entre dans le club, la musique est assourdissante, et les stroboscopes sont en pleine action – un bruit de tonnerre et des éclairs psychédéliques qui sont parfaitement assortis à l'état d'esprit d'une clientèle saturée d'alcools forts. Naturellement, je danse merveilleusement bien, même sans mes dons de vampire. Jetant un rapide coup d'œil autour de moi, je bondis aussitôt sur la piste, histoire d'attendre que le prochain repas de ma fille vienne volontairement à moi. La culpabilité que j'éprouve me rend moins exigeante sur le choix de mes proies, et je préfère encore que la fatalité – le destin – décide à ma place du pénible sort de la future victime.

Quelques minutes plus tard, un homme d'une trentaine d'années s'approche de moi. Il porte une fine moustache noire, et un blouson magnifiquement coupé. La façon dont il s'exprime révèle qu'il a fait des études supérieures : j'ai sans doute affaire à un ancien membre d'une université prestigieuse, qui doit être avocat ou juriste, et dont les revenus sont apparemment confortables – à son poignet, une Rolex, et à l'oreille, un anneau en or dans lequel est incrusté un petit diamant. Sans être beau, il a du charme, et une voix plutôt suave.

— Vous permettez ? me demande-t-il, tout en commençant à danser près de moi.

Les cheveux dans les yeux, je souris, sans cesser de me déhancher.

— Je permets.

Il glousse.

— Hé, vous dansez sacrément bien.

— Je vous retourne le compliment. Comment vous appelez-vous ?

— Billy, et vous ?

— Cynthia, mais mes amis préfèrent Cindy.

Le type est radieux. Tout se déroule comme il l'avait espéré, et il est en train de bien s'amuser.

— Alors, moi aussi.

Au bout d'une vingtaine de minutes, nous quittons la piste de danse et Billy m'offre un premier verre. Installés au bar, nous en profitons pour reprendre notre souffle, et discuter un peu. J'avais vu juste, il est effectivement avocat, mais il m'assure qu'il est honnête.

Je choisis mes clients, et je ne triche pas sur mes honoraires, déclare-t-il fièrement entre deux gorgées de Bloody Mary – mon cocktail préféré quand je suis en chasse.

Personnellement, j'ai déjà entamé mon deuxième verre. La vodka à la propriété de calmer ma nervosité, bien qu'elle ne soit pas particulièrement indiquée pour la rapidité des réflexes. Sous ma veste de cuir noir, je porte à la ceinture mon arme équipée du silencieux, mais je sais déjà que je n'en aurai pas besoin avec Billy. Celui-ci s'apprête à connaître le même sort que le malheureux Eric. Malgré le sentiment de culpabilité qui m'étreint, je m'efforce de me concentrer.

— Vous travaillez pour quel cabinet ?

— Je suis chez Gibson et Pratch, dans Century City. Moi-même, j'habite dans la vallée. Le matin, il est quasiment impossible de circuler sur l'autoroute de San Diego, tout est bouché. Et vous, vous êtes dans quelle branche ?

— Je suis professeur de musique, dis-je sans sourire.

— Cool. De quel instrument jouez-vous ?

— Le piano, et un peu de violon.

— Ça, c'est incroyable ! Justement, je viens d'hériter d'un vieil oncle richissime un magnifique piano à queue. J'ai toujours



eu envie de prendre des leçons, mais l'occasion ne s'était encore jamais présentée.

Il réfléchit quelques secondes, et une idée géniale lui traverse l'esprit. Une inspiration divine, j'en jurerais. J'ai déjà compris depuis longtemps : dès qu'il m'a aperçue, il m'a dévorée des yeux.

— Hé, qu'est-ce que vous diriez de jouer un petit morceau de piano ?

En riant, je regarde autour de moi.

— Vous avez apporté votre piano ?

— Non, chez moi. À cette heure-ci, ça roule bien, on y sera vite.

J'hésite.

— Je suis d'accord avec vous, Billy, il se fait tard. Demain matin, je me lève tôt.

— A qui voulez-vous faire croire ça ? Vous êtes professeur de musique, non ? Il vous suffit d'appeler vos élèves et de leur fixer un autre rendez-vous. Prenons ma voiture, je viens de m'acheter une Jaguar.

Voilà une nouvelle qui m'impressionne.

— J'adore les Jaguar...

Jetant un coup d'œil à ma montre, je fais mine d'hésiter encore. Décidément, je joue mon rôle à la perfection.

— Bon, d'accord, mais je vais vous suivre en voiture jusqu'à chez vous. Comme ça, après le piano, je pourrais rentrer.

Satisfait, Billy pose son verre.

— Je vais rouler doucement : pas question de vous perdre en route !

De retour à la voiture, je constate que Kalika s'est endormie, et c'est au rythme de sa respiration que je m'engage sur l'autoroute, lancée à la poursuite de la Jaguar de Billy. En bon avocat, il a menti-il roule à toute vitesse, comme un fou.

Mon plan est simple : dès que nous sommes entrés chez lui, je l'assomme, et ensuite, je le charge dans le coffre de ma voiture. Étant donné qu'il a bu toute la soirée, ce sera facile. Le pauvre garçon ne saura même pas qui l'a frappé.

Avec Kalika toujours endormie sur la banquette arrière, nous arrivons chez Billy.

Je laisse mon arme dans la boîte à gants.

Comparée à sa voiture toute neuve, la maison de Billy est au fond d'une impasse, et d'un aspect plutôt modeste. Le bitume de l'allée est fendu, et la pelouse mériterait un coup de tondeuse. La voiture de Billy disparaît dans le garage attenant à la maison, et je me gare devant, dans la rue. Après m'être assurée que Kalika est confortablement installée, je m'en vais rejoindre Billy, qui m'attend devant la porte. Les talons de mes bottes martèlent la chaussée. Billy, lui, se prépare à passer une nuit qu'il espère chaude, très chaude, à en juger par le sourire lubrique qu'il m'adresse. À peine sommes-nous à l'intérieur qu'il me plaque un baiser sur la bouche, ce qui ne me surprend pas. L'alcool lui donne une haleine vaguement sucrée, et il presse sur moi des mains rendues moites par l'émotion. Il me pousse contre le mur, et je suis obligée de tourner la tête pour reprendre mon souffle.

Je proteste :

— Attends une seconde, Billy, tu ne m'as même pas fait visiter ta maison. Et où se trouve le piano dont tu m'as parlé ?

Les yeux brillants, il me toise.

— Je n'ai pas de piano.

— Mais... Tu m'as dit que ton oncle...

— Je n'ai pas d'oncle non plus.

À cet instant précis, je perçois une odeur caractéristique, que la plupart des femmes ne sentiraient même pas, mais dont j'ai une longue expérience. Nul besoin de posséder un odorat surhumain pour l'identifier : quelque part dans la maison de Billy, camouflé peut-être sous son lit, ou coulé dans du béton sous le sol de la salle de bains, il y a un cadavre – voire plusieurs ! Étant donné la lueur de folie qui brille dans ses yeux, je suis certaine qu'il y en a plus d'un, et je me maudis intérieurement. Comment ai-je pu me montrer aussi imprudente ? Si j'étais encore en possession de mes dons de vampire, nul doute que j'aurais senti qu'il m'avait menti sur toute la ligne.

Prudemment, je me garde bien de lui montrer que j'ai compris.

— Ne t'en fais pas, Billy, je ne suis pas pianiste non plus.

Cette déclaration l'emplit de joie.

— Tu m'as menti ?

— Disons plutôt que nous nous sommes mentis mutuellement.

S'ensuit un cliquètement métallique. Un son tout à fait caractéristique : celui que produit un couteau à cran d'arrêt quand la lame jaillit. Billy lève le bras, comme pour me frapper, mais il est près de moi, trop près, et je le repousse de toutes mes forces, tout en lui balançant mon genou droit entre les jambes. Le problème, c'est que Billy doit porter une quelconque protection par-dessus ses parties intimes : le coup le stoppe dans son élan, mais il n'a pas l'air de souffrir, et la lame de son couteau poursuit son affreuse trajectoire, droit vers ma gorge. À la dernière seconde, je réussis à pivoter légèrement sur le côté, évitant ainsi d'avoir la carotide tranchée. Mais bien que j'aie paré au plus pressé, la lame se plante tout de même dans mon épaule gauche, transperçant le cuir de ma veste. Il faut dire que cette lame est incroyablement bien aiguisée : elle s'enfonce d'une dizaine de centimètres dans ma chair tendre. Le sang jaillit de la blessure, et je titube jusqu'au milieu de la pièce.

Comme je regrette d'avoir laissé mon arme dans la voiture...

Son couteau ensanglanté dans une main, l'autre plaquée sur sa braguette, Billy s'approche de moi. Mais bien qu'il ait retrouvé le sourire, ce n'est plus le tueur en série sûr de lui qu'il était un instant auparavant.

Tu es une sale petite garce, me lance-t-il.

Saisissant un vase plein de fleurs, je fais mine de le jeter sur lui :

— Ne bouge plus, sinon, je hurle !

Il éclate de rire.

— Les seuls voisins que j'ai sont tous vieux, et complètement sourds. Cette maison est parfaitement insonorisée, et tu peux hurler autant que tu veux, Cindy.

— Je ne m'appelle pas Cindy. Et tu ne t'appelles pas Billy.

Surpris, il me demande :

— Qui es-tu ?

— Je ne vois vraiment pas pourquoi je te le dirais.

— Parce que je veux savoir ton véritable nom avant de te tuer.

Je durcis le ton.

— Je suis Sita, et j'appartiens à un passé très ancien. Malgré mon apparence, je suis bien plus âgée, et j'ai déjà eu affaire à des crapules dans ton genre. Cette nuit, c'est toi qui vas mourir, et je me contre-fiche de ton vrai nom.

En entendant ces mots, il charge, et pour un non-vampire, il est diablement rapide. Le vase, évidemment, je le lance sur lui simplement pour le déséquilibrer, mais on dirait qu'il a anticipé ma réaction : esquivant le projectile, il se prépare à poursuivre la lutte. Mais j'ai déjà bondi, le pied droit en avant, dans le but de lui balancer le talon de ma botte dans la mâchoire, sur ce point précis que les boxeurs professionnels connaissent bien. Un coup bien appliqué devrait suffire à l'envoyer au tapis.

Malheureusement, une fois de plus, mes muscles me trahissent, et mon pied rate de peu sa cible : ma botte se contente d'égratigner la mâchoire de Billy. Il recule, mais ne renonce pas, au contraire. Essuyant le sang qui perle d'un revers de manche, il me regarde, haineux.

— Où as-tu appris à te battre comme ça ? me demande-t-il.

— J'ai pris des cours par correspondance.

Et je commence à tourner autour de lui, mais il n'est plus question de compter le surprendre. Surveillant mes déplacements, il fonce sur moi en brandissant son couteau, et je me rends compte qu'il est plutôt bien entraîné. Il ne cherche pas à frapper au hasard, au contraire : chacune de ses tentatives est parfaitement calculée. L'une d'elles aboutit, et la lame m'entaille profondément la main droite. La douleur est intense, et je saigne abondamment, mais je continue ma manœuvre d'encercllement, résolue à porter une nouvelle attaque. Sa tactique défensive est au point ; toutefois, il ne cesse d'agiter les bras. Je sais qu'il ne faut pas qu'il puisse me toucher à la jambe, parce qu'il en profiterait alors pour me couper le pied, en me forçant à regarder le spectacle.

Mais voilà qu'il commet une erreur : il vise mes yeux mais, sans s'en rendre compte, il communique ses intentions. Ma première réaction est simple – je me baisse. Et dès que la lame

est passée au-dessus de ma tête, je bondis, balayant du pied gauche les deux jambes de mon agresseur. Il s'agit d'une technique de kung-fu, très ancienne, et très efficace. Billy – appelons-le comme ça pour l'instant – s'écroule, je me dirige vers lui, et dès qu'il tente de se relever, je lui donne un grand coup de botte en plein visage, puis sur le torse. S'effondrant sur la table basse, il lâche son couteau à cran d'arrêt qui rebondit sur la moquette lui liée de sang, et que j'envoie valdinguer hors de sa portée. Étendu sur le dos, le souffle coupé, il me dévisage, incrédule. Le dominant de toute ma taille, je triomphe – comme avant, quand j'étais vampire, l'osant le pied sur son poignet gauche, je maintiens fermement son bras plaqué contre la moquette.

— En fait, je sais jouer du piano, lui dis-je. Et s'il y en avait un chez toi, je pourrais jouer le Requiem de Mozart, une fois que j'aurais fourré ton cadavre au fond d'un placard.

Dans ses yeux, je distingue encore la même lueur bizarre.

— Tu t'appelles vraiment Sita ?

— Oui.

— Quel âge as-tu ? Tu es bien plus âgée que tu n'en as l'air, pas vrai ?

— Exact. Et toi, dis-moi quel est ton âge, et comment tu souhaites mourir.

Billy sourit.

— Je ne vais pas mourir.

— Ah non ?

— Non.

Et avant que j'aie le temps de réagir, il sort un petit revolver et le pointe sur moi.

— Pas ce soir, Sita.

Une fois de plus, je suis furieuse contre moi-même : j'aurais dû lui régler son compte dès qu'il était à ma merci. Mon problème, je le connais : j'avais l'habitude de jouer avec mes proies, ce qui est un luxe que je ne peux plus me permettre, maintenant que je suis redevenue mortelle. Et là, pas question d'esquiver la balle qu'il a l'intention de me loger dans la cervelle. C'est lui qui dirige le jeu, à présent. Retirant le pied qui bloquait le bras de Billy, je recule de quelques pas. Lentement, il se

relève, le canon de son revolver dirigé sur moi. Ce n'est pas le genre de type à commettre deux fois la même erreur, l'odeur qui règne chez lui en témoigne.

— Combien de filles as-tu massacrées ?

— Douze, rétorque-t-il avec un grand sourire.

— La plus jeune avait cinq ans, et toi, veinarde, tu vas être la treizième...

— Le nombre treize n'a pas la réputation de porter chance, tu le sais certainement.

Agitant son arme, il me fait signe de m'agenouiller.

— Et mets tes mains sur ta tête. Ne fais aucun geste brusque.

Je m'exécute. De toute façon, je n'ai pas le choix. Le sang qui s'échappe de ma main entaillée coule dans mes cheveux et sur mon visage. Comme si j'étais à nouveau un vampire, je pleure des larmes de sang. La situation dans laquelle je me trouve est désespérée, c'est évident, et je n'arrive pas à penser à une solution de secours. À l'aide d'une cordelette en nylon, Billy m'attache les poignets dans le dos, et bien que je sois encore capable de défaire n'importe quel nœud, même dans mon état actuel, il complique le problème en les doublant, voire en les triplant. Une fois qu'il a fini de me ligoter, il s'accroupit devant moi, et sort à nouveau son couteau à cran d'arrêt. Du bout de la lame, il joue avec mes cheveux, et avec mes yeux, l'acier coupant comme un rasoir frôlant la surface du globe oculaire. Franchement, je ne serais pas surprise qu'il m'énuclée, histoire de gober mes deux yeux l'un après l'autre.

— Tu es si belle, me dit-il.

— Merci du compliment.

— Toutes les filles que j'ai eues étaient belles. D'ailleurs, si elles sont moches, je ne les travaille pas.

Je me retiens de lui cracher au visage.

— Pourquoi travailles-tu ces filles ?

— Pour leur donner une autre dimension. J'adore.

— J'avais compris.

Penché sur moi, il me souffle son haleine à la figure. La lame de son couteau se trouve à présent dans ma narine droite.

— Tu sais, je n'avais encore jamais rencontré de fille comme toi. Non seulement tu sais te battre, mais en plus, tu n'as peur de rien.

Je lui adresse mon sourire le plus charmant.

— Et tu t'es dit que je serais pour toi la partenaire idéale. Détache-moi, nous serons plus à l'aise pour en discuter.

Billy éclate d'un rire sonore.

— Tu vois ! C'est exactement ce que je voulais dire : même la perspective de mourir ne change rien à ton sens de l'humour.

Glissant la lame un peu plus loin au fond de ma narine, il cesse de sourire. Le tueur en série typique, totalement imprévisible.

— Mais certaines de tes petites plaisanteries ne me font pas rire du tout, et elles auraient même tendance à m'agacer. Or, je déteste qu'on m'agace.

Je me force à déglutir.

— Bien sûr, je te comprends.

La lame se plante carrément au fond de ma narine, et un filet de sang apparaît à la base de mon nez, et se met à couler jusque dans mon cou. Les yeux de Billy sont tout près des miens et, s'il le voulait, il pourrait lécher le sang d'un coup de langue. D'ailleurs, j'ai peur que ce soit ce qu'il a prévu de faire : pourvu que le goût de mon sang lui plaise !

Ça fait mal, une lame plantée dans la narine, mais malgré la douleur, je n'arrive pas à trouver un moyen de me sortir de cette situation. Sans compter que je m'inquiète pour Kalika, endormie dans la voiture, plus que pour moi. Décidément, je suis une bonne mère : c'est par amour pour ma fille que je suis venue m'empêtrer dans les filets de ce psychopathe. Krishna comprendra.

J'ai comme l'impression que je ne vais plus tarder à le revoir.

— Tu sais ce qui ne me plaît pas chez toi ? me demande Billy. C'est ton arrogance. Une fois, au lycée, j'ai eu une petite amie dans ton genre. Elle s'appelait Sally, et elle débordait d'assurance.

Il s'interrompt un instant.

— Du moins jusqu'à ce qu'elle perde son nez et ses lèvres. Une fille défigurée est rarement une grande gueule.

Sagement, je décide de la fermer.

Et soudain, on frappe à la porte.

Billy appuie sur le manche de son couteau à cran d'arrêt, poussant la lame encore plus profondément dans ma narine pour me forcer à pencher la tête en arrière.

— Pas un bruit, compris ? chuchote-t-il. On peut mourir de deux façons différentes : en une seule fois, ou à petit feu. Fais-moi confiance, si tu essaies d'attirer l'attention, je suis tout à fait capable de passer une semaine entière à te faire passer le goût de la vie.

Battant des cils, je lui fais signe que j'ai pigé. Oui, j'ai compris, d'accord.

Sauf que je sais qui se tient derrière la porte. On frappe à nouveau.

Billy commence à transpirer à grosses gouttes. De toute évidence, il a peur que l'isolation phonique de sa maison n'ait laissé passer des bruits suspects, décidant l'un de ses voisins à appeler la police. Tout ce qu'il peut faire, c'est attendre la suite des événements, et flipper. Mais le suspense ne dure pas longtemps. Lentement, la porte s'ouvre, et on voit apparaître la tête d'une ravissante petite fille, avec une magnifique chevelure noire et de grands yeux d'un bleu très sombre.

— Tout va bien, Mère ? dit Kalika.

Billy est à la fois stupéfait et soulagé. Il baisse un peu son couteau à cran d'arrêt et m'interroge :

— C'est ta fille ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle fiche ici ?

— Elle est venue avec moi. Elle dormait à l'arrière de ma voiture.

— Je n'en reviens pas... J'ignorais que tu avais une fille.

— Disons qu'en ce qui me concerne, tu es loin de tout savoir.

Je regarde Kalika, tout en me demandant ce que je dois faire : être une bonne mère et l'avertir du danger, ou garder le silence en espérant que nous allons toutes les deux sortir d'ici



vivantes. Honnêtement, j'ignore si les réflexes de Kalika sont rapides, je ne sais pas comment évaluer sa force physique, mais un vampire de son âge et de sa taille devrait pouvoir maîtriser Billy. Prudemment, je me hasarde à dire :

— Chérie, ça ne va pas du tout.

— Tu vois, je te l'avais dit, réplique-t-elle.

Retirant de mon nez la lame de son couteau, Billy se plante devant moi. Lui aussi saigne, et il est couvert de sang, le sien et le mien. Dans la main droite, il tient son couteau ensanglanté, et le revolver qu'il porte enfoncé dans sa ceinture brille de tous ses feux. Quant à ses yeux, on les jurerait radioactifs. Il a l'air aussi sympa que Jack l'Éventreur défoncé au PCP, ce qui ne l'empêche pas de faire signe à Kalika d'avancer vers lui, comme un Père Noël qui attendrait qu'on vienne lui réciter une liste de cadeaux.

— Approche-toi, ma mignonne, dit-il d'une voix douce.

Et Kalika de s'approcher lentement, notant au passage le moindre détail : la moquette qui recouvre le sol, l'attitude de Billy, la hauteur du plafond, la position des meubles – bref, elle se comporte exactement comme un vampire expérimenté sur le point de porter le coup fatal. Visiblement à l'aise, elle a les bras le long du corps, ses jambes légèrement écartées lui assurent une stabilité parfaite, et elle se tient même sur la pointe des pieds, afin d'être prête à foncer indifféremment d'un côté ou de l'autre. Billy sent qu'il y a quelque chose d'étrange chez cette petite fille, et alors qu'elle n'est plus qu'à trois mètres de lui, son sourire s'évanouit. Tapie dans un coin, terrorisée, je me contente d'observer la scène avec stupéfaction. À ce moment-là, je m'aperçois que j'aime ma fille d'un immense amour, et que je préférerais mourir dix fois plutôt que la voir souffrir.

— Comment tu t'appelles, ma jolie ? dit Billy, alors que Kalika se plante devant lui. Sa voix tremble un peu, peut-être à cause du pouvoir hypnotique des yeux de Kalika, qui sont rivés sur lui. Penchant la tête sur le côté, Kalika dévisage Billy. Jusqu'à maintenant, elle m'a ignorée.

— Kalika, dit-elle.

Il s'étonne :

— D'où ça vient, un prénom pareil ?

— C'est un nom indien. Kalika, c'est ce que je suis.  
— Qu'est-ce que tu veux dire ?  
— C'est un prénom qui a plusieurs significations, mais la plupart sont secrètes.

Elle se décide enfin à commenter ma présence.

— Tu as fait du mal à ma mère, regarde : elle saigne.

Billy pousse un immense soupir.

— Je le sais, Kalika, et crois-moi, j'en suis désolé. Mais c'est ta mère qui m'a attaqué, et j'ai été obligé de me défendre.

Kalika reste impassible.

— Tu mens. Toi, tu es méchant, mais ton sang, lui, doit être délicieux. J'ai l'intention d'y goûter, tout à l'heure.

Puis elle ajoute :

— Tu peux poser ton couteau et ton revolver, tu n'en as plus besoin, maintenant.

Décidément, Billy est en train de passer la nuit la plus étrange de toute son existence. Avec un sourire carnassier, il se tourne vers moi.

— Quel genre de bêtises as-tu appris à cette gamine, Sita ?

Je hausse les épaules.

— Elle regarde trop la télé.

Billy en renifle de mépris.

— C'est trop ! J'arrive pas à croire qu'une famille comme la vôtre puisse exister ! Le couteau dans la main droite, il fait un pas en direction de ma fille.

— Amène-toi, fillette, je vais t'enfermer dans l'autre chambre. Ta mère et moi, on a des trucs à faire, et ça ne peut vraiment pas attendre. Mais ne t'en fais pas : si tu es bien sage, je viendrais bientôt le chercher.

Billy lui tend alors sa main libre.

— Viens, donne-moi la main.

Innocemment, Kalika prend la main de Billy. Elle va même jusqu'à laisser les doigts de l'homme se refermer sur sa menotte, et soudain, avec une rapidité surhumaine, elle agrippe l'autre main de Billy, lui tord complètement le poignet, et lui plonge la lame du couteau dans l'estomac – la lame s'enfonce littéralement jusqu'à la garde. Baissant la tête, Billy ne peut que constater les dégâts, et une expression mêlant la surprise et

l'angoisse se peint aussitôt sur son visage. Lentement, comme dans un rêve, il lâche son couteau à cran d'arrêt. De toute évidence, son poignet est cassé. Un flot de sang rougit déjà le devant de son pantalon, et Kalika manifeste pour la première fois un certain plaisir.

— J'ai faim, annonce-t-elle.

Au bord de l'asphyxie, Billy essaie vainement de respirer, mais il est en train de comprendre qu'il court un danger mortel, et qu'en fait, il est peut-être déjà foutu. Rassemblant ses dernières forces, il tente de frapper Kalika, mais celle-ci ne se tient plus à l'endroit où elle se trouvait encore un instant auparavant, et il la rate, évidemment. C'est bien la digne fille de sa mère... À deux reprises, sa jambe droite se détend et, avec son petit soulier verni noir – j'en ai acheté une paire tout exprès pour elle au centre commercial –, elle fracasse successivement les cartilages de chacun des genoux de Billy. En retombant sur ses articulations explosées, il pousse un hurlement de douleur vraiment pitoyable.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Ce n'est quand même pas une gamine de cinq ans qui m'a fait ça ! s'écrie-t-il.

Kalika s'approche de lui, l'attrape par les cheveux et tire sa tête en arrière, exposant ainsi sa gorge. Son visage exprime un calme surnaturel que je trouve absolument fantastique.

— Si tu comprenais les différentes significations de mon prénom, déclare-t-elle froidement, tu n'aurais pas besoin de te poser autant de questions.

Une gorgée de sang succédant à l'autre, Billy finit par mourir.

Parce qu'avant de me libérer, Kalika a décidé de se nourrir.

Et même moi, Sita la Damnée, je trouve le spectacle insupportable.

## CHAPITRE XIV

Au cours de la semaine qui suit, Kalika achève sa maturité, et elle est à présent âgée d'une vingtaine d'années, l'âge que j'avais quand j'ai été changée en vampire. Il semblerait qu'elle ait cessé de grandir, ce qui ne me surprend pas : un être humain n'est jamais aussi fort, mentalement et physiquement, qu'à la sortie de l'adolescence. Aucun doute, Kalika est très puissante, mais je n'arrive pas à évaluer sa force. À part l'incident avec Billy, elle n'étale pas ses capacités devant moi, mais une chose est sûre, pourtant – elle n'a plus besoin que je lui apporte ses repas. Dorénavant, elle quitte la maison pendant de longues heures – elle part à pied, et la nuit. Quand elle revient chez nous, je me garde bien de lui demander où elle est allée, ou avec qui elle était. Je ne veux pas le savoir.

Évidemment, en disant ça, je mens. En fait, tous les matins, je scrute les journaux à la recherche des faits divers évoquant des meurtres que la police n'a pas élucidés. Et comme je n'en trouve aucun, je suis extrêmement intriguée.

Les flics n'ont pas encore retrouvé Billy – du moins, ce qu'il en reste – mais ce n'est qu'une question de jours. Tout ce que j'espère, c'est qu'en même temps, la police découvrira également les cadavres de ses victimes.

J'ai encore la main et l'épaule bandées, mais il faut préciser que je ne me suis pas offert le luxe d'un médecin ou d'un séjour à l'hôpital. Toutefois, j'ai réussi à recoudre mes blessures, et plutôt bien, bien que je sache que je garderai les cicatrices toute ma vie.

Le changement dans les habitudes alimentaires de ma fille signifie également que je n'ai plus besoin d'enfermer Eric dans la chambre d'amis. Hélas, je n'arrive pas à imaginer le moyen de le laisser filer sans qu'il n'en profite pour se précipiter chez les flics. Changer de ville, ou même déménager dans un autre état, ce n'est pas non plus la solution. Enfin, ce serait peut-être une

bonne idée, mais je n'ai pas envie de partir d'ici, du moins pas avant que Paula n'ait accouché. Kalika et Ray ne veulent pas bouger non plus, et ils me l'ont clairement signifié, à plusieurs reprises.

Je garde donc Eric enfermé dans sa chambre, mais j'ai arrêté de prendre son sang. J'espérais que cela lui remonterait le moral, et qu'il reprendrait des forces, mais Eric semble avoir sombré dans une sévère dépression nerveuse, et il refuse de s'alimenter.

— Eric, je t'en prie, mange quelque chose, dis-je, lui offrant un burger et des frites. C'est un Big Mac que j'ai acheté chez McDonald's, et je t'ai pris une grande portion de ces délicieuses frites dorées à point. Regarde, j'ai même pensé à te rapporter un milk-shake à la vanille ! Il garde la tête obstinément baissée, mais j'essaie quand même de lui caresser gentiment les cheveux. Depuis notre rencontre, il a perdu une quinzaine de kilos, et son teint jaunâtre n'indique rien de bon. Les énormes cernes mauves qu'il a sous les yeux sont dus à sa dépression, et aussi aux coups qu'il a reçus chaque fois que je l'ai fait taire. Son nez n'est toujours pas réparé, et parce qu'il est étroitement ligoté, sa respiration est approximative.

— Eric, il faut que tu manges un peu, lui dis-je le plus gentiment possible. Tu es en train de dépérir.

— Mais alors, pourquoi ne me libérez-vous pas comme vous me l'avez promis ? me demande-t-il d'une voix calme. Je suis malade – et vous le savez.

— Je vais te relâcher, Eric, tu peux me croire, mais il faut d'abord que je mette au point un plan d'action. Tu peux comprendre que je n'ai absolument pas envie que tu ailles tout raconter à la police. Avant de te libérer, il faut d'abord que je quitte cette ville.

— Je ne dirai rien à la police. Tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi.

— Je sais, et je t'assure que ta détention ne sera plus très longue.

Je lui tends le Big Mac.

— Fais-moi plaisir, manges-en au moins la moitié, et partageons les frites. On n'a qu'à faire comme lors de notre

première rencontre dans le parc, quand tu m'avais emmenée dans ce petit café, tu t'en souviens ?

Apparemment, j'aurais mieux fait de ne pas évoquer le sujet. Eric se met à sangloter.

— J'ai cru que vous étiez une fille sympa, et tout ce que je voulais, c'était discuter un peu avec vous. J'ignorais que vous alliez me faire du mal et me vider de tout mon sang.

— Mais j'ai arrêté les prélèvements sanguins ! La situation est en train de s'améliorer, et tu ne vas pas tarder à revoir tes parents. Et ils vont être si heureux de retrouver leur fils ! Pense à ça, Eric, et essaie d'être positif. Imagine le genre d'accueil que tu vas avoir ! Toutes les télés de la région vont se jeter sur toi pour t'interviewer, et tu pourras même en rajouter, histoire de rendre ton histoire encore plus incroyable ! Tu n'auras qu'à raconter qu'une horde de vampires t'a torturé nuit et jour, et qu'elle s'est servie de ton sang pour accomplir des rituels sataniques. Les médias vont adorer — le satanisme, c'est un truc qui les branche vraiment. Tu vas devenir une vedette, un héros, et toutes les filles vont vouloir sortir avec toi. Rien de plus sexy qu'un héros, surtout s'il est jeune et beau comme toi. Crois-moi, tu n'auras plus besoin d'aller draguer dans le parc...

Mais Eric n'écoute pas, et c'est en vain que je tente de l'exhorter à prendre les choses du bon côté. Les yeux injectés de sang, il me regarde fixement.

— Même si vous aviez réellement l'intention de me laisser partir, elle ne serait pas d'accord.

Interloquée, je réfléchis quelques secondes.

— Elle ? Qui ça, elle ?

— Celle à qui vous donnez mon sang.

— Je ne vois vraiment pas de qui tu parles.

— Je l'ai vue. Elle se sert de vous, et vous ne vous en rendez même pas compte, mais je sais que cette fille n'est pas un être humain comme les autres. J'ai vu ses yeux, et dans ses yeux, le reflet du feu qui la dévore à l'intérieur. Elle boit le sang des humains, et c'est l'incarnation du diable.

Il hoche la tête, comme un homme convaincu que sa vision est inspirée par Dieu, et qui n'en démordra jamais.

— Quand elle en aura fini avec moi, ce sera votre tour, et elle vous bouffera la cervelle.

Eh bien, j'avoue que je ne sais pas quoi répondre à ça.

Déposant le Big Mac à portée des mains d'Eric, je quitte la pièce.

Ray est tranquillement installé dans le salon, et Kalika, elle, médite au soleil dans le jardin. Les yeux fermés, assise dans la position du lotus sur une grande serviette blanche, elle porte un maillot de bain noir, et se tient parfaitement immobile – on dirait même qu'elle ne respire plus. Depuis quelques jours, la méditation est devenue pour elle une nouvelle habitude, mais j'ai peur de lui demander quelles sont ses véritables motivations. Elle axe peut-être sa méditation sur son propre prénom et ses significations secrètes. Les sens cachés du nom Kalika ont la réputation d'être des mantras extrêmement puissants.

Ray lève les yeux vers moi.

— Il s'est décidé à manger ?

— Non.

— Qu'allons-nous faire de ce garçon ?

Prenant place sur le divan, face à Ray, je lui réponds :

— Aucune idée. Laissons-le partir.

— Impossible. Pas maintenant, en tout cas.

— Eh bien, nous le relâcherons plus tard.

Ray secoue la tête.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Si nous le relâchons, il faudra alors que nous dissimulions toutes les traces de notre séjour ici. Ce gars va donner à la police toutes les informations dont les flics ont besoin pour nous coincer. Avant de le renvoyer chez lui, pense un peu à tout ça. D'ailleurs, tu as dit toi-même que le gouvernement était peut-être encore à ta recherche. À ton avis, à quoi vont penser les autorités quand elles entendront l'histoire de ce jeune homme, retenu prisonnier par une belle jeune femme blonde qui lui faisait des prises de sang à intervalles réguliers ? Ils n'auront plus qu'à faire le rapprochement entre cette affaire et toi, et à lancer une chasse au vampire comme on n'en a encore jamais vu dans ce pays. Et

n'oublie pas que le gouvernement est toujours à la recherche d'échantillons de sang de vampire.

Sur un ton monocorde, je réplique aussitôt :

— Mais tu veux que je pense à quoi, exactement ?

Ray hésite un instant.

— Débarrasse-toi du problème.

— Tu me conseilles de liquider Eric et de l'enterrer au fond du jardin ?

— Non, je pense qu'il faut l'enterrer ailleurs que dans notre jardin. Mais en effet, je ne vois pas comment nous pourrions le relâcher sans risquer de nous faire arrêter par la police.

Tout en le dévisageant, je lui souris – un sourire tout ce qu'il y a de commercial.

— Tu sais, Ray, je viens de penser à quelque chose.

— Quoi ?

— Je ne sais pas qui tu es. Oh, bien sûr, tu ressembles à Ray trait pour trait, tu t'exprimes comme lui, et tu te souviens des mêmes choses que lui. Mais, franchement, je ne sais pas qui tu es.

— Sita, je t'en prie, fais preuve d'un peu de sérieux, pour une fois. Il faut que tu regardes la réalité en face.

— C'est précisément ce que je suis en train de faire. Le Ray que j'ai rencontré et aimé ne songerait jamais, à tuer un innocent, quelles que soient les conséquences que ça implique pour lui. Une telle idée ne lui traverserait même pas l'esprit. Et ce n'est pas tout : j'ai bien observé notre fille au cours de ces quelques derniers jours, et je peux t'assurer qu'elle ne te ressemble pas du tout. Elle et toi n'avez strictement rien en commun. Comment expliques-tu ce mystère ?

Ray se racle la gorge.

— C'est plutôt à toi de répondre à cette question, C'est toi qui as porté cette enfant.

— J'aimerais beaucoup connaître la réponse, parce que je pressens qu'elle expliquerait en même temps pas mal d'autres choses.

— Lesquelles, par exemple ?

Mon sourire disparaît.



— Je ne sais pas si je peux me confier à toi. Ray, je n'ai aucune confiance en toi, et il est hors de question pour moi de tuer ce pauvre Eric. Avant d'en arriver là, nous aurons déjà quitté cette maison. Et si ce qu'il dit à la police a pour résultat de lancer le gouvernement à mes trousses, je m'en fiche éperdument.

— Tu ne partiras pas avant que le bébé de Paula ne soit né, je le sais.

— Le bébé de Paula n'est pas le sujet de la conversation que nous sommes en train d'avoir, toi et moi. Et je remarque que tu n'as toujours pas répondu à mes accusations. Tu n'essaies même pas de te défendre.

— Tes accusations sont tellement ridicules ! Que veux-tu que je te réponde ? Jetant un coup d'œil en direction du couloir, il ajoute froidement :

— Il faut éliminer Eric, et le plus tôt sera le mieux.

— Tu en as parlé à Kalika ?

— Oui.

— Et elle est d'accord avec toi ?

La réponse de Ray est très évasive.

— Disons qu'elle n'a pas d'opinion particulière sur le sujet.

— Kalika n'a pas l'habitude de parler pour ne rien dire.

D'un air de défi, je pointe le doigt sur Ray.

— Mais mettons les choses au point : si tu touches à un seul cheveu d'Eric, je te jure que tu le regretteras.

L'idée semble amuser Ray.

— Tu n'as plus tes pouvoirs de vampire, tu t'en souviens ? Et tes menaces ne me font vraiment pas peur, ma chère.

Par malchance, je n'ai pas le temps de lui répondre : c'est l'instant précis que choisit une voiture de police pour se garer dans l'allée menant au garage. Les deux policiers sont pratiquement à la porte quand je me souviens soudain qu'Eric n'est pas bâillonné. Depuis quelques jours, en effet, Eric peut parler librement, à condition de ne pas se mettre à hurler : il sait ce qu'il lui en coûterait s'il ne respectait pas la consigne.

Mais s'il comprend que des policiers sont dans la maison, quelle sera sa réaction ?

Ray se précipite dans la pièce du fond, qui jouxte la chambre d'Eric, et je vais ouvrir la porte. Devant moi, deux flics, un brun et un blond. Le brun, plutôt joli garçon, tient à la main une photo, et je reconnais aussitôt le visage d'Eric. Merveilleux.

— Bonjour, me dit-il. Je suis l'inspecteur Williams, et voici mon coéquipier, l'inspecteur Kent. Nous enquêtons dans le quartier pour rassembler des informations concernant ce jeune homme, Eric Hawkins, qui a disparu depuis trois semaines.

Il marque une pause, puis il lance :

— Pouvons-nous entrer ?

— Bien sûr, inspecteur.

Les deux hommes franchissent le seuil de la maison, et je leur demande :

— Ce jeune homme habite le quartier ? Oh, excusez-moi, asseyez-vous, je vous en prie.

Les inspecteurs Kent et Williams s'installent sur le divan. De toute évidence, c'est Williams qui est chargé de mener la conversation. Le chef, c'est lui – ses yeux fouillent le salon dans ses moindres recoins, à la recherche d'un éventuel indice. L'athlétique inspecteur Kent, lui, ressemble plutôt à un sportif particulièrement content de sa musculature. Je m'assois en face d'eux.

— Eric Hawkins n'habite pas très loin de chez vous, m'annonce Williams, et nous avons reçu le témoignage de l'une de vos voisines, qui a vu un jeune homme correspondant à la description du disparu entrer chez vous. Cette même voisine affirme également que, le jour de sa disparition, elle a vu la voiture d'Eric Hawkins garée devant votre maison.

— Vous n'êtes donc pas seulement en train de rassembler des informations concernant cette personne : vous êtes venus ici dans le but de me soumettre à un interrogatoire, c'est bien ça ?

Montrant la photo d'Eric, j'ajoute :

— Je n'ai jamais vu ce jeune homme.

D'un air grave, Williams enchaîne :

— Nous disposons aussi de deux autres témoignages, fournis par des amis d'Eric Hawkins, qui ont joué au basket avec lui le jour où il a disparu. Ils prétendent qu'il est parti en

compagnie d'une jeune femme dont le signalement correspond au vôtre.

Aussitôt, je lève la main.

— Une seconde ! De quel signalement parlez-vous ? Je ne sais même pas où se trouve le parc que vous avez mentionné. Pouvez-vous me dire exactement ce qu'ont dit ces soi-disant témoins ?

Dépliant une feuille de papier, Williams consulte ses notes.

— D'après eux, Eric Hawkins est parti avec une très jolie jeune femme, d'une vingtaine d'années environ, avec de longs cheveux blonds, comme vous.

Il m'en faut plus pour m'impressionner.

— Il y a des dizaines de milliers de jolies blondes correspondant à cette description dans le sud de la Californie.

— Vous avez tout à fait raison, madame, dit Williams. Nous procédons à des vérifications de routine, afin d'exploiter toutes les pistes possibles.

Il s'arrête quelques secondes, puis il recommence à m'interroger.

— Une Honda Civic bleue garée dans l'allée qui mène à votre garage, il y a trois semaines, ça vous dit quelque chose ?

— Je ne m'en souviens pas. Vous savez, nous recevons beaucoup de visites, et nos amis ont toutes sortes de voitures.

— L'un de vos amis ressemble-t-il à Eric Hawkins ? poursuit Williams. Serait-il possible que votre voisine ait été abusée par une quelconque ressemblance avec le disparu ?

Je hausse les épaules.

— Effectivement, vus de loin, deux ou trois de mes amis pourraient correspondre à la description de ce garçon.

Williams jette un coup d'œil en direction du jardin. Kalika n'est plus là.

— Voyez-vous un quelconque inconvénient à ce que nous visitions la maison ?

— Vous avez un mandat de perquisition ?

Aussitôt, Williams me lance un regard soupçonneux.

— Non. Nous avons simplement l'intention de vous poser quelques questions.

— Dans ce cas, je trouve votre requête tout à fait déplacée. Écoutez, je vis dans cette maison avec mon fiancé, et une amie. Nous n'avons kidnappé personne, et je n'apprécie pas du tout vos soupçons.

Pour la première fois, Kent prend la parole.

— Pourquoi ne pas nous laisser jeter un coup d'œil ?

— J'ai le droit de refuser.

— Qu'est-il arrivé à votre main ? me demande-t-il alors, pointant le doigt sur le pansement que j'ai à la main, souvenir de la lame du cran d'arrêt de Billy.

— Je me suis coupée en cassant un verre.

— Bonjour ! lance la voix douce de Kalika, qui apparaît en maillot de bain dans le couloir, une serviette autour de la taille.

— Il y a un problème ?

Je m'empresse de répondre :

— Non, aucun problème, d'ailleurs, ces messieurs sont sur le point de partir.

Williams se lève, et tend à Kalika la photo d'Eric d'Hawkins.

— Vous avez déjà vu ce jeune homme ?

Kalika étudie la photographie, puis elle me coule un regard malicieux.

— Oui.

C'est bien d'elle, ça. Encore un peu, et elle va leur parler de Billy.

— Où l'avez-vous vu ? lui demande aussitôt Williams.

Kalika réfléchit.

— Je peux vous y emmener, ce n'est pas très loin d'ici. Vous voulez que je vous montre l'endroit exact ?

Je toussote.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire, Kalika.

— Ça ne me dérange pas, réplique-t-elle. Pas du tout.

Je baisse la tête. Inutile de me disputer avec elle en présence de ces deux flics.

— Reviens vite ! dis-je à Kalika, tandis qu'elle sort de la maison, précédée par les deux policiers. Elle n'a même pas pris la peine de se changer, mais les deux hommes n'ont pas l'air mécontent... Kalika est si belle qu'ils ont les yeux rivés sur elle, et je prie pour qu'ils continuent, et qu'ils n'aient pas de famille

susceptible de regretter leur disparition. C'est pour les deux policiers que je me fais du souci, à présent.

Dix minutes après que Kalika est partie, Paula téléphone.

Les contractions ont commencé.

— Ne t'inquiète pas, j'arrive ! lui dis-je avant de raccrocher, et de me précipiter vers la porte.

Ray m'arrête.

— Appelle-nous quand le bébé sera né.

Je ne lui ai pourtant pas dit que Paula venait d'appeler, mais j'imagine qu'il l'a lu sur mon visage.

— J'essaierai d'y penser.

Et tandis que je descends les quelques marches du porche, il me crie :

— Souviens-toi que tu as promis à Kalika de l'emmener voir le bébé. N'oublie pas ta promesse.

Je l'ignore. Du moins, c'est ce que je voudrais.

## CHAPITRE XV

Paula est en train de subir une série de contractions dans ma voiture, quand je décide soudain que nous n'irons pas à la maternité où son médecin nous attend. Tournant à gauche, je prends la direction de l'autoroute. Paula, qui souffre considérablement, me regarde avec stupéfaction enfoncer l'accélérateur.

— Qu'est-ce que tu fais ? me crie-t-elle.

— Je n'aime pas cette maternité, et je la trouve très mal équipée. Je t'emmène dans un hôpital où tu seras beaucoup mieux. Ne t'inquiète pas, j'ai de l'argent, je paierai la facture.

— Mais on m'attend ! J'ai appelé la maternité avant de partir !

— Peu importe. L'hôpital dont je te parle est à une demi-heure de route.

Plutôt quarante-cinq minutes, mais enfin...

— Tu verras, ils te donneront une chambre avec vue sur les montagnes.

— Mais je ne pars pas en vacances, Alisa ! Je vais accoucher ! Je n'ai pas besoin d'une chambre avec vue sur les montagnes !

— C'est toujours sympa, d'avoir une jolie vue sur le paysage, dis-je en lui tapotant la jambe pour la rassurer. Ne t'en fais pas, Paula, je contrôle la situation.

Ce bébé, j'ignore pourquoi il est spécial, tout comme j'ignore pourquoi Ray et Kalika sont obsédés par sa naissance. Mais je sais qu'ils ne sont pas près de le voir...

L'hôpital où j'emmène Paula, le célèbre Cedar Sinai Hospital, n'a pas été prévenu de notre arrivée, mais dès que le personnel aperçoit mes billets et mes diverses cartes de crédit, tous sont aussitôt aux petits soins pour nous. La qualité des soins d'urgence est trop souvent déterminée par l'argent, et je le déplore. Tenant Paula par la main, je l'aide à remplir les

formulaire d'inscription, puis on nous guide jusqu'à la salle d'accouchement. Apparemment, le bébé est impatient de naître. Une infirmière me demande de passer une blouse blanche et un masque, puis, gentiment, accepte que je reste avec Paula sans me poser la moindre question.

Paula, elle, ruisselle de sueur : les contractions sont maintenant très douloureuses. La souffrance qu'elle éprouve, je la connais bien, pour en avoir moi-même fait plusieurs fois l'expérience. Un anesthésiste propose alors à Paula de lui injecter un calmant, voire de pratiquer sur elle une péridurale qui endormirait la partie inférieure de son corps, mais Paula refuse.

— Non, merci. Je n'ai besoin de rien, mon amie est ici, avec moi.

L'anesthésiste n'est pas très content, mais la remarque de Paula me touche profondément. Je me sens si humaine que même ce genre de démonstration d'affection me va droit au cœur. La main de Paula – que je serre dans la mienne – est moite, certes, mais j'ai rarement senti quelque chose de plus doux.

— Je suis avec toi, Paula, et j'ai bien l'intention de rester.

Quant au bébé, il prend son temps. Ce n'est que huit heures plus tard, alors que la nuit est tombée, qu'il se décide enfin à apparaître – un bel enfant de presque quatre kilos, avec davantage de cheveux que la plupart des nouveau-nés, et d'immenses yeux bleus, qui deviendront sans doute marrons dans quelques mois. Je suis la première à tenir le bébé dans mes bras – à part le médecin-accoucheur qui a délivré Paula, évidemment – et je lui chuchote à l'oreille l'antique formule mystique censée rappeler à l'enfant la nature véritable de son âme.

— Vak, répété-je plusieurs fois à voix basse. Le bébé étant né sans pousser un seul cri, c'est pratiquement le premier son qu'il entend, dans le silence quasi absolu qui règne dans la salle d'accouchement. On dirait que le temps a suspendu son vol.

Vak, c'est l'un des noms de Sarasvati, la déesse de la parole, la Mère qui éclaire les saints et les prophètes. En entendant cette unique syllabe, le bébé me sourit. Je crois qu'il ne m'en

faut pas davantage pour que je tombe aussitôt amoureuse de lui... Après l'avoir nettoyé le plus tendrement possible, je le tends à Paula, quand une idée me traverse soudain l'esprit : qui peut bien être le père de cet enfant ?

— Il va bien ? me demande Paula, épuisée mais radieuse.

Heureuse, je ris.

— Oui, il va bien. Il est parfait.

Tout en prononçant ces mots, j'ai comme une intuition étrange.

— Comment vas-tu l'appeler ?

Paula approche son bébé tout près de son visage, et il tend les bras vers elle, la touchant du bout des doigts.

— Je n'en sais rien, me répond-elle. Il faut que je réfléchisse.

— Vous n'avez pas pensé à un prénom en particulier ? s'étonne une infirmière.

Un peu confuse, Paula rétorque :

Non. Jamais.

\* \* \*

La mort fait partie de la vie, et quand je décide de téléphoner chez moi, afin de savoir comment Kalika s'est tirée de son expédition avec les deux flics, je sais au fond de moi que le cimetière et la maternité sont respectivement de chaque côté d'un même mur. Les deux sont reliés par une espèce de cabinet obscur, dans lequel sont cachés maints squelettes, et où le passé revient parfois hanter le présent. Tous ceux qui naissent mourront un jour, l'illustre Krishna l'a dit. Ni la naissance ni la mort ne devraient nous affliger, pourtant, même avec mes cinquante siècles d'expérience, je ne suis pas prête à affronter la suite des événements.

Kalika décroche. Il est dix heures du soir.

— Bonsoir, Mère, me dit-elle.

— Tu savais que j'allais appeler ?

— Oui.

— Comment le savais-tu ? Tu viens de rentrer à la maison ?

— Non. Je suis rentrée il y a déjà pas mal de temps. Où es-tu ?

J'hésite à lui dire la vérité.



— Ray a dû te le dire.  
 — Oui. Tu es à la maternité ?  
 — Oui. Comment ça s'est passé, avec les policiers ?  
 — Très bien.  
 J'ai un peu de mal à poser la question suivante.  
 — Et les deux flics, ils vont bien ?  
 — Ne t'en fais pas pour eux, Mère.  
 Submergée par une soudaine angoisse, je ferme les yeux.  
 — Tu les as tués ?  
 Kalika ne se trouble pas.  
 — Ça ne te regarde pas. Le bébé est né, et je veux le voir.  
 Comment sait-elle qu'il est déjà né ?  
 — Non, Paula est toujours en salle de travail. Pour l'instant, le bébé n'est pas encore visible.  
 Kalika ne réagit pas tout de suite.  
 — Dans quel hôpital vous trouvez-vous ?  
 — Passe-moi Ray, s'il te plaît.  
 — Ray n'est pas là. Quel est le nom de l'hôpital, Mère ?  
 — Mais Ray ne sort presque jamais. Tu es sûre qu'il n'est pas à la maison ?  
 — Il n'est pas à la maison, Mère, c'est la vérité. À ton tour d'arrêter de mentir : quel est le nom de cet hôpital ?  
 Même si je ne suis plus un vampire, je déteste qu'on fasse pression sur moi.  
 — D'accord, je vais te le dire, mais à une condition : explique-moi pourquoi il est si important pour toi de voir ce bébé.  
 — Tu ne peux pas comprendre.  
 — Kalika, je t'ai donné la vie, je suis plus âgée que tu ne le penses, et j'ai beaucoup plus d'expérience que toi. Explique-moi ce qui se passe.  
 — Ça ne te regarde pas.  
 — Très bien. Ce n'est donc pas à moi de te donner le nom de cet hôpital. Passe-moi Ray.  
 Kalika s'exprime gentiment, mais il y a une certaine tension dans sa voix.  
 — Je te l'ai déjà dit, il n'est pas à la maison. Je ne suis pas en train de te mentir, Mère.

Elle s'interrompt un instant, puis elle déclare :

— Par contre, Eric est à côté de moi.

Mon cœur s'emballe.

— Pardon ?

— Eric est assis sur le divan, à côté de moi. Il est ligoté, mais j'ai retiré son bâillon. Tu veux lui parler ?

J'ai carrément l'impression de me retrouver en train de flotter sur un bout de banquise dérivant sur un océan de ténèbres. Ma vue se trouble, et je frôle l'évanouissement. Le comportement de Kalika – d'un point de vue indifféremment humain ou vampirique – étant inexplicable et imprévisible, il est inutile que j'essaie de devancer ses pensées. Peut-être devrais-je éviter de la contrarier.

— Passe-le-moi, dis-je à ma fille.

S'ensuit une série de grésillements, comme si Kalika avait mis la main sur le combiné pour m'empêcher d'entendre ce qui se passe. Puis la communication redevient normale, et la voix d'Eric retentit dans mon oreille.

— Allô ?

Il ne semble pas être au mieux de sa forme.

— Eric, c'est moi. Ça va ?

Eric respire fort, et je devine qu'il est terrifié.

— Je ne sais pas. Elle... Cette fille affirme que vous devez lui dire quelque chose, sinon je vais avoir de graves problèmes.

— Passe-la-moi, vite. Tout de suite !

Encore quelques secondes de confusion. Mais c'est à nouveau Eric qui reprend la parole.

— Elle ne veut pas vous parler. Elle dit qu'il faut que vous me donniez l'adresse de l'hôpital. Elle dit que si vous mentez, elle le saura, et que je vais vraiment avoir de sérieux problèmes.

Eric a la gorge nouée par la peur.

— Pouvez-vous me donner le nom de cet hôpital, je vous en prie ? Cette fille, là... Elle est trop forte : elle m'a porté jusqu'ici d'une seule main.

— Eric, essaie de la convaincre. Il faut que je lui parle.

J'entends Eric qui parlemente avec Kalika. Mais rien n'y fait. J'imagine le pauvre Eric, pieds et poings liés, et Kalika en train de tenir le combiné près de son oreille. Les yeux d'Eric,

pleins de larmes – je les vois d’ici, tout en me remémorant les promesses que je lui ai faites.

— Tu ne vas pas mourir, je t’en donne ma parole d’honneur. Et je veux que tu saches que je tiens toujours mes promesses.

— Vous devez m’aider ! crie Eric. Elle a des ongles très longs, et elle dit qu’elle va me couper la carotide si vous ne lui donnez pas l’adresse de la maternité. Aïe ! Je sens ses ongles sur mon cou !

— Dis-lui que je suis à l’hôpital St. Judes.

— Elle est à St. Judes ! hurle-t-il en écho à ma propre voix. Pendant quelques secondes, je n’entends plus rien, puis :

— Elle dit que vous mentez ! Mon Dieu, au secours ! Ses ongles !

De grosses gouttes de sueur ruissellent sur mon front, et j’ai le cœur qui bat la chamade.

— Kalika !

À présent, je hurle littéralement.

— Kalika, prends le combiné, je dois te parler !

— Elle me fait signe qu’elle ne veut pas vous parler ! sanglote Eric. Ça y est, je saigne ! Elle me griffe le cou !

Bien que je m’efforce de rester calme, je ne peux plus me contrôler, et je crie :

— Eric, tape-lui dessus avec le téléphone !

— Oh non, elle m’a tranché la gorge ! Au secours !

— Eric, dis-lui que je vais lui donner le nom de l’hôpital ! Dis-lui !

Mais Eric ne peut déjà plus parler.

— Mais... Je ne veux pas mourir !... Je ne veux pas mourir... C’est impossible, pourquoi moi ?

Ce sont les derniers mots intelligibles que je réussis à comprendre. Le reste – Eric continue à bredouiller pendant deux ou trois minutes – n’est que sanglots et gémissements, et le tout s’achève par une série de hoquets pathétiques. J’en déduis que le cœur d’Eric a cessé de battre, et je me laisse glisser le long du mur sur lequel est fixé le téléphone. Les gens qui passent à côté me lancent des regards étonnés, mais je les ignore. Kalika, de son côté, persiste dans son silence, et je dois

patienter un long moment avant d'entendre à nouveau sa voix au bout du fil.

— Il n'aurait jamais dû naître, dit-elle calmement. Ce n'est pas ce que tu voulais lui dire, Mère ? C'est pourtant à toi que j'ai piqué cette fameuse citation.

Je suis en état de choc.

— Kalika...

— Je veux voir le bébé, Mère, répète-t-elle.

— Hors de question.

— Quel est le nom de l'hôpital, Mère ? Quelle est l'adresse exacte ?

— Ne compte pas sur moi pour te la donner !

Et j'ajoute en hurlant :

— Tu es un monstre !

Je ne la vois pas, mais j'ai l'impression que Kalika s'est mise à sourire : je l'entends qui me nargue en silence. Pourtant, c'est d'une voix tranquille qu'elle réplique :

— Et toi, tu es quoi ? Que t'a dit Krishna, quand il a parlé des vampires de l'ère de Kali ?

Je suppose que c'est Ray qui lui a raconté ma conversation avec Krishna, mais peu importe — je ne suis pas d'humeur à entamer un débat philosophique. Au fond de moi, j'ai une plaie béante, que je croyais susceptible d'être guérie par le fait d'avoir un enfant. Eh bien, l'ironie de la situation ne m'échappe pas : la véritable Kali a toujours été décrite comme étant un abîme insondable, et voilà que le vide à l'intérieur de moi semble s'étirer à l'infini. Les hurlements d'agonie d'Eric continuent à retentir dans mes oreilles.

— Je suis un être humain, à présent, et je ne tue plus personne, sauf si j'y suis contrainte.

— Pareil pour moi. Ce bébé... Tu ne comprends pas ce que je ressens pour lui.

— Ce que tu ressens ? Mais tu n'éprouves aucun sentiment, ma fille.

— Je n'ai pas l'intention d'en discuter avec toi, ni de répéter la question que je t'ai posée. Réponds-moi, ou tu le regretteras.

— Je ne répondrai plus jamais à aucune de tes questions.

Kalika réplique aussitôt :

— Il y a quelqu'un ici avec qui j'aimerais que tu parles. Il est assis sur le divan, à côté de moi, mais je l'ai bâillonné. Laisse-moi le temps de retirer son bâillon.

Oh non... J'ai enfanté un démon.

La voix de Seymour retentit dans le combiné. Il est évident que sa bonne humeur est feinte.

— Sita, que se passe-t-il ?

D'une voix torturée par l'inquiétude, je réponds :

— Que fais-tu chez moi, Seymour ?

— Il y a six heures environ, ta fille m'a téléphoné, en me disant qu'il fallait qu'elle me parle. Je pense que c'est Ray qui lui a donné mon numéro. Tu te souviens que Ray et moi, quand nous étions tous les deux des lycéens normaux, nous étions amis ? J'ai pris le premier avion, et ta fille est venue me chercher à l'aéroport.

S'interrompant un instant, il jette sans doute un coup d'œil au cadavre d'Eric – du moins je le suppose.

— Au premier abord, elle avait l'air vraiment sympa.

— Je t'avais pourtant dit qu'il ne fallait pas venir. Je t'avais prévenu que c'était dangereux.

— J'étais inquiet pour toi.

— Je comprends, Seymour. Ray est à la maison ?

— S'il est chez vous, je ne l'ai pas encore vu.

Seymour se met alors à tousser, et je perçois confusément qu'il est terrifié. L'écho d'une conversation, derrière lui, parvient jusqu'à moi.

— Ta fille me dit que tu dois me donner le nom de l'hôpital où tu te trouves actuellement.

— Sinon, il va t'arriver quelque chose de grave ?

— Elle ne l'a pas formulé exactement de cette façon, mais je pense que c'est ce qu'elle impliquait.

Il se tait un instant, puis il ajoute :

— On dirait qu'elle est capable de détecter les mensonges.

— Elle est capable de tout.

Toutefois, Kalika est incapable de deviner toute seule où je me trouve. Considérant ses incroyables capacités psychiques, je trouve que c'est étrange.

— Dis-lui que je veux lui parler.

Malgré les bruits confus qui me parviennent, témoignant de la discussion qui s'engage alors, Seymour reste au bout du fil.

— Elle dit qu'il faut que tu me donnes le nom et l'adresse exacte de la maternité.

Et Seymour de poursuivre, d'une voix désespérée :

— Ce qu'elle a fait à ce pauvre Eric... Il aurait fallu que tu voies ça : comparée à ta fille, tu n'étais qu'une enfant de chœur.

— Je te fais entièrement confiance là-dessus.

Je réfléchis intensément.

— Dis-lui que je lui fais une contre-proposition : demain, je lui apporterai le bébé. Dans vingt-quatre heures exactement, à dix heures demain soir, je serai sur la jetée à Santa Monica. Dis-lui aussi que si elle te fait le moindre mal, elle ne verra jamais l'enfant, même si elle fait le tour du monde pour le trouver.

Seymour transmet mon offre à Kalika, qui semble l'écouter d'une oreille attentive. Ensuite, le son est coupé, et je suppose qu'elle est en train de discuter avec Seymour. Au bout d'une interminable minute, Seymour reprend la parole.

— Elle veut savoir pourquoi tu ne peux pas venir plus tôt.

— Parce que le bébé doit rester en couveuse pendant vingt-quatre heures. Précise-lui bien qu'il s'agit d'une formalité tout à fait banale pour un nouveau-né.

Seymour répète à Kalika ce que je viens de lui dire, mais bien qu'il n'ait pas posé la main sur le combiné, je n'arrive pas à entendre ce que Kalika lui répond — elle parle trop bas. Son petit jeu commence à me taper sur les nerfs, mais je connais la raison qui pousse ma fille, dans les moments critiques, à refuser de me parler sans un intermédiaire. Elle sait qu'ainsi elle accentue mon sentiment d'impuissance, et cette stratégie est très révélatrice de la façon dont son cerveau fonctionne. Kalika est une experte en manipulations, et je me doute que les deux policiers ont subi le même sort qu'Eric Hawkins. Enfin, Seymour me communique la réponse de Kalika.

— Elle dit que tu racontes n'importe quoi au sujet de la couveuse, mais elle s'en fiche, m'annonce-t-il. Elle attendra donc que tu lui amènes le bébé.

— Il faut également qu'elle te ramène, dis-je. Vivant.

Feignant une soudaine bonne humeur, Seymour rétorque aussitôt :

— Personnellement, j'insiste sur ce point...

— Kalika sait où se trouve la jetée de Santa Monica ?

— Elle le sait, et moi aussi : à Santa Monica.

Je m'efforce de me montrer optimiste.

— Relax, Seymour. Je t'assure que je vais te tirer de ce mauvais pas le plus vite possible.

Seymour attend quelques secondes, puis il lâche :

— Fais ce que tu as à faire, Sita.

Ensuite, Kalika lui arrache sans doute le combiné, et la communication est coupée.

## CHAPITRE XVI

Il est minuit, l'heure préférée des sorcières. Je me trouve dans un couloir étincelant de propreté et, par la grande baie vitrée, j'observe les nouveau-nés à l'abri dans leur couveuse respective. Il y en a six – six minuscules bébés, six petits innocents plus attendrissants les uns que les autres, surtout celui de Paula. Une infirmière du service de pédiatrie s'affaire autour d'eux, vérifiant les températures de chacun, les rythmes cardiaques, les analyses sanguines... Quand elle s'aperçoit que je la regarde, postée de l'autre côté de la vitre, elle ouvre la porte et me demande si je me sens bien. À mon tour, je m'approche.

— Je voulais simplement prendre dans mes bras le bébé de mon amie, une dernière fois. Avant de quitter l'hôpital.

Et je précise :

— Je ne suis pas certaine de pouvoir revenir, vous comprenez...

L'infirmière est adorable.

— Tout à l'heure, vous étiez avec la maman, je vous reconnais. Passez une blouse et un masque, et vous pourrez prendre le bébé. Son numéro ?

— Le sept.

— Il n'a pas de prénom ?

— Non, pas encore.

J'ai bientôt passé l'équipement adéquat, et l'infirmière me conduit vers les nouveau-nés. Je l'observe qui prélève un peu de sang sur le bébé de Paula, et qui place ensuite l'éprouvette avec les autres, sur un simple support en plastique. Sur l'étiquette blanche, elle écrit un unique mot : Ramirez, puis elle me tend le bébé numéro sept.

— Il est très beau, vraiment, me dit-elle.

— Oui, il tient de sa mère.

Après la série de chocs que je viens de subir, tenir contre moi le bébé de Paula est un véritable réconfort. Sa seule



présence dans mes bras m'apaise, et me console. Je regarde ses grands yeux bleutés, et comme il fait mine de me sourire, j'éclate de rire. Ce bébé est plein de vie : il gigote vigoureusement, et tend vers moi ses menottes. J'ai l'impression que c'est mon propre enfant : j'adore ce bébé.

— Pourquoi n'ai-je pas eu un enfant comme celui-ci ? dis-je à mi-voix.

Quand je pense que j'ai prié pour avoir une fille...

Dix minutes plus tard, alors que l'infirmière s'apprête à quitter la pièce stérile, elle déclare que, si ça me fait plaisir, je peux emporter le bébé dans la chambre de Paula. Elle me parle tout en me tournant le dos.

— C'est ce que je vais faire, lui dis-je.

— Je reviendrai voir le bébé dans une heure, répond-elle, penchée sur le dernier nouveau-né de la rangée de couveuses.

Je me dirige alors vers la porte.

— J'informerai Paula de votre visite.

Mais au lieu de sortir, je m'immobilise, les yeux fixés sur les éprouvettes pleines de sang. Du sang rouge, et encore tiède – le principal centre d'intérêt de mon existence pendant les dernières cinq mille années. C'est peut-être pour cette raison que je m'arrête. J'ai envie de m'approcher des éprouvettes, pour mieux renifler cette odeur de sang, et me délecter de cette riche couleur. Pourtant, je conserve quelques doutes : la septième éprouvette suscite en moi un sentiment très particulier, comme si le liquide écarlate m'hypnotisait littéralement. Presque sans réfléchir, je me saisis de l'éprouvette et la glisse dans ma poche. L'infirmière, qui me tourne le dos, n'a rien vu.

J'emporte le bébé dans la chambre de Paula.

Au moment où je pousse la porte, elle est assise dans son lit, son chapelet à la main, et elle prie. En silence, je l'observe pendant une longue minute. Sa concentration est totale : elle prie intensément, tout en donnant l'impression que rien n'est plus facile... Je n'en reviens pas. Elle chuchote à peine, mais on dirait pourtant que sa prière emplît toute la chambre.

— Notre Père, qui êtes aux cieux...

— Coucou ! dis-je enfin. Je t'ai apporté un cadeau...

Paula est contente, mais c'est quand je dépose le bébé dans ses bras qu'elle se met à sourire. Son fils est malin – il trouve immédiatement le sein droit de sa mère, et commence à téter. Je m'installe à côté de Paula, sur son lit. La pièce est plongée dans une semi-obscurité, la fenêtre est ouverte, et l'instant est merveilleux. Au loin, les lumières de la ville scintillent comme autant de joyaux. Mais je ne cesse de penser à Seymour et à Eric. Il me reste vingt-deux heures pour réussir l'impossible.

— Comment te sens-tu, Paula ?

— Magnifiquement bien. Je ne souffre plus du tout, et mon bébé est adorable, n'est-ce pas ?

— Il ne pourrait pas l'être davantage, ou nous serions obligées de passer notre temps à l'admirer.

— C'est gentil de ta part, d'être restée avec moi.

— Tu m'en veux encore de t'avoir emmenée ici ?

Ma question intrigue Paula.

— J'aime beaucoup cet endroit, mais je n'ai pas encore compris pourquoi tu m'y as emmenée.

Je me penche alors vers elle.

— Cette fois, je voudrais te répondre franchement, parce que l'autre jour, je t'ai menti, et je crois que tu l'as compris. Je vais tout t'expliquer dans un instant, mais auparavant, est-ce que je peux te demander qui est le père de ton fils ?

Paula se trouble.

— Pourquoi veux-tu le savoir ?

— Justement à cause de ta réaction. Le jour où nous nous sommes rencontrés, tu as réagi exactement de la même façon quand je t'ai questionnée à propos du père de ton enfant.

Je garde le silence quelques secondes, puis je dis à Paula :

— Je voudrais vraiment savoir comment tu es tombée enceinte.

Paula tente d'esquiver.

— Oh, je crois que nous avons suivi la procédure habituelle.

— La procédure habituelle, tu en es sûre ?

Paula me dévisage. Bien qu'elle soit en train de nourrir son enfant, elle me lance un regard plein de malice. Ironiquement, elle me retourne le compliment que je lui ai déjà adressé.

— Tu es très intuitive, Alisa. Je l'ai remarqué dès notre première rencontre : rien ne t'échappe. Tu as toujours été comme ça ?

— Je suis comme ça depuis longtemps.

En soupirant, Paula tourne alors la tête vers la fenêtre, comme pour contempler le spectacle féerique qu'offre la ville pendant la nuit.

— Les gens disent de Los Angeles que c'est la Cité des Anges, et seul un ange pourrait croire l'histoire que je vais te raconter. Le curé de St. Andrews, lui, ne m'a pas crue. Un jour, je me suis confessée auprès de lui, et je lui ai tout dit. Il s'est contenté de me donner dix « Je vous salue Marie » en guise de pénitence, ce qui est considérable, mais quand même...

— J'ai hâte d'entendre cette histoire, tu me mets l'eau à la bouche...

Mais Paula secoue la tête.

— Non, Alisa, mon histoire n'est pas drôle, au contraire. D'ailleurs, je ne sais même pas par où commencer...

— Commence par le commencement, c'est encore la méthode la plus efficace.

Le regard toujours tourné vers la fenêtre, Paula berce doucement son bébé, fermement accroché à son sein.

— J'ai grandi dans un orphelinat – mais tu le sais déjà – et même au milieu d'un groupe, j'ai toujours eu le sentiment d'être seule. J'ai décidé volontairement de vivre dans mon propre univers, parce que l'environnement dans lequel j'évoluais était trop dur pour moi. Mais je n'étais pas pour autant malheureuse, non, au contraire. Souvent, je ressentais une sorte de joie, de bonheur, tout à fait inhabituels : il me suffisait de voir une jolie fleur, un beau papillon, ou même simplement un arbre. Parfois, la joie était si intense que j'en divaguais presque. À plusieurs reprises, il m'est arrivé de ne plus savoir où je me trouvais, ni ce que je faisais, et chaque fois, la directrice de l'orphelinat m'emmenait chez le médecin. Et après toute une série de tests, on m'a annoncé que j'étais atteinte d'un mal peu banal.

— L'épilepsie.

Paula ne cherche pas à dissimuler sa surprise.

— Comment le sais-tu ?

Je hausse les épaules.

— On a prétendu que saint Paul et Jeanne d'Arc étaient épileptiques, parce qu'ils avaient des visions et qu'ils entendaient des voix. C'est le diagnostic que s'attirent généralement les mystiques – ceux du passé, et ceux du temps présent. Excuse-moi, je ne voulais pas te couper la parole.

— J'ignorais ce que tu viens de dire. Tout ce que je savais, c'était que lorsque je me sentais vraiment vivante, j'avais du mal à conserver un état de conscience normal. Mais quand je perdais connaissance, je n'avais pas l'impression de m'évanouir, au contraire : je me croyais transportée dans un royaume inconnu, où régnaient la beauté et la lumière. Sauf que tout se passait à l'intérieur de moi, et que j'étais incapable de partager ce que je ressentais avec qui que ce soit. Tout au long de mon enfance et de mon adolescence, j'ai eu ce genre d'expériences, qui provoquaient en moi une sensation de... C'est difficile à expliquer.

— Quand tu te sentais partir, tu avais l'impression de te rapprocher de Dieu.

— Oui, c'est exactement ça, confirme Paula. Je ressentais une présence, une présence d'essence divine. Et plus je grandissais, plus je comprenais que la prière représentait pour moi un moyen d'atteindre un état proche de la transe. Mais ce n'était pas pour cette raison que je priais intensément. Je priais parer que j'en avais envie, et parce que je ne pensais qu'à Dieu, et à rien d'autre. Dieu seul parvenait à me satisfaire pleinement.

Paula m'interroge du regard.

— Tu me trouves idiote ?

— Pas du tout. Moi aussi, je pense souvent à Dieu. Continue.

— A partir de là, mon histoire devient un peu plus bizarre. D'avance, je te demande de me pardonner.

Elle prend une profonde inspiration, puis entreprend le fil de son récit :

— J'adore le désert, et j'adore me promener toute seule dans le désert, au volant de ma voiture. Surtout dans le parc national Joshua – j'adore tous ces arbres immenses. On dirait qu'ils sont plantés là, au milieu de nulle part, pour surveiller le paysage, leurs branches comme des bras levés, et d'une patience à toute

épreuve. J'ai l'impression qu'ils nous protègent, d'une certaine façon... Bref, j'étais dans ce parc, il y a neuf mois, et je regardais le soleil se coucher. J'étais assise au bord d'une falaise, et je regardais le soleil qui disparaissait derrière l'horizon, et le spectacle était incroyablement beau – les couleurs dont le ciel se parait, les nuages passant du rouge à l'orange en passant par le mauve... On aurait dit un arc-en-ciel fait de sable et de lumière... Le silence régnait, et je crois que j'aurais pu entendre une fourmi trotter dans l'herbe... J'étais là depuis le matin, et j'avais prévu de repartir en ville dès que la nuit serait tombée, mais quand le soleil disparut, j'ai perdu toute notion du temps, comme ça m'était déjà arrivé à plusieurs reprises.

— Mais cette fois, ce fut différent ?

— Oui, réplique Paula. J'ai cru que je venais de fermer les yeux, mais quand je les ai ouverts à nouveau, la nuit était tombée depuis longtemps. Le ciel s'était rempli d'un million d'étoiles, qui brillaient si fort que j'ai cru un instant que j'avais été projetée dans l'espace. Je n'exagère pas – les étoiles scintillaient tellement que j'ai même pensé que ce n'était pas normal. Vraiment, je me serais crue transportée dans un autre monde, niché au milieu des astres, en train d'admirer des myriades d'étoiles inconnues.

— Et pendant tout ce temps, tu étais complètement éveillée ?

— Bien sûr. J'étais heureuse, mais j'étais tout à fait consciente de me trouver dans le parc. D'ailleurs, je me souviens très bien des arbres qui m'entouraient.

— Mais tu avais perdu connaissance pendant un certain temps ?

— Disons plutôt que c'est le temps qui m'a perdue, mais il s'est devant les étoiles, l'une d'elles, d'un bleu mystérieux, s'est mise à émettre une lueur particulièrement brillante, comme si elle se rapprochait de la Terre, et de moi, et j'ai eu peur. Cette étoile brillait si fort qu'elle m'a aveuglée, et qu'il a fallu que je ferme les yeux. Mais je la sentais encore qui arrivait droit sur moi, je sentais même la chaleur qu'elle irradiait. J'ai cru un instant qu'elle allait me brûler !

— Tu souffrais ?

Paula peine à trouver les mots exacts.

— Non, j'étais plutôt bouleversée. Un son très aigu a commencé à vibrer dans mes oreilles, et je me souviens que j'avais les yeux fermés, mais que je voyais quand même la lumière émise par l'étoile, qui devenait de plus en plus intense. Les rayons lumineux ont commencé à traverser mes paupières, le son s'est mis à me transpercer les tympans, et j'ai eu envie de hurler – d'ailleurs, je crois que j'ai hurlé. Mais je ne souffrais pas, non : je dirais plutôt que j'avais l'impression de me transformer.

— Te transformer en quoi ?

— Je n'en sais rien, c'est simplement l'impression que j'ai eue sur le moment. Cette lueur, cette chaleur, ce son, tout cela contribuait à me transformer.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Je me suis évanouie.

— C'est tout ?

— Non. C'est le soleil qui m'a réveillée le lendemain matin. J'avais mal partout, et une soif prodigieuse me desséchait la gorge. Et ma peau, du moins les parties exposées à l'air, était un peu rouge, comme si je m'étais brûlée.

Et Paula cesse de parler.

— Qu'est-ce qu'il y a, Paula ?

— Tu ne vas pas croire la suite.

— Jusqu'ici, je crois tout ce que tu viens de me raconter. La suite ne peut pas être plus incroyable, je te rassure tout de suite.

Paula me lance un regard interrogateur.

— Tu me crois, c'est vrai ?

— Oui. Mais poursuis plutôt ton récit.

— Les arbres autour de moi – ils avaient poussé.

— Ils étaient plus hauts que la veille ?

— Exactement. La taille de certains avait même doublé pendant la nuit.

— Voilà qui est curieux... Tu m'emmèneras là-bas, un de ces jours ?

— Bien sûr. Mais je te préviens, je n'y suis jamais retournée.

— Pourquoi ? dis-je, tout en connaissant parfaitement la réponse de Paula.

Celle-ci prend une profonde inspiration, puis elle baisse la tête, les yeux fixés sur son fils.

— Parce que six semaines plus tard, j'apprenais que j'étais enceinte.

Elle se met à glousser.

— Bizarre, n'est-ce pas ?

— Seulement si tu n'avais pas de relations sexuelles à l'époque.

— Je n'en avais aucune.

— Tu es vierge ?

— Non, réplique Paula. Mais à l'époque, je n'avais pas de petit copain. Tu dois me prendre pour une folle.

— Je ne sais pas. À deux ou trois reprises, il m'est arrivé de me faire draguer par des extraterrestres qui venaient de débarquer d'une soucoupe volante.

— Il n'y avait aucune soucoupe volante, je peux te l'assurer, se hâte de rectifier Paula.

— Hé, Paula, je plaisantais...

Je réfléchis un instant.

— Et après cet incident, as-tu présenté d'autres symptômes étranges, à part le fait d'être enceinte ?

Paula essaie de se concentrer.

— Au cours des derniers mois, j'ai fait des rêves inhabituels, très colorés. Des rêves vraiment puissants, qui me réveillent la nuit.

— Qu'est-ce que tu vois, dans ces drôles de rêves ?

— Je n'en garde jamais un souvenir très clair, mais je sais que je vois des étoiles. Des étoiles magnifiques, comme celles que j'ai vues dans le désert.

Aussitôt, j'établis un lien entre les rêves de Paula et mes propres songes, ceux dans lesquels Krishna m'apparaît.

— Et à ton avis, quelle est la signification de tout ça ?

Paula rougit.

— Mais je n'en ai aucune idée.

— Tu dois quand même avoir ta petite théorie sur le sujet ?

— Non, pas la moindre.

— Tu penses qu'on t'a violée pendant que tu étais inconsciente ?

En silence, Paula envisage cette hypothèse, puis elle déclare :

— C'est la seule explication logique, mais tout en ayant mal partout quand je me suis réveillée, je n'avais sur le corps aucune trace de violence ou de mauvais traitements.

— Mais il est possible qu'on t'ait violée ?

— Oui. J'ai complètement perdu connaissance, et il aurait pu m'arriver n'importe quoi pendant ce temps-là, sans pour autant que je m'en souviennne après.

— Tes vêtements étaient déchirés ?

— Disons qu'ils étaient... J'ai eu l'impression qu'ils avaient changé.

— Que veux-tu dire ?

Paula hésite.

— Eh bien... Ma ceinture était plus serrée qu'à l'accoutumée.

— Comme si quelqu'un te l'avait retirée, avant de la remettre en la serrant d'un cran supplémentaire ?

Paula baisse la tête.

— Tout à fait. Mais franchement, Alisa, je ne crois pas qu'on m'ait violée.

— Tu crois que tu as été victime d'une crise d'épilepsie ?

— Non plus, non. À mon avis, je ne suis pas épileptique : c'était un diagnostic complètement faux.

— Mais tu persistes à croire que les yuccas montent la garde dans le désert pour nous protéger, nous, les humains ? Comme des anges gardiens ?

Elle ne peut s'empêcher de sourire.

— Mais oui, Alisa. Tu sais, je suis croyante.

Son sourire est si doux, si gentil... Paula me rappelle Radha, l'ami de Krishna, et je prends aussitôt une grande décision : me penchant vers elle, et sur un ton sérieux et grave qui la fait presque sursauter, je déclare :

— Paula, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Je veux que tu sois forte, et que tu m'écoutes attentivement, sans aucun préjugé. Tu as confiance en moi, n'est-ce pas, Paula ?

— Bien sûr. Que se passe-t-il, Alisa ?

— Je connais deux personnes qui veulent ton bébé, pour des raisons qui m'échappent encore.



On dirait que la foudre vient de tomber sur la tête de Paula.

— Mais pourquoi ces gens voudraient-ils me prendre mon fils ?

— Ça, je n'en sais rien, mais quoi qu'il en soit, l'une de ces deux personnes – une jeune femme, en l'occurrence – est une redoutable meurtrière.

Mes yeux s'emplissent de larmes, et j'ai beaucoup de mal à continuer à parler.

— Elle vient d'assassiner l'un de mes amis, il y a deux heures de cela.

— Alisa ! Je n'arrive pas à le croire ! Mais qui est donc cette jeune femme ?

Je secoue la tête.

— Elle est dotée de pouvoirs si puissants, elle est d'une intelligence si brillante, et d'une cruauté implacable, qu'il serait totalement inutile d'expliquer aux flics ce qui s'est réellement passé.

— Il faut pourtant avertir la police, Alisa. Si un meurtre a été commis, il faut l'en informer.

— La police ne peut rien contre elle, ni moi non plus. Elle veut ton bébé, elle s'est déjà lancée à sa recherche, et quand elle débarquera ici, tu ne pourras pas l'empêcher de te l'enlever.

Je regarde Paula droit dans les yeux.

— Tu es mon amie, Paula. Nous ne nous connaissons pas depuis très longtemps, c'est vrai, mais l'amitié n'a strictement rien à voir avec le temps qu'on passe avec les gens. Je crois sincèrement que tu sais que je dis la vérité, et que je ferais n'importe quoi pour te venir en aide.

Paula hoche la tête.

— Je le sais, Alisa.

— Alors, il faut que tu fasses quelque chose pour moi, et tout de suite : tu vas quitter cet hôpital dès ce soir, en emportant ton bébé avec toi. J'ai de l'argent, beaucoup d'argent, et je vais t'en donner. Il faut que tu partes très loin d'ici, et que personne ne sache où tu te trouves, pas même moi.

Mon débit est trop rapide pour que Paula comprenne tout ce que je lui dis.

— C'est la raison pour laquelle tu m'as emmenée ici ?

— Oui. Ces deux personnes croyaient que tu irais accoucher à la maternité de ton quartier, mais elles savent que tu es allée ailleurs, et comme elles sont particulièrement futées, elles vont passer en revue tous les hôpitaux de la ville jusqu'à ce qu'elles te retrouvent.

— Tu m'as parlé d'une jeune femme, mais qui est l'autre personne ?

Impossible de dissimuler l'intensité de mon désarroi à la perspicacité de Paula.

— Mon fiancé.

— Ray ?

— Lui-même. Mais ce n'est plus le Ray que je connaissais.

À mon tour, je baisse la tête.

— Mais nous n'avons plus le temps de parler de Ray. Le danger le plus sérieux, c'est la fille, Kalika – elle n'a que vingt ans. Je te supplie de me croire quand j'affirme que personne n'est capable de lui faire changer d'avis quand elle a pris une décision.

— Mais comment peut-elle disposer d'autant de force ? s'étonne Paula.

Je lui lance un regard désolé.

— Elle est née comme ça. En fait, elle a vu le jour dans des circonstances tout à fait anormales. Exactement comme pour ton fils, sa naissance et sa conception représentent un mystère, que je suis incapable d'éclaircir.

— Tu ne peux pas m'expliquer pourquoi ?

— Même si je te l'expliquais, tu refuserais de me croire.

— Non, Alisa, tu te trompes. Quand je t'ai raconté mon histoire, tu l'as crue sans hésiter.

— Parce que j'ai déjà vécu des expériences plutôt bizarres au cours de mon existence. Mais Kalika dépasse tout ce que j'ai vu jusqu'à maintenant : elle consume littéralement tous les obstacles qui se dressent devant elle, et rien ne l'arrête. Elle est peut-être déjà en route, et je peux te jurer que si elle arrive ici avant que tu n'aies eu le temps de partir, ton fils mourra.

Étrangement silencieuse, Paula ne cherche pas à parlementer.

— Je le savais, Alisa.

À mon tour, je suis stupéfaite.

— Qui t’a avertie ?

— J’ai fait un rêve.

— Mais tu disais que tu ne te souvenais pas de tes rêves...

— De celui-là, si. Je suis dans un grand champ, et un vieil homme, avec des cheveux blancs et un sourire édenté, vient à ma rencontre et me dit un truc que je ne comprends pas. Mais à présent, je comprends mieux.

— Et dans ton rêve, que te dit ce vieillard ?

— Il me dit : « Hérode était un mauvais roi, qui n’a pas obtenu ce qu’il désirait, mais qui savait où était le danger. » Ensuite, le vieux bonhomme me demande : « Et toi, Paula, tu sais où est le danger ? » S’interrompant, elle jette un coup d’œil anxieux sur son bébé. De mon côté, j’en fais autant.

— C’était un rêve extrêmement curieux.

— Plutôt, oui.

L’angoisse m’étreint.

— Paula, tu vas partir comme je te l’ai demandé ?

Elle hoche la tête.

— J’ai confiance en toi, Alisa. Dis-moi simplement pourquoi je ne peux pas te dire où je vais.

— Cette fille, cette Kalika... J’ai peur qu’elle m’arrache l’information à mon insu en s’introduisant mentalement dans mon propre esprit.

Paula fait la grimace.

— Mais il faut quand même que je puisse te joindre.

— Je vais te confier un numéro spécial. Dans un mois, tu téléphoneras à ce numéro, et tu laisseras un message à mon intention sur le répondeur. Mais ne dis surtout pas où tu te trouves. Ça, tu me le diras quand nous nous parlerons directement, et seulement si tu es certaine que c’est bien moi qui ai décroché. C’est très important.

Soudain, le visage de Paula se crispe.

— Tu es en danger, Alisa ?

Je ferme les yeux. Tout reste encore à faire, et je suis déjà épuisée. Si seulement je disposais de mes anciens pouvoirs de vampire... Si, le mot le plus agaçant de la langue française.

Mais... Et si je les retrouvais, ces anciens pouvoirs ?

Mes anciens pouvoirs de vampire ?

Seymour échapperait ainsi à la mort, et moi aussi.

Mais ma fille, elle, mourrait. Peut-être.

— Ne t'inquiète pas pour moi, on me protège, dis-je alors à Paula. Un type merveilleux, que j'ai rencontré il y a longtemps, m'a promis de me protéger si je faisais ce qu'il me demandait de faire. Et tu peux me croire, il tient toujours ses promesses.

Ce que je ne dis pas à Paula, c'est que justement, je n'ai pas toujours fait ce que Krishna m'avait demandé, loin de là...

## CHAPITRE XVII

Le procédé alchimique de transformation mis au point par Arturo est basé sur le principe suivant : il faut faire vibrer la substance de ce que l'on désire devenir à un haut niveau dans sa propre aura. Pour redevenir humaine, j'avais utilisé un peu du sang de Seymour, le plaçant dans un flacon en verre – lui-même posé au-dessus de ma tête – de façon à ce que le soleil brille à travers, tandis que j'étais allongée sur une plaque de cuivre entourée d'aimants spéciaux et de cristaux. Seul Arturo savait comment tout ce matériel fonctionne vraiment, et les branchés New Age sont encore très loin d'en savoir autant que lui. Les adeptes du mysticisme New Age prétendent qu'ils utilisent des cristaux de quartz ou des améthystes dans le but de se détendre et de lutter contre le stress contemporain, mais Arturo, lui, se servait des minéraux pour aboutir à l'éveil des consciences, voire à l'immortalité. Son unique erreur fut de chercher à obtenir l'immortalité tout en ayant une vampire – moi – comme compagne. Le prêtre qu'il était crut, à tort, que je pourrais lui fournir ce qu'il tenait pour l'équivalent du sang de Jésus-Christ. Un tel blasphème fut son péché, et lui coûta finalement sa réputation. Il avait essayé de m'utiliser, il m'avait trahi, mais il est mort à présent, et je le pleure encore aujourd'hui.

Pour retrouver mes pouvoirs de vampire, j'ai besoin de sang de vampire.

Évidemment, j'ai menti à Seymour : il m'est possible de m'en procurer – le sang de Yaksha. Le problème, c'est que la dépouille de Yaksha a sombré dans l'océan où je l'ai moi-même jetée, et que je suis incapable de la retrouver, surtout sans mes facultés de vampire. Pourtant, outre le cadavre de Yaksha, je connais un autre endroit susceptible d'avoir conservé quelques traces de son sang. Eddie Fender l'avait gardé prisonnier à l'intérieur du fourgon d'un marchand de glaces, pendant plusieurs semaines, afin de le conserver dans le froid tout en le

maintenant dans un état de faiblesse. C'est de ce fourgon que j'avais tiré Yaksha, qui n'avait plus de jambes, et très peu de torse. Étant donné qu'il avait perdu beaucoup de sang à l'intérieur du fourgon réfrigéré, je devrais être en mesure d'en récupérer un peu, préservé par le froid.

Mais ce fourgon était garé dans une rue proche de l'entrepôt que j'avais fait sauter, pour en expulser Eddie Fender et son gang de vampires avant de les massacrer un par un. Ça, c'était il y a environ deux mois, et il n'y a que très peu de chances pour que le fourgon soit toujours garé au même endroit. La police a probablement procédé à son enlèvement, avant de l'expédier dans une quelconque fourrière. Tant pis : je me hâte d'aller faire un tour dans la rue en question, située dans un quartier défavorisé de la ville, dans l'espoir insensé de retrouver quelques gouttes du sang ayant appartenu à Yaksha. Les gens désespérés sont prêts à tout.

Et je découvre en arrivant que le fourgon est toujours garé au même endroit. Génial !

Un clochard en guenilles, à la chevelure d'un blanc douteux, se tient près de la portière du conducteur. À côté de lui, un Caddie plein de boîtes en aluminium et de vieilles couvertures sales, qu'on jurerait datant de la dernière Grande Dépression économique. L'homme est vieux et voûté, mais en me voyant approcher, son regard s'éclaire. Un carton de lait entre les mains, il est installé à même le trottoir. Immédiatement, comme par réflexe, je mets la main dans ma poche, pour y pêcher quelques billets. Ce clochard, ce soir, a de la chance : je vais lui donner cent dollars, en lui demandant en échange de dégager de là. Mais quelque chose dans sa voix me fait changer d'avis. Sa façon de m'accueillir est tout à fait singulière.

— Vous êtes très jolie, ce soir, déclare-t-il. Mais je sais que vous êtes pressée.

Le dominant de toute ma taille, je jette un coup d'œil autour de moi. La rue est déserte, mais il est très tard, et le quartier représente l'endroit idéal pour se faire violer ou assassiner. La dernière fois que je suis venue ici, j'ai été obligée de flanquer une raclée à deux flics qui me prenaient pour une prostituée, et

qui voulaient me passer les menottes. Je dévisage le vieux clochard.

— Comment savez-vous que je suis pressée ?

Le vieux rigole, et il me paraît soudain beaucoup plus chaleureux que je ne l'aurais cru tout d'abord. Malgré la crasse dont il est couvert, l'éclat de ses yeux est au moins aussi vif que celui de son sourire.

— Je suis au courant de deux ou trois trucs, réplique-t-il. J'imagine que c'est le fourgon que vous cherchiez. Justement, je le surveillais en attendant que vous arriviez.

Je ris.

— J'apprécie cette délicate attention : je meurs d'envie de manger une glace.

Il hoche la tête.

— Le système de réfrigération fonctionne encore bien, mais je dois préciser que je l'ai réparé.

Décidément, ce clochard est étonnant.

— Vous êtes habile de vos mains ?

— Oh, quand j'étais plus jeune, j'aimais bien bricoler.

Il tend la main vers moi.

— Aidez-moi à me lever, s'il vous plaît. Mes rhumatismes me font souffrir, et je vous attends depuis si longtemps...

Je prends sa main – un peu de saleté n'a jamais fait de mal à personne.

— Vous êtes ici depuis combien de temps ?

Il époussette ses vêtements, mais ne réussit guère qu'à se salir un peu plus. En entendant la question que je lui pose, il cligne des yeux, comme s'il était ivre, bien que son haleine ne sente absolument pas l'alcool. Au lieu de me répondre, il décide de finir le carton de lait qu'il tient à la main, puis il le jette dans le Caddie.

— Franchement, je n'en sais rien, me dit-il enfin. Je crois que je vous attends depuis votre dernière visite dans le quartier.

Une étrange sensation m'envahit, je m'apprête à questionner l'insolite vieillard, mais je décide aussitôt que je ne peux pas me permettre de gaspiller de précieuses minutes en bavardant avec un vieux monsieur au milieu de la nuit.

— Je ne suis pas venue dans cette rue depuis deux mois, environ, lui dis-je en mettant la main dans ma poche. Écoutez, je peux vous donner...

— Dans ce cas, ça fait deux mois que je suis installé près de ce fourgon, m'interrompt-il. Je savais que vous reviendriez.

Ma main se referme sur une poignée de billets de vingt dollars.

— Je ne vois vraiment pas de quoi vous voulez parler, monsieur, lui dis-je calmement.

Il m'adresse un clin d'œil rigolard.

— Gardez votre argent, je n'en ai pas besoin.

Tournant les talons, il commence à s'éloigner.

— Faites ce que vous avez à faire, et personne ne pourra vous reprocher de ne pas avoir tout essayé.

Et l'étrange clochard s'enfonce dans la nuit.

Quel drôle de vieux bonhomme... Il n'a même pas emporté son Caddie.

Je me demande à qui je viens d'avoir affaire.

L'arrière du fourgon est fermé à clé, mais à l'aide d'une brique trouvée par terre, je fais sauter la poignée. J'aurais pourtant juré que j'avais déjà forcé la serrure la dernière fois que j'ai voulu entrer dans ce fourgon. À l'intérieur, la température est glaciale, et le froid me fait frissonner.

Le faisceau de ma lampe électrique éclaire soudain une petite flaque de sang gelé, tout près de la porte.

Je glisse un ongle dessous et, d'un coup sec, je la détache : aussitôt, une sensation intense de puissance me submerge. J'ai entre les mains une parcelle d'immortalité, et j'ai l'impression que c'est Krishna lui-même qui a conservé cet échantillon du sang de Yaksha, afin que je puisse le retrouver intact. De retour dans ma voiture, je brise le sang gelé en petits morceaux, que je laisse fondre dans une bouteille Thermos.

Il faut à présent que je retourne à Las Vegas. S'il n'était pas aussi tard, je prendrais l'avion, mais c'est impossible, et je suis contrainte d'y aller en voiture – quatre heures de route, l'accélérateur à fond. Je dois également me souvenir que la maison d'Arturo est probablement surveillée par des agents du gouvernement. D'après ce que j'ai lu dans les journaux,



l'explosion nucléaire a entièrement dévasté la base militaire, mais je sais que les services spéciaux, même s'ils me croient morte, vont quand même poursuivre leurs recherches, jusqu'à ce qu'ils retrouvent mon cadavre.

Ce sont les rayons du soleil qui vont me permettre d'opérer ma transformation : il est essentiel que je puisse disposer d'assez de temps pour redevenir un vampire, à condition que ce soit possible, bien sûr. Peut-être vais-je me transformer en une furie assoiffée de sang, comme Ralphe, mais de toute façon, je n'ai pas le choix. Il faut que j'accepte de courir ce risque. Je n'ai pas envie d'abandonner ma nouvelle condition d'être humain, mais il me faut admettre qu'une partie de moi se réjouit à l'idée de retrouver ses pouvoirs surnaturels. Enfin, je vais pouvoir affronter ma fille sans trembler devant elle.

Bien que j'aie l'intention de trembler, surtout si j'ai réussi à redevenir un vampire...

Quand elle comprendra à qui elle s'attaque, il sera trop tard.

## CHAPITRE XVIII

En fait, le trajet jusqu'à Las Vegas se révèle plus agréable que prévu. Conduire à fond sur une route déserte, en pleine nuit, c'est vraiment relaxant. Tout en gardant un œil ouvert sur d'éventuelles patrouilles de police, je roule à cent kilomètres à l'heure, et bientôt, l'horizon se teinte de la couleur morne des néons qui illuminent la capitale mondiale du jeu. Aujourd'hui, je vais lancer le dé rouge, et j'espère que j'obtiendrai la bonne combinaison d'ADN. À l'est, le ciel se réchauffe déjà. Tout à l'heure, le soleil se lèvera.

Je me gare assez loin de la maison d'Arturo, et je vérifie qu'il n'y a ni agents du FBI, ni flics, ni militaires qui traînent dans le coin. Non, apparemment, tout est calme : le quartier semble encore sous le choc causé par la destruction de la base militaire. En moins d'une minute, après m'être glissée sous la barrière qui délimite le jardin, à l'arrière de la maison d'Arturo, je me faufile à l'intérieur par une fenêtre ouverte. Sur la table de la cuisine, j'aperçois une photo, format carte postale, dans un cadre bon marché : Arturo et moi, un soir où nous étions dans l'un des restaurants du Strip, à Las Vegas. À l'époque où je croyais qu'il était sur le point de laisser tomber son job à la base militaire, et où il me prenait, moi, pour une pétasse. En voyant la photo, je m'arrête, et je commence à l'étudier de près. Les traits d'Arturo me font penser à quelqu'un...

Et soudain, je comprends.

— Arturo est le père de Kalika.

Je suis stupéfaite. D'un seul coup, tout s'éclaire. Les vampires ne se reproduisent pas, que ce soit entre eux ou avec un partenaire humain. Mais dans le cas d'Arturo, il ne s'agissait ni d'un vampire ni d'un homme : Arturo était une sorte d'hybride, produit au Moyen Âge, une combinaison entre l'homme et le vampire. Juste avant qu'il ne me trahisse au profit du gouvernement, nous avons passé une nuit ensemble dans un

motel de Las Vegas. En fait, j'ai été fécondée avant ma transformation, ce qui, en d'autres termes, signifie que j'étais encore un vampire quand Kalika a été conçue. Pourtant, ma fille est en partie humaine, ce qui explique qu'elle ne soit pas sensible à la lumière du jour. Kalika est le résultat d'un croisement génétique hasardeux : Arturo et moi avons lancé les dés, et c'est peut-être ce qui explique qu'une âme aussi noire que la sienne se soit incarnée sur cette Terre.

Dire que je pensais que Ray était son père...

Avant même d'entendre sa voix, je sens sa présence derrière moi.

— Je m'étonne que tu aies mis si longtemps à comprendre, me dit-il.

Tenant toujours la photo entre mes mains, je me retourne. Ray est là, à moitié dissimulé par la pénombre qui règne dans la pièce. Et ce n'est pas seulement le mystère de la naissance de Kalika qui s'éclaircit soudain... Cependant toutes les prémonitions que j'ai eues récemment, dont certaines restent encore confuses, sont autant de spectres vagues qui refusent la moindre explication logique. Le désespoir le plus absolu m'envahit. J'ai l'impression d'être dans un cimetière plein de brouillard, et de tourner le dos à une pierre tombale, sur laquelle un nom est inscrit en lettres de sang, un sang indélébile. La date de la mort n'apparaît pas encore, mais je sens qu'elle ne va plus tarder. La vérité, je la connais, mais je refuse de la regarder en face.

Sur la pierre tombale, il y a un miroir.

Un miroir recouvert d'une fine couche de poussière noire.

— Tu aurais pu m'en parler, dis-je à Ray.

— Je ne pouvais te dire que ce que tu voulais bien entendre.

Une immense lassitude s'étend à tous mes membres, et une vague de chagrin me submerge. Je ne supporte plus de regarder Ray, qui n'est plus pour moi qu'une espèce de travesti, mais je ne veux pas non plus qu'il s'en aille. Il est tout ce qu'il me reste. Le cimetière imaginaire que j'ai dans la tête est truffé de mines, et j'ai peur qu'en parlant à Ray, l'une d'elles n'explose en projetant sur moi les os d'un squelette.

— Comment es-tu entré ?

— C'est toi qui m'as emmené ici, me répond-il.

— Kalika sait que je suis à Las Vegas ?

— Je ne crois pas, mais c'est possible.

— Tu ne le lui as pas dit ?

— Non.

Reposant la photo sur la table, je tente de me ressaisir. Le cimetière mental que j'ai imaginé disparaît en même temps que la pierre tombale s'effondre. Pourtant, je suis forcée d'admettre que c'est bien dans la maison où Arturo a vécu que je me trouve actuellement.

— Je peux te poser une question ? dis-je enfin à Ray.

Sans quitter la pénombre où il se cache, il réplique :

— Ne me demande que ce que tu es capable d'entendre.

— Mais je veux que tu me répondes.

Ray secoue la tête.

— Rares sont ceux qui veulent réellement entendre la vérité, et peu importe qu'ils soient humains ou vampires. On surestime beaucoup la vérité, et elle est souvent extrêmement douloureuse.

Puis il ajoute :

— Sita, laissons les choses être ce qu'elles sont...

Ma voix est nouée par l'émotion.

— J'ai besoin de savoir une seule chose.

— Non, me prévient-il. Ne cherche pas à te faire du mal.

— Une toute petite chose. Je comprends que tu aies pu me retrouver ici, à Las Vegas : tu m'as donné une explication qui m'a paru logique, mais tu ne m'as jamais expliqué comment tu avais retrouvé ma trace à Los Angeles. Pendant que je venais, toi, tu aurais dû être en train de te transformer en humain dans cette maison, à la cave.

— Il faisait noir, cette nuit-là, rétorque-t-il.

Sa réaction me perturbe.

— Mais il fait noir toutes les nuits...

— Il n'y aurait pas eu suffisamment de lumière dans cette cave.

J'ai pigé.

— On a besoin de la lumière du soleil pour procéder à la transformation.

— Correct.

— Donc, tu es toujours un vampire.

— Non.

— Tu nous as suivis jusqu'à Los Angeles ?

— Non.

— Mais qui es-tu ? Et que t'a donc fait le sang d'Eddie Fender ?

— Rien. Je n'ai jamais touché une seule goutte du sang d'Eddie Fender.

— Mais tu m'as pourtant dit que...

— J'ai menti, m'interrompt-il. Tu voulais que je te mente, tu n'avais pas envie d'entendre la vérité. Tu crois que c'est le cas, mais en fait, il n'en est rien. Laissons le destin s'accomplir, Sita. Si tu veux, nous pouvons tous les deux quitter cette maison, ensemble, et nous pouvons recommencer. Tout peut redevenir comme avant, si tu le désires vraiment. Ça dépend de toi, Sita.

— Tu n'es pas prête à entendre ce que j'ai à te dire.

— Quand serai-je prête ?

— Bientôt.

— Comment le sais-tu ?

— Je sais beaucoup de choses, Mère.

— Pourquoi tout dépendrait-il de moi ? Tu es aussi responsable que moi de ce qui s'est passé.

— Non.

— Arrête de dire non ! Arrête de dire oui ! Explique-toi !

Un long moment s'écoule avant que Ray ne se décide à me répondre.

— Que veux-tu que je te dise ?

Je me prends la tête entre les mains.

— Contente-toi de me dire qui tu es, et pourquoi tu n'es plus le Ray que je connaissais. Et aussi comment tu m'as retrouvée dans le café où nous nous sommes revus.

Je me sens si faible...

— Pourquoi as-tu frappé à ma porte ?

— J'ai frappé à ta porte ? Quand ?

— Ici.

Je montre la porte.

— Tu as frappé à cette porte, là, et tu m'as dit : « C'est moi. »

— Quand ai-je frappé à ta porte ? répète Ray.

C'est vrai, je n'ai pas encore répondu à la question qu'il vient de me poser pour la seconde fois. Il est en train de parler du temps, et moi, je parle de l'endroit... Il faut que je me force à m'exprimer de façon plus claire, afin que Ray comprenne bien ce que je lui demande.

— Tu es apparu aussitôt après que je sois redevenue humaine.

— D'accord.

— Et toi, tu essaies de me faire croire qu'il s'agit d'une coïncidence. Une remarquable coïncidence.

— Tout ce que je suis en train de te dire, Sita, c'est que tu devrais arrêter, et tout de suite.

Je hoche la tête, mais je continue à parler, m'adressant à moi-même.

— Tu prétends que les deux événements, c'est-à-dire ma transformation et ta réapparition, sont liés, et que tu n'es revenu dans ma vie qu'à cause du fait que j'étais à nouveau un être humain, une femme comme les autres.

— Tu brûles...

Je le dévisage.

— Quelque chose m'échappe encore, mais quoi ?

— Tout.

— Mais tu viens de dire que j'étais tout près de la vérité !

— Quand tu lances un dé, la notion de proximité n'existe pas : soit on gagne, soit on perd.

— Quand tu es revenu, qu'ai-je donc perdu ?

— Peu importe ce que tu as perdu, La question essentielle, c'est pourquoi.

— Et maintenant, écoute la musique je vais jouer pour toi sur ma flûte : elle dissipera toutes tes illusions. Quand tu te sentiras perdue, souviens-toi de moi, et tu constateras alors que les choses que tu désires le plus sont précisément celles qui te causeront les plus grands chagrins.

— J'ai toujours désiré deux choses, dis-je en me remémorant les paroles de Krishna. Pendant cinq mille ans, je

les ai désirées ardemment : c'étaient les deux choses que Yaksha m'avait prises la nuit où il a fait de moi un vampire. Cette fameuse nuit pendant laquelle il m'a volé à la fois ma fille et mon mari. Je ne les ai plus jamais revus après cette nuit-là.

Ray compatit.

— Je sais, Sita.

La tête baissée, je me fonds à mon tour dans la pénombre.

— Mais quand tu as débarqué dans ma vie, j'ai eu l'impression de retrouver Rama. Et lorsque je suis redevenue humaine, et que j'ai porté ton enfant, j'ai cru que Krishna m'avait rendu Lalita.

Une larme ou deux roulent sur mes joues, et je prends une profonde inspiration.

— Mais rien ne s'est déroulé comme je l'avais prévu. Tout ce dont j'avais rêvé, pendant si longtemps, n'était qu'une illusion. Et cette illusion a causé ma perte.

— C'est vrai.

Relevant la tête, je fixe Ray.

— Ce n'était pas la réalité, lui dis-je.

— Non.

— Les vampires ne se laissent pas berner par leurs illusions, et c'est ce qui m'a permis de survivre pendant toutes ces années, mais la femme que je suis devenue ensuite, elle, ne pouvait pas distinguer le vrai du faux, le réel de l'irréel. J'étais trop faible.

— Tu ne crées que ce que tu veux bien créer. Tu as toujours agi suivant ce principe. Et si tu n'es pas d'accord, tu es libre de t'en aller.

La voix de Ray s'enfle soudain d'une sorte de passion contenue.

— Non, Sita, ne dis rien.

Mais il le faut, pourtant. J'ai l'impression que Ray est transparent : je comprends à présent pourquoi il ne sortait jamais, et pourquoi il ne cherchait pas à faire la connaissance de mes amis ou même à parler à quiconque hormis Kalika et moi. Pourquoi il fallait toujours que ce soit moi qui fasse tout, de mes propres mains. Mes mains étaient la seule paire disponible.

— Tu n'existes pas, dis-je en m'adressant à Ray.

Avançant d'un pas, il sort de la pénombre qui l'enveloppait jusqu'à maintenant. Son visage est d'une fascinante beauté.

— Ça n'a pas d'importance, Sita. Nous pouvons faire semblant de croire que tout ça n'a aucune importance. Sita, je n'ai pas envie de te quitter.

La vie est un calvaire, et j'ai mal.

— Mais tu es mort, Ray.

Il s'approche de moi. Nos deux corps se touchent presque.

— Ce n'est pas grave...

Aucune larme ne jaillit de mes yeux, mais de gros sanglots secouent mes épaules. Il vaudrait mieux que je pleure, pour évacuer ma peine et mon chagrin, et pour montrer que je suis triste à cette silhouette fine dressée devant moi – mon amoureux. Cet amant qui ne peut m'aimer que si je m'estime digne de son amour. Pas étonnant qu'il se soit retourné contre moi quand j'ai moi-même commencé à le considérer comme un ennemi potentiel : le miroir sur la pierre tombale, c'est lui. La poussière noire s'est enfin dissipée, et je me rends compte que j'ai commencé à m'enterrer volontairement dès que je suis remontée de la cave d'Arturo et que j'ai entendu frapper à la porte.

Qui est là ? Ton chéri. Ouvre la porte.

— Je dois refermer cette porte, dis-je d'une voix quasi inaudible.

Ray pose un doigt sur ma bouche.

— Sita.

Violamment, je détourne la tête.

— Non. Tu dois repartir.

— Repartir ? Où ?

— D'où tu viens.

— Mais c'est l'abîme, Sita. Là-bas, il n'y a rien. Je ne veux pas y retourner.

Une légère hystérie commence à me gagner.

— Mais tu ne peux pas rester ici non plus ! Ray, tu n'es même pas un fantôme, tu es pire ! Personne ne peut te voir, tu es invisible ! Comment pourrais-je aimer un être impalpable ?

Il saisit ma main avec force.



— Mais tu me sens, pourtant, Sita. Tu sais que je suis ici, à côté de toi.

J'essaie de me libérer, mais tout ce que j'obtiens, c'est que la main de Ray serre la mienne encore plus fort. D'habitude, j'aurais plaqué cette main sur mon cœur, mais ce geste est désormais impossible : la main de Ray est glacée.

— Non, lui dis-je. Je sais que tu n'existes pas.

Il dépose un baiser sur le bout de mes doigts.

— Tu sens ce baiser ?

— Non.

— Menteuse !

— Le mensonge, c'est toi. Tu n'existes pas ! Comment puis-je faire pour que tu cesses de m'apparaître ?

Mes mots semblent enfin l'atteindre, et je sens que je l'ai blessé — on dirait que j'ai déchiré la texture même de son existence. Pendant les quelques secondes qui suivent, le visage de Ray semble se dissoudre, puis il disparaît complètement, mais juste avant, il prend une soudaine inspiration et ses grands yeux bruns se fixent sur moi. Ray n'est plus seulement un miroir, c'est à présent un hologramme, provenant d'une dimension où les choix ne se limitent pas au temps et à l'espace. Ray est l'ultime maya, l'illusion parfaite. L'amour idéal, à qui mon désespoir avait donné la forme et l'apparence de Ray. Pas étonnant que lors de notre première rencontre, dans le café, il ait été vêtu exactement de la même façon que la nuit de sa mort. Il n'est rien, excepté un souvenir ayant rebroussé chemin, tout droit sorti du tunnel que les êtres mortels empruntent quand ils quittent ce monde. Ray est mort, c'est vrai, mais je lui ai permis de devenir également la représentation de ma propre mort.

On dirait qu'il lit dans mes pensées.

Dans ses yeux, je lis qu'il abandonne tout espoir, mais il répond quand même à la dernière question que je lui ai posée.

— J'étais encore un vampire quand je suis mort, me dit-il. Il faut que tu me tues comme tu le ferais avec un vampire.

Saisissant un couteau sur la table, il le place dans ma main.

— Mon cœur ne bat que pour toi, Sita.

Il veut que j'arrache son cœur... J'ai beau essayer de le repousser, il me tient fermement contre lui, et je sens même son

haleine qui caresse ma joue, telle la brise en hiver. Et alors que sa fin approche, je distingue dans ses yeux une étrange lueur, un rougeoiement intense que j'ai déjà aperçu dans ceux de ma fille. Comme s'il connaissait la moindre de mes pensées, il hoche la tête.

— Si je retourne à l'abîme, me dit-il, j'y retrouverai Kali.

Il serre mes doigts autour du manche du couteau.

— Dépêche-toi. Tu as raison, l'amour s'en est allé, et j'ai décidé de mourir. Je veux mourir.

— Tous ceux qui naissent mourront un jour, dis-je dans un souffle.

Ray m'adresse un sourire déjà absent.

— Au revoir, Sita.

Et je lui plante le couteau en plein cœur, tranchant la chair et brisant les os de la cage thoracique. Le sang jaillit à gros bouillons, et gicle sur mes mains, sur mes vêtements, et jusque sur le sol. C'est le sang noir de l'abîme funeste, du vide infini sur lequel règne Kali. Et tandis que j'ôte la vie à Ray, je pousse un hurlement : j'implore Dieu pour qu'il m'accorde sa miséricorde, et le couteau m'échappe des mains pour rebondir un peu plus loin. Quant au sang, il s'évapore instantanément sans laisser une seule trace.

Le cœur de Ray ne bat plus, et son sang ne me souille plus.

Il est parti, mon amour est parti avec lui.

Dehors, le soleil se lève.

Je prends alors le Thermos contenant le sang de Yaksha, que je verse dans la coupe en verre. Dans cette même coupe, je me souviens que j'avais versé un peu du sang de Seymour, mais cette fois, le processus est différent. Je place la coupe au-dessus de la plaque de cuivre et des cristaux, entre les aimants en forme de croix et le miroir brillant destiné à renvoyer les rayons du soleil à l'intérieur du laboratoire clandestin, dans la cave d'Arturo. Puis je m'allonge sur la fine plaque de cuivre, et l'alchimie commence à opérer. Je sens passer sur mon corps tremblant les ondes de cette magie noire, et je me demande un instant quel sera le résultat de l'expérience : quand le soleil se couchera et que le processus sera achevé, que serai-je ? Impulsivement, j'ai rajouté dans la coupe quelques gouttes de

sang appartenant au bébé de Paula. Le sang de ce nouveau-né que Kalika convoite par-dessus tout...

Tout ce que j'espère, c'est qu'il me portera chance.

## CHAPITRE XIX

À huit heures du soir, le même jour, je suis installée dans le salon de M. et Mme Hawkins, à l'intérieur de cette maison dans laquelle Eric souhaitait à tout prix revenir, avant d'avoir la gorge tranchée par Kalika. Les parents d'Eric sont bien plus jeunes que je ne les avais imaginés : M. Hawkins n'a guère plus de quarante-deux ans, et son épouse n'a même pas atteint la quarantaine. Ils se sont probablement mariés quand ils étaient très jeunes, et Eric est né alors que ses parents sortaient à peine de l'adolescence. Le visage de M. Hawkins est impassible, mais on sent qu'il se contrôle, comme il le fait sans doute avec ses patients, et que derrière le masque, il est pourvu d'une solide intelligence et d'une grande curiosité. Mme Hawkins, elle, est une dame rondelette et aimable, dont les mains nerveuses trahissent l'inquiétude. La disparition de son fils l'a profondément affectée, c'est évident : ses traits sont décomposés, et ses yeux sont encore gonflés par les larmes qu'elle verse chaque fois qu'elle pense à lui. Pour trouver leur adresse, il m'a suffi de jeter un coup d'œil dans l'annuaire.

Une fois arrivée devant leur maison, je me suis contentée de frapper à la porte, et de leur annoncer que j'avais des informations concernant leur fils. Parce que je suis jeune et jolie, et parce que j'ai l'air parfaitement inoffensif, ils m'ont priée d'entrer. Assis en face de moi, ils attendent maintenant que je leur raconte ce que je sais. Le problème, c'est que je ne leur apporte pas de bonnes nouvelles, au contraire.

— Votre fils est mort. Il a été assassiné la nuit dernière. Plutôt que de vous laisser espérer, j'ai préféré venir vous en informer. Avant de partir, je vous donnerai l'adresse de la maison dans laquelle vous retrouverez son corps. Ce n'est pas très loin d'ici.

Je reprends ma respiration, et j'ajoute :

— Je suis sincèrement navrée de devoir vous apprendre ainsi cette affreuse nouvelle. Ce doit être un choc terrible pour vous deux.

Enfouissant son visage dans ses mains, Mme Hawkins éclate en sanglots, tandis que M. Hawkins contient tant bien que mal une immense colère.

— Comment savez-vous que notre fils a été assassiné ? me demande-t-il.

— Vous devez sans doute vous rendre compte que je corresponds à la description de la jeune femme avec qui votre fils a quitté le parc. En fait, je suis bien cette jeune femme, mais ce n'est pas moi qui ai tué Eric. Au contraire, j'ai tout essayé pour le sauver, et je suis profondément désolée de n'avoir pas pu empêcher cette tragédie. Eric était un garçon adorable, et je l'aimais beaucoup.

Les parents d'Eric sont traumatisés par mes révélations, mais c'est inévitable.

— Non... Ce n'est pas... C'est impossible, bredouille M. Hawkins.

— Pourtant, c'est vrai. Vous pourrez vérifier par vous-mêmes lorsque vous vous rendrez dans la maison dont je vous ai parlé, mais je crois qu'il serait préférable d'y envoyer d'abord la police. Eric est mort des suites d'une blessure très grave.

Et je me force à préciser un horrible détail :

— Juste avant de venir vous voir, j'ai essayé de nettoyer, mais il reste encore beaucoup de sang partout sur le sol.

Mme Hawkins continue à sangloter, et M. Hawkins, rouge de fureur, les traits crispés, se penche vers moi.

— Qui êtes-vous ? me demande-t-il.

— Mon nom n'a aucune importance. C'est vrai, j'ai kidnappé votre fils, mais je n'avais pas l'intention de lui faire du mal. Je comprends que vous n'ayez pas envie de croire ce que je suis en train de vous raconter, et je comprends aussi que vous me haïssiez, mais je n'ai aucune pièce d'identité à vous montrer, et dès que j'aurais quitté votre maison, vous ne me reverrez plus jamais. La police ne me retrouvera pas non plus.

M. Hawkins réagit plutôt violemment.

— Si vous pensez que vous allez vous en tirer comme ça, jeune fille, vous faites erreur. Dès que nous aurons terminé cette conversation, j'appelle la police.

— Vous devriez l'appeler tout de suite. J'ai inscrit sur cette feuille de papier l'adresse de la maison où vous trouverez le corps de votre fils.

Je lui tends une feuille pliée en quatre, qu'il déplie en fronçant les sourcils.

— Je peux vous indiquer comment vous y rendre, mais je dois vous prévenir qu'il y a également les cadavres des deux officiers de police qui sont passés hier. Du moins je le suppose : ils sont ensuite partis avec la même personne que celle qui a tué votre fils, et ils ne sont jamais revenus.

D'ailleurs, si je fais ce dernier commentaire, c'est parce que je suis très étonnée que personne ne soit encore allé fouiller la maison. Quand je m'y suis arrêtée, une demi-heure auparavant, je n'ai trouvé sur place aucun signe indiquant que la police était venue examiner les lieux. Le corps d'Eric Hawkins était encore allongé sur le divan, baignant dans une mare de sang : nettoyer toute cette hémoglobine coagulée, quelle corvée ! Sans compter que le visage crispé d'Eric gardait les traces des souffrances qu'il avait endurées pendant son agonie...

— Vous dites vraiment n'importe quoi, me coupe M. Hawkins.

— Je vous assure que je dis la vérité, lui dis-je calmement, sans chercher à le convaincre.

Puis c'est au tour de Mme Hawkins de prendre la parole. Elle cesse de sangloter, et me demande :

— Pourquoi cette personne a-t-elle tué mon petit garçon ?

— Pour tenter de me forcer à révéler l'adresse de la maternité où un autre petit garçon venait de naître. La personne qui a assassiné votre fils est obsédée par ce nouveau-né, et elle est prête à tout pour mettre la main dessus. Mais comme j'ai refusé de lui donner l'information dont elle avait besoin, elle s'est vengée en tuant sauvagement Eric.

Je la regarde droit dans les yeux.

— Mais rien de tout ça n'a réellement d'importance pour vous, et cette histoire ne vous concerne pas, mais je veux quand

même que vous sachiez qu'en quittant votre maison, c'est cette jeune femme que je vais aller affronter. Et j'ai bien l'intention de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour l'empêcher de nuire à nouveau. Je sais que vous voulez que la mort de votre fils soit vengée, et qu'au moins il lui soit fait justice. Cette nuit, je vais essayer d'obtenir réparation pour la mort d'Eric, et je vous promets de faire passer à cette jeune femme l'envie de tuer.

Et je me lève.

— Il faut que j'y aille.

— Non, vous n'irez nulle part ! s'écrie M. Hawkins en faisant mine de vouloir me retenir. Mais avant même que ses fesses aient eu le temps de décoller de son siège, je le force d'une seule main à se rasseoir. De toute évidence, il est surpris par ma force physique.

— Je vous en prie, lui dis-je d'une voix douce. N'essayez pas de me retenir ici, vous n'y arriverez pas. Vous ne pourrez pas me suivre non plus. Tout ce que vous devez savoir, c'est que votre fils était courageux, et qu'une puissance qui nous dépasse lui a prématurément ôté la vie. Si Eric est mort, c'est que Dieu l'a voulu ainsi, et il faut l'accepter. Personnellement, c'est ce que je me dis.

Sur ces bonnes paroles, je me hâte de les quitter, sans leur laisser le temps de réagir. Dans quelques heures, M. et Mme Hawkins se demanderont vraiment s'ils n'ont pas rêvé ma visite, mais je sais aussi qu'après avoir téléphoné à la police, ils vont foncer chez moi : ils seront les premiers à trouver le corps de leur fils, et ils pourront ainsi lui fermer les yeux.

Ma voiture est garée tout près, et je suis bientôt en route pour Santa Monica. Le destin m'a fixé là-bas un rendez-vous avec ma propre fille. Mais je ne sais pas duquel je me méfie le plus : du destin ou de ma fille ?

## CHAPITRE XX

La transformation s'est bien passée, et me voilà redevenue la vampire que j'étais. Pourtant, je me sens différente, pour tout un tas de raisons. Les rayons du soleil sont passés à travers le sang de Yaksha jusque dans mon aura, et c'est sans aucun doute ce qui explique l'incroyable force physique dont je suis maintenant dotée : avant, je pouvais faire des bonds de quinze mètres de haut, mais à présent, je peux sauter jusqu'à trente mètres ! Avant, j'étais capable de déceler à un kilomètre le bruit d'une feuille qui tombe ou d'une fourmi qui sort de son trou, mais mon ouïe est dorénavant plus fine encore ! Quant à mon odorat, c'est une petite merveille de précision : l'air de la nuit est comme une encyclopédie riche de plusieurs centaines d'informations. Mes yeux sont de véritables lasers, qui non seulement me permettent de voir bien plus loin qu'avant ma toute dernière transformation, mais en plus, brûlent d'une flamme inédite, qui me fait douter que Kalika soit en mesure de résister à mes récents pouvoirs.

En plus, tous ces nouveaux raffinements ne se limitent pas à la force physique et aux pouvoirs sensoriels décuplés. Quelque chose d'inédit est apparu dans ma vie, une chose que je n'avais encore jamais ressentie, et que je ne saurais même pas nommer. Je me sens... j'ai l'impression qu'une bonne étoile veille sur moi.

La chance est en train de me sourire, et j'ai comme une étoile d'un bleu éblouissant qui brille au-dessus de ma tête. Serait-ce l'effet de ces quelques gouttes de sang que j'ai rajoutées à celui de Yaksha ?

Sûre de moi, je fonce vers la jetée.

La plage de Santa Monica, qu'on aperçoit du port, est déserte, ce qui m'étonne un peu : il n'est guère que dix heures du soir. La soirée est fraîche, c'est vrai, mais je me demande si une force, autre que météorologique, n'est pas à l'œuvre en ce moment même : on dirait presque qu'un nuage maléfique plane



au-dessus de la jetée et ses environs, qui disparaissent comme sous une brume astrale répandant partout la maya, l'illusion. Mon assurance et ma force en sont aussitôt affectées, parce que je sens que seule ma fille est capable de créer ce genre d'ambiance. Je n'ai jamais rien vu de semblable : cette nuée semble aspirer l'essence même de la vie, ce qui explique que les gens se soient tous éloignés. Et tandis que je gare ma voiture non loin de la jetée, je constate que, là aussi, la rue est vide. Tout le monde est rentré à la maison, et sans doute les gens sont-ils en train d'expliquer à leurs enfants qu'il ne faut pas croire aux horreurs qu'on voit dans les cauchemars. Moi-même, j'éprouve la sensation bizarre de marcher comme dans un rêve ; les pouvoirs que je viens de récupérer produisent sur moi un effet jubilatoire, mais la perspective d'affronter Kalika me pèse, et lourdement.

Soudain, j'aperçois deux silhouettes au bout de la jetée. Kalika et Seymour.

Seymour est face à l'océan. À côté de lui, Kalika, vêtue d'une longue robe blanche, distribue aux mouettes des miettes de pain. Bien que je me trouve encore à cinq cents mètres d'eux, je distingue parfaitement les traits de leur visage : Seymour feint d'admirer le panorama, mais il ne cesse de jeter vers Kalika des coups d'œil anxieux. Les muscles de son cou sont crispés, et il a peur, ça se voit. Pourtant, il paraît en bonne santé, et je m'en réjouis.

Kalika, elle, est parfaitement mystérieuse. La lune est presque pleine, et elle caresse de ses rayons la longue chevelure noire et brillante de la jeune femme. Elle nourrit les oiseaux, et elle est si concentrée sur sa tâche que rien d'autre ne paraît avoir la moindre importance à ses yeux. À plusieurs reprises, j'ai déjà remarqué l'incroyable capacité de concentration de Kalika : quand elle fait quelque chose, elle ne pense qu'à ça. Et quand elle a tranché la gorge d'Eric, je suis sûre qu'elle a agi avec le plus grand sérieux, ce qui est rassurant, dans la mesure où elle retient Seymour en otage... Kali et son collier de crânes... Ma petite fille aura-t-elle trois crânes de plus à rajouter autour de son cou avant le lever du soleil ?

Je pense à Paula, qui a sauté dans un taxi pour fuir l'hôpital. Elle s'est enfuie au milieu de la nuit avec vingt dollars en poche et un magnifique bébé enroulé dans une couverture... Et tout ça parce qu'une amie lui a dit qu'elle était en danger de mort. Et aussi parce qu'elle s'est souvenue de ses rêves prémonitoires : n'est-il pas étrange que le vieil homme de son rêve soit la copie conforme du clochard qui surveillait le fourgon ?

— Vous êtes très jolie, ce soir, mais je sais que vous êtes pressée.

Ce type, c'était qui ?

Voilà un autre mystère, que je résoudrai une autre fois.

Je ne cherche même pas à me cacher, ce serait complètement inutile, mais je prends soin de me déplacer normalement, et de marcher comme les humains : ma démarche est légèrement hésitante, je respire vite, les muscles de mon visage sont crispés par l'angoisse, et mes épaules, déjà un peu avachies sous le poids de mon inévitable défaite. Malheureusement, toute cette mise en scène échappe à l'attention de Kalika, qui continue à distribuer du pain aux mouettes, sans daigner m'accorder un seul regard. Elle se décide à me regarder seulement quand j'arrive à quelques mètres du bout de la jetée, et que je m'arrête devant eux. L'air à la fois terrorisé et plein d'espoir, Seymour ne me quitte pas des yeux, et il ne peut que constater que je ne suis pas venue avec le bébé. Le spectacle de la douloureuse agonie d'Eric doit être encore imprimé dans sa mémoire, et bien qu'il s'efforce de le dissimuler, je me rends compte qu'il a perdu sa belle assurance. Il parvient à sourire.

— Ravi de te voir enfin, dit-il en me montrant la lune, qui, la veille – c'est-à-dire quand le bébé de Paula est né – était pleine.

— Charmante soirée, n'est-ce pas ?

— Je suis venue, dis-je en m'adressant à ma fille. Laisse-le partir, maintenant.

Kalika se tourne vers moi. À ses pieds – qu'elle a chaussés de sandales –, quelques mouettes se disputent encore une poignée de miettes de pain. Une longue robe blanche, que je n'avais encore jamais vue, dissimule son corps parfait, et la brise nocturne qui joue avec les plis de la soie met encore en

valeur les formes de Kalika. Écartant les mouettes d'un geste de la main, elle se redresse lentement.

— Je savais que tu ne m'apporterais pas l'enfant, me dit-elle, très calmement.

— Mais je suis venue quand même. Libère Seymour.

— Pourquoi devrais-je le laisser partir ?

— Parce que je suis ta mère, et que je te le demande poliment. À mon avis, c'est une raison qui devrait te suffire.

— Ça ne me suffit pas.

— Seymour est jeune, il n'a aucune raison d'être mêlé à cette histoire.

Kalika ne peut s'empêcher de sourire.

— Moi aussi, Mère, je suis jeune. Et si j'ai commis de mauvaises actions au cours de ma brève existence, il faut me pardonner.

— Tu as besoin de mon pardon ?

— J'imagine que non.

L'une des mouettes qui picoraient à ses pieds ne s'est pas envolée, et Kalika s'en empare. Elle caresse les plumes de l'oiseau, puis elle l'approche de son visage et lui chuchote quelques mots, avant de s'adresser à moi.

— Tu devrais pourtant savoir que tu as tort de me mentir.

— Tu me forces à te mentir, dis-je. Ta remarque est absurde.

— Chez toi, c'est une habitude. Tu mens depuis des siècles, et tu ne vois pas pourquoi tu devrais arrêter.

— Pour sauver la vie de ce pauvre garçon, j'aurais débité des milliers de mensonges. Mais tu devrais savoir, Kalika, que j'ai horreur de mentir à ceux que j'aime.

Imperturbable, Kalika caresse les plumes de la mouette.

— Tu m'aimes, Mère ?

— Oui.

Elle hoche la tête d'un air approbateur.

— Oui, tu dis la vérité, je le sais. Tu aimes Seymour ?

— Oui.

— Si je lui arrachais la tête, ça te ferait de la peine ?

— J'ose croire qu'elle plaisante... murmure Seymour.

— Ne lui fais pas de mal, dis-je à Kalika. C'est mon ami, et il ne t'a rien fait. Laisse-le partir, et ensuite, nous parlerons de l'enfant de Paula.

Une fois de plus, Kalika se révèle être une experte dans l'art de manipuler les événements.

— Et cette mouette, je dois la laisser s'envoler, elle aussi ? Faut-il qu'elle aille jusqu'au terme de son existence ? Tu devrais pourtant le savoir, toi, l'Ancienne : ça n'a aucune espèce d'importance. Si cette mouette meurt, elle renaîtra sous une autre forme, et c'est pareil pour les humains. Quand l'un d'entre eux est tué, il se réincarne dans un autre corps. Eric et Billy renaîtront peut-être dans de meilleures conditions. Eric, par exemple, n'était pas très en forme quand il est mort.

Elle chuchote encore quelques mots à l'intention de la mouette.

— A quoi penses-tu, Mère ?

Sa question a quelque chose de profondément dérangeant, tout comme les comparaisons qu'elle vient d'employer. Peut-être est-elle en train d'essayer de s'exprimer sincèrement, afin de me dévoiler un peu de son âme. À plusieurs reprises, dans les Vedas, il est précisé qu'un démon, lorsqu'il meurt par la main de Krishna, est instantanément libéré. Mais il n'y a que très peu de récits qui évoquent la déesse Kali et ses différentes incarnations, ainsi que ses multiples exploits, et je ne suis pas encore prête à accepter l'idée que ma fille soit vraiment un avatar de Kali. Bien sûr, je pourrais lui poser directement la question, mais cette perspective m'emplit d'effroi. D'ailleurs, divers détails concourent à cette impression : la façon dont Kalika tient la mouette, les regards qu'elle lance à Seymour, la fixité de son regard qui me jauge impitoyablement. Impossible de deviner ce qu'elle a l'intention de faire, ni à quel moment elle s'apprête à agir. J'essaie alors de lui fournir la meilleure réponse possible, en pensant à ce que Krishna lui-même aurait pu dire dans de telles circonstances. N'étant pas une sainte, loin de là, il m'est difficile de prêcher la bonne parole sans faire figure d'hypocrite.

— Chaque vie a sa propre signification, son propre sens, lui dis-je. Et son propre but. Il importe peu que les humains ou les mouettes aient des centaines d'existences différentes avant de

s'en retourner à Dieu. Toutes les vies ont de la valeur, et chaque fois qu'on ôte la vie à quelqu'un, on met à mal son propre karma.

— C'est faux.

Kalika approche la mouette de son visage, et les plumes de l'oiseau caressent sa joue.

— Je suis au-delà de tout karma. Les humains et les vampires ont un destin, pas moi.

En fait, je me rends compte peu à peu qu'elle me reproche d'être exactement ce que j'ai tenté de ne pas être.

— Au cours de ces derniers siècles, j'ai rarement tué quiconque sans avoir une bonne raison de le faire, lui dis-je.

— Eric et Billy sont également morts pour d'excellentes raisons.

— Je peux savoir lesquelles ?

— Pour t'inspirer...

Elle me dégoûte.

— Tu penses franchement que j'ai l'air inspiré ?

— Oui, rétorque-t-elle. Mais tu n'as toujours pas répondu à ma question concernant la tête de Seymour.

Kalika fait alors un pas en direction de Seymour, qui sursaute. Mon regard croise le sien : je ne veux plus qu'il fasse le moindre geste.

— Si j'arrachais la tête de Seymour, tu aurais beaucoup de peine ? poursuit Kalika.

Vite, il faut que je prenne une décision. Il faut que j'attaque avant que Kalika n'ait le temps de se rapprocher de Seymour : si je bondis, je peux lui enfoncer le cartilage du nez jusqu'au fond de la boîte crânienne, et la tuer sur le coup. Seymour n'aurait pas le temps de voir quoi que ce soit, et Kalika serait morte, tout simplement. Mais je me trouve encore à six mètres environ de ma fille, et la distance est trop grande pour me permettre d'ajuster mon saut. Je ne peux pas courir le risque qu'elle se défende. Parce qu'alors, ce serait au tour de Seymour d'être tué.

Or, j'ai décidé d'attendre. Patience...

Je me demande si cette patience n'a pas un rapport avec mon attachement pour Kalika.

C'est ma fille, mon enfant : comment pourrais-je la tuer ?

— Oui, lui dis-je. J'aurais beaucoup de peine.

Gentiment, Kalika serre la mouette entre ses mains.

— Si j'arrachais la tête de cette mouette, tu aurais de la peine ?

Elle commence à m'énervé.

— Pourquoi me poses-tu des questions aussi idiotes ?

— Pour entendre ta réponse.

— On dirait qu'elle ne plaisante pas... me prévient Seymour. J'hésite. Seymour a raison.

— Si tu n'as aucune raison valable de tuer cette mouette, je suggère que tu la laisses en paix.

— Réponds à ma question.

— Non, je ne serais pas bouleversée par la mort d'une mouette.

Et Kalika d'arracher la tête du volatile. Les os rompus et la chair déchirée produisent un son visqueux qui me donne aussitôt envie de vomir. Un jet de sang jaillit sur la belle robe blanche de ma fille, et Seymour manque de s'évanouir. Tranquillement, tout en me regardant, Kalika jette le cadavre encore palpitant de la mouette par-dessus son épaule, et ce dernier s'enfonce dans l'eau noire de l'océan. Au même instant, je distingue dans les pupilles de Kalika une lueur sanglante : c'est le feu de la fin des temps, comme l'appellent les Vedas. Les ténèbres de l'ultime crépuscule. Kalika sait que je l'ai vu, et elle me sourit.

— Tu as l'air bouleversée, Mère, me dit-elle.

— Tu es cruelle, Kalika. La cruauté gratuite est très proche de la démence, tu sais ?

— Je te l'ai déjà dit, Mère : j'ai d'excellentes raisons.

D'un revers de main, elle essuie le sang qui macule son visage.

— Dis-moi où se trouve l'enfant de Paula Ramirez.

Après un rapide coup d'œil à Seymour, je déclare :

— Impossible.

— Ça va barder, murmure Seymour, qui n'a pas du tout envie de rigoler.

— Pourquoi es-tu persuadée que je vais faire du mal à cet enfant ? me demande Kalika.

— Parce que tu as déjà établi la preuve de ton comportement irrationnel.

— Si je n'avais pas éliminé Billy, tu ne serais pas ici ce soir, et si je n'avais pas liquidé Eric, tu ne serais pas ici non plus.

— Je n'avais pas besoin qu'Eric meure pour rester en vie pendant les dernières vingt-quatre heures.

Kalika ne change pas de ton, mais elle feint de s'étonner.

— Vraiment ? lance-t-elle, sarcastique.

Elle est peut-être en train de me signifier qu'elle a compris que j'étais redevenue un vampire, et que, sans l'horrible meurtre, je n'aurais pas décidé de me transformer à nouveau. Si c'est ce qu'elle implique, elle n'a pas tout à fait tort, mais je persiste à croire qu'elle me croit sans défenses. Il faut que je passe à l'attaque, sans attendre l'instant favorable. La mort de la mouette vient de me prouver qu'il ne fallait pas attendre de Kalika qu'elle devienne subitement pacifique. Ma fille attend à présent que je veuille bien lui répondre.

— En ce qui concerne le bébé de Paula, je n'ai aucune confiance en toi, lui dis-je en avançant d'un pas. Je suis sûre que tu peux comprendre ça, au moins.

Et comme elle tarde à réagir, j'ajoute :

— Qu'as-tu fait des deux policiers ?

— J'ai fait en sorte que leur karma s'accomplisse.

— Ce n'est pas une réponse, Kalika.

Se rapprochant encore de Seymour, elle n'est plus qu'à un mètre de lui. Seymour, lui, n'ose même pas la regarder. Il garde les yeux fixés sur moi, qui suis la créature qui l'a guéri du sida, qui lui inspire les histoires qu'il écrit, moi, son sauveur et sa muse. Je lis dans son regard qu'il me supplie d'accomplir un miracle en sa faveur.

— Si je fais le serment de ne pas toucher à l'enfant, tu m'emmèneras auprès de lui ? me demande Kalika.

— Non. Je ne peux pas.

D'après sa réaction, je juge qu'elle n'est guère surprise. Pourtant, son visage reste impénétrable, et sa voix ne trahit pas la moindre émotion. Les expressions humaines ne sont pour elle que des instruments, et je doute qu'elle ait jamais ressenti un

sentiment quelconque, fût-elle en train de manger ou de lire, de se promener ou de tuer quelqu'un.

— Tu ne peux pas ? répète Kalika. T'ai-je déjà menti, Mère ? Elle étend les bras, comme pour s'étirer. Du sang goutte de ses ongles pointus. En une fraction de seconde, je le sais, elle est capable de se saisir de Seymour et de lui régler son compte définitivement.

— Je suis ta fille, mais contrairement à toi, je n'ai pas l'habitude de mentir.

— Kalika, je t'en prie, sois raisonnable...  
J'entreprends de plaider ma cause.

— Tu refuses obstinément de me dire pourquoi tu veux voir cet enfant, et je ne peux qu'en conclure que tu as l'intention de lui nuire.

Je la dévisage un instant.

— Ce n'est pas vrai ?

— Pour moi, ta question n'a aucun sens.

Je fais un pas supplémentaire dans sa direction.

Elle n'est plus qu'à quelques mètres de moi, mais je veux me rapprocher encore un peu.

— Qu'a-t-il donc de si spécial, ce bébé ? Tu pourrais quand même me le dire, non ?

— Non, réplique-t-elle.

— Pourquoi ?

Mon insistance l'amuse.

— Je n'ai pas le droit de te le dire. C'est interdit.

— Et tuer des innocents, ce n'est pas interdit ? Interdit par qui ?

— Tu ne peux pas comprendre.

Elle réfléchit une seconde.

— Où est passé Ray ?

Je me fige sur place.

— Il est parti.

J'ai l'impression qu'elle comprend.

— Lui aussi, il était interdit.

Jetant un coup d'œil sur Seymour, elle lui sourit, comme une jolie fille désireuse de plaire sourirait à un garçon. Mais les



mots qui jaillissent de sa bouche sont nettement moins plaisants – ils sonnent plutôt comme un ultime avertissement.

— Une fois qu’elles sont abîmées, certaines choses ne valent pas la peine qu’on les répare.

Ma décision est aussitôt prise : quelque chose dans sa voix indique qu’elle est sur le point de s’en prendre à Seymour, et que la tête de celui-ci va suivre le même chemin que la mouette tout à l’heure – provoquant chez Kalika la même absence totale de réaction.

J’attaque.

Le corps de vampire dont je dispose à présent ne m’est pas étranger, au contraire : je n’ai pas eu besoin de prendre le temps de m’y adapter. En fait, la sensation est presque plus naturelle que précédemment, mais je m’en tiendrai aux vieilles techniques de combat, qui ont fait leurs preuves – le coup de l’arête du nez qu’on enfonce à l’intérieur de la boîte crânienne. Un coup direct et efficace. Mon seul problème – et je le sens tout en bandant mes muscles – c’est que je n’ai pas cessé d’aimer ma fille.

Kalika fait mine de tendre le bras vers Seymour.

Je bondis sur elle. Le mouvement ne me réclame aucun effort particulier : si j’étais filmée, et qu’on repasse ensuite la vidéo au ralenti, un être humain normal en déduirait que la gravité n’a aucun effet sur moi. C’est faux, bien entendu – je ne suis pas un oiseau, je ne vole pas. C’est à ma seule force physique que je dois cet exploit, qui abuserait toute personne dotée d’une vue normale. Le pied droit en avant, tel le marteau de Thor, le dieu des Vikings, je fonce droit sur Kalika.

Mais alors que je suis encore en l’air, j’hésite une fraction de seconde à frapper.

Ça ne change sans doute rien à l’issue du combat, mais je n’en aurai jamais la certitude.

Au fond des yeux de Kalika, la flamme rouge se rallume.

Mon pied n’est pas le redoutable marteau que je pensais : ma fille le bloque avant qu’il n’ait atteint son visage, et j’entame en temps réel une magnifique chute horizontale, le pied prisonnier des mains de Kalika.

Seymour pousse un cri horrifié, et je hurle de douleur. Kalika m'a presque brisé la cheville, et je retombe lourdement sur l'asphalte. Ma tête heurte le sol violemment. Cramponnée à ma botte, Kalika me domine de toute sa taille. L'expression de son visage est étonnamment tendre.

— Ça fait mal ? me demande-t-elle.

Je lui réponds en grimaçant.

— Oui...

Kalika finit alors de briser ma cheville, et j'entends les os qui craquent comme du bois sec, tandis qu'un éclair de douleur me cisaille la jambe, irradiant jusqu'à mon cerveau. Je me tords sur l'asphalte, sous les yeux attentifs de Kalika, qui observe patiemment le spectacle tout en prenant soin de rester près de Seymour. Elle connaît bien les vampires. La douleur est intense, certes, mais la fracture se répare presque instantanément, sans doute grâce au sang de Yaksha qui coule à présent dans mes veines. En moins de deux minutes, je suis debout sur mes jambes, mais il faut que j'attende encore un peu avant de renouveler mon attaque, et Kalika le sait.

Kalika attrape alors le bras de Seymour.

Qui en reste bouche bée.

— Je n'ai pas l'intention de te poser sans arrêt la même question, me prévient-elle.

— Tu sais ce qui m'énerve, chez toi ? lui dis-je avec insolence, tout en m'efforçant de tenir debout.

— C'est que tu te caches toujours derrière un bouclier humain. Je suis en face de toi : pourquoi ne pas régler nos comptes en famille ? À condition, bien sûr, que tu aies assez de cran...

On dirait que Kalika approuve le défi que je viens de lui lancer, parce qu'elle se met à sourire. Elle a même l'air sincèrement contente. Mais je ne suis pas certaine qu'il faille se réjouir de sa soudaine bonne humeur : tendant le bras, elle saisit Seymour par le col de sa chemise, et le balance par-dessus la rambarde de la jetée. Le geste est si rapide que je perds tous mes moyens : j'ai tout juste le temps de me ruer sur la rambarde pour voir Seymour s'enfoncer dans l'océan. Kalika l'a projeté dans l'eau avec tant de force qu'il tarde à remonter. Quelques

secondes plus tard, il réapparaît, crachant et toussant : l'obscurité ne me permet pas de m'en assurer, mais il semble indemne. J'espère seulement qu'il n'est pas comme Joël, qui ne savait pas nager.

— Seymour !

Sa réponse est inintelligible, mais il n'est pas mort, c'est déjà ça.

Kalika, qui se tient à côté de moi, déclare gravement :

— Je trouve qu'il a un certain humour.

— Je te remercie de l'avoir épargné.

La jetée est longue, l'eau est froide, mais je pense que Seymour pourra regagner la plage à la nage.

— Je te remercie de lui avoir laissé une chance.

— La gratitude ne signifie rien pour moi, réplique Kalika.

— Je peux savoir ce qui a un sens à tes yeux ? dis-je, curieuse de connaître la réponse.

— L'essence même des êtres et des choses. L'essence ne juge pas : il est impossible d'agir sur elle, ni même de ne pas agir sur elle.

Elle hausse les épaules.

— Elle est, c'est tout. Exactement comme moi.

— Je ne peux pas te dire où est l'enfant que tu cherches, parce que j'ai fait exprès de recommander à Paula qu'elle garde le secret de sa destination. À l'heure qu'il est, ils sont peut-être à Mexico ou au Canada, je n'en sais rien.

Ma déclaration ne semble pas perturber Kalika.

— Il y a quelque chose que tu ne me dis pas, je le sais. C'est en rapport avec les contacts que tu auras plus tard avec cet enfant. Tu as raconté autre chose à Paula : qu'est-ce que c'était ?

— Rien.

— Tu mens ! déclare Kalika.

— Je mens, et alors ? Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Je n'ai pas l'intention de te dire quoi que ce soit, et même si tu me tues, tu n'auras jamais l'information que tu voudrais tant obtenir.

Je la dévisage.

— Mais je n'arrive pas à croire que tu sois capable de tuer ta propre mère.

Tendant vers moi une main ensanglantée, elle caresse mes longs cheveux blonds.

— Tu es belle, Sita. Tu as survécu à une ère complète, en laissant derrière toi des hommes et des femmes de toutes les nationalités, partout dans le monde, et à toutes les époques. Tu as même réussi à tromper ton créateur en lui faisant rompre le serment qui le liait à Krishna.

— Je n'ai pas trompé Yaksha, je lui ai sauvé la vie.

Elle continue à jouer avec mes cheveux.

— Comme tu voudras, Mère. Tu places ta foi dans ce que tu sais, et dans tes souvenirs. Mais ma mémoire est encore plus ancienne que la tienne, bien plus ancienne, et la mort ou les menaces de mort ne sont pas les seuls moyens de persuasion dont je dispose.

Elle tire une mèche de cheveux, doucement.

— Maintenant, tu as forcément compris que je ne suis pas qu'un simple vampire.

— Tu es quoi ?

Elle prend mon visage entre ses mains.

— Regarde-moi dans les yeux, et tu verras.

— Non. Attends !

— Regarde, Mère ! Kalika me force à la regarder, et mon regard plonge dans le sien. Impossible de faire autrement, je n'ai pas le choix. Le bleu sombre de ses yeux m'attire tel un trou noir, et je m'y accroche, pareille à la graine originelle d'où l'univers tout entier est issu. Le pouvoir qui émane de ces yeux-là est cosmique : ils s'illuminent de couleurs que le spectre lumineux a oubliées depuis longtemps. Pourtant, Kalika a des yeux magnifiques, des yeux de petite fille innocente, et je sens en moi monter l'amour que j'avais ressenti en regardant mon bébé pour la première fois. La voix de ma fille parvient à mes oreilles, et j'entends à la fois l'écho du tonnerre et le babillage d'un bébé qui s'endort sur les genoux de sa mère.

— Regarde ton enfant, Sita, me dit Kalika.

Je regarde, il le faut.

Dans ses yeux, je vois des planètes, des étoiles, des galaxies, et toutes paraissent infinies. Pourtant, au-delà de l'échine du ciel, comme il est dit dans les Vedas, il y a le bûcher funéraire,

où est installée Kali, en compagnie de son époux, Kala. Kali, la déesse qui détruit le temps lui-même. Au fur et à mesure que les planètes meurent et que les soleils s'enflent pour devenir progressivement autant de naines rouges, les flammes qui marquent la fin d'un monde commencent à brûler. Elles lèchent les astéroïdes glacés, les comètes égarées fondent à leur contact et, dans l'espace absolu, Kali ramasse les cendres du monde mort et les crânes des âmes oubliées. Elle les met de côté pour un autre temps, en prévision du moment où un nouveau monde s'éveillera, où l'humanité recommencera à lever la tête vers le ciel en se demandant ce qu'il y a derrière les étoiles. Mais personne ne saura que c'est Kali, et elle seule, qui a pris soin des cendres laissées par les humains. Plus personne ne saura que c'est Kali qui a enterré les morts quand tous avaient fini de vivre. Et même si quelqu'un s'en souvenait, personne ne voudrait plus adorer la grande Kali, sous prétexte qu'elle fait peur.

J'ai peur de me souvenir de Kali.

J'ai peur qu'elle ne me demande de me souvenir d'elle.

C'est pourtant ce qu'elle vient de faire.

Dans le ciel, une autre voix retentit.

Je reconnais ma propre voix, et le choc que je ressens alors interrompt ma vision.

En titubant, je m'éloigne de Kalika.

— Tu es Kali !

Elle se contente de me regarder.

— Tu m'as donné le numéro de téléphone que Paula doit appeler dans un mois.

Tournant les talons, elle ajoute :

— C'est tout ce que je voulais savoir.

J'ai les plus grandes difficultés à résister aux effets de la vision.

— Attends... Kalika, s'il te plaît...

Elle lance un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Oui, Mère ?

— Qui est cet enfant ?

— Faut-il vraiment que tu le saches ?

— Oui.

— Ta curiosité te coûtera cher.

— Il faut que je sache !

Et j'éclate en sanglots.

Pour toute réponse, Kalika marche jusqu'au bout de la jetée, puis elle s'agenouille et entreprend d'arracher une latte de bois. Le bois est vieux, la latte longue et étroite, et sous les doigts agiles de Kalika, je vois soudain apparaître un objet que je ne connais que trop bien, le souvenir d'époques plus superstitieuses que celle-ci. Trop tard, je comprends qu'elle vient de fabriquer un pieu. Après l'avoir brandi au-dessus de sa tête, elle le jette avec force.

Le pieu s'enfonce dans l'océan.

Et dans le dos de Seymour. Poussant un cri, il coule presque aussitôt.

— Non !

Kalika se tourne vers moi, et m'observe un moment.

— Je t'avais prévenue, Mère. Tu sauras que je ne mens jamais.

Ma cheville n'est pas tout à fait guérie, mais je reste une solide vampire, et je m'élance par-dessus la rambarde, pour m'enfoncer dans l'eau froide et salée juste à côté de Seymour, qui flotte à un mètre sous la surface de l'océan. Tandis que je le hisse hors de l'eau, la douleur lui arrache une série de gémissements. Mes yeux voyant aussi bien la nuit que le jour, je constate que le pieu est profondément enfoncé dans son dos, juste au-dessus du coccyx. Le sang jaillit de la blessure comme d'un tuyau percé.

— J'ai mal... se plaint-il.

— Seymour !

Je lutte pour le maintenir hors de l'eau.

— Seymour, reste avec moi ! Si je réussis à te sortir de l'eau, je pourrais te sauver la vie.

Touchant le pieu du bout des doigts, il gémit de plus belle.

— Retire ce truc de mon dos...

— Pas question, tu te viderais de ton sang en quelques minutes. Quand nous serons sur la plage, je m'occuperais du pieu, mais il faut que tu t'accroches à moi, pour que je puisse nager le plus vite possible. Seymour, écoute-moi !

Mais Seymour est choqué.

— Sita, aide-moi ! s'étrangle-t-il.

— Non ! Je le gifle à toute volée.

— Reste avec moi, nous allons nager jusqu'à la plage.

Passant le bras autour de lui, je commence à nager de toutes mes forces, avec seulement une main et mes bottes aux pieds. Mais Seymour n'est pas en état de supporter une épreuve de vitesse. Tandis que je fonce vers la plage, les remous de l'eau sur le pieu augmentent l'hémorragie. Pourtant, je n'ai pas d'autre choix que de me dépêcher.

— Arrête, Sita, bredouille-t-il, au bord de l'évanouissement. Je n'en peux plus...

— Mais si, tu peux encore. Cette fois, le héros de mon histoire, c'est toi, et tu pourras en faire un livre, plus tard. La douleur que tu ressens actuellement ne va pas durer et, dans quelques jours, ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Parce que cette nuit, tu vas enfin obtenir ce que tu as toujours désiré. Je vais faire de toi un vampire.

Seymour est visiblement à l'agonie, mais il paraît soudain intéressé par ma proposition. La plage est encore loin.

— Sans blagues ? Un vrai vampire ?

— Oui ! Tu pourras passer des nuits entières à faire la fête ! Tu ne vieilliras jamais ! Tu resteras jeune éternellement ! On voyagera ensemble, partout dans le monde, et on prendra du bon temps, comme tu n'en as jamais eu ! Seymour ?

— Faire la fête... dit-il d'une voix mourante. Son visage s'enfonce sous l'eau. J'ai beau agiter énergiquement les jambes, le fait d'avoir à lui maintenir la tête hors de l'eau ralentit mon allure. Quelqu'un qui nous observerait depuis la jetée nous prendrait sans doute pour un puissant hors-bord lancé à toute vitesse vers la plage. Celle-ci est toute proche, à présent.

— Accroche-toi, Seymour !

Enfin, je sens le sable sous mes orteils, et je m'empresse de porter le corps inerte de mon ami sur la plage, où je l'allonge sur le côté droit. Personne en vue pour nous venir en aide... Le sang continue à jaillir de la blessure : le pieu a transpercé de part en part le bas du torse de Seymour. Son teint est livide, et il respire à peine. Je hurle « Seymour ! » dans son oreille, mais j'ai bien

peur qu'il ne m'entende déjà plus... J'ai peur que mon sang ne puisse plus rien pour lui... La situation est pire que celle que j'ai connue avec Ray et Joël : aucun d'entre eux n'avait un pieu planté dans le corps. Même la chair d'un vampire ne saurait guérir d'une blessure aussi grave, et j'hésite à retirer le pieu, craignant de voir Seymour se vider de son sang sur le sable, définitivement.

— Seymour ! Reviens !

Une minute plus tard, alors que tout semble perdu, alors qu'il ne respire même plus, ma prière est mystérieusement exaucée. Seymour ouvre les yeux et me regarde en souriant. Le bon vieux sourire de Seymour, qui me donne envie de rire et de le gifler à la fois. Mais je ravale mes larmes. Le frisson qui court sur sa peau, je le sais, c'est la Grande Faucheuse qui approche. La mort nous sépare, et même un vampire ne pourrait la forcer à reculer.

— Seymour, comment te sens-tu ?

— Bien. Je ne ressens plus aucune douleur.

— Parfait.

— Mais j'ai froid.

Il tremble de tous ses membres, et un sang noir s'écoule par la commissure de ses lèvres.

— C'est normal ?

— Oui, c'est tout à fait normal.

Il ne sent plus le pieu, à présent, et il n'est même pas conscient de la gravité de son état. Il pense que je lui ai donné mon sang pendant qu'il avait perdu connaissance. Seymour veut serrer ma main entre les siennes, mais il est trop faible. Pourtant, il parvient à articuler quelques mots.

— Sita, je vais vivre éternellement, alors ?

— Oui, Seymour.

J'approche mon visage tout près du sien.

— Éternellement.

Il referme les paupières.

— Je t'aimerais donc pour le reste de l'éternité, Sita.

— Moi aussi, Seymour, moi aussi, dis-je d'une voix quasi inaudible.

Puis nous nous taisons.



Et Seymour s'éteint dans mes bras.

## ÉPILOGUE

J'emporte le corps de Seymour dans un coin de montagne où j'allais souvent me promener quand je vivais à Los Angeles. Au bord d'une falaise dominant le désert d'un côté, et la ville de l'autre, je construis un bûcher funéraire à l'aide de tout le bois sec que je peux rassembler, et je place la dépouille de Seymour au sommet, confortablement installée. Sur la plage, j'ai retiré le pieu ensanglanté, si bien que Seymour est à présent allongé sur le dos, les mains jointes sur la poitrine.

— Seymour, dis-je. Mon meilleur ami.

Je tiens une allumette entre mes doigts, mais je ne me décide pas à l'enflammer. Les traits de Seymour sont si paisibles que je n'arrive pas à détacher mon regard de son visage. Mais le temps passe, et le vent va bientôt se lever. Il faudrait que le feu puisse accomplir sa tâche le plus rapidement possible. Seymour a toujours aimé la montagne, et je suis sûre qu'il n'apprécierait guère de voir la forêt ravagée par un incendie. Il aimait tant de choses... Je suis heureuse d'avoir été son amie.

Je frotte l'allumette sur le tronc de l'arbre le plus proche.

Elle s'enflamme, et je ne peux m'empêcher de penser à Kali.

Les idées se télescopent dans mon esprit.

Tellement de questions, et si peu de réponses.

L'allumette enflammée me brûle le bout des doigts.

Une petite douleur, un peu de fumée, puis l'allumette s'éteint.

Et je sors de ma poche le flacon contenant le sang.

Numéro 7. Ramirez. Je lève la tête pour regarder le ciel.

— Quel sera le prix à payer, Kalika ? dis-je en m'adressant aux nuages.

Après avoir dévissé le capuchon, je décide de verser la moitié du flacon sur la blessure de Seymour, et l'autre moitié dans sa bouche. Puis je ferme les yeux un instant, avant de m'éloigner un peu, restant silencieusement à l'abri d'un grand

arbre pendant cinq minutes. Il est préférable de ne pas chercher à élucider certains mystères. Je n'ai pas perdu tout espoir : j'ai trouvé l'amour, je l'ai perdu, mais ce que j'ai enfin redécouvert, c'est la foi que je place en lui. Je commence à prier – sans implorer Dieu d'accomplir un miracle. Je prie, et c'est suffisant.

Je me décide enfin à retourner auprès du bûcher.

Assis au sommet, Seymour me regarde approcher. La blessure fatale est enfin guérie !

— Comment sommes-nous montés jusqu'ici ? me demande-t-il.

Évidemment, j'éclate de rire.

— C'est une très longue histoire...

D'ailleurs, je me demande comment elle finit, cette histoire.

Je ne sais toujours pas qui est l'enfant de Paula.

Pire, je me demande encore qui il était.

Fin du Tome 4